


A M. DUGUEYT,
CONSEILLER.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Bought from Jean Colliard,
Lyon



THÉÂTRE

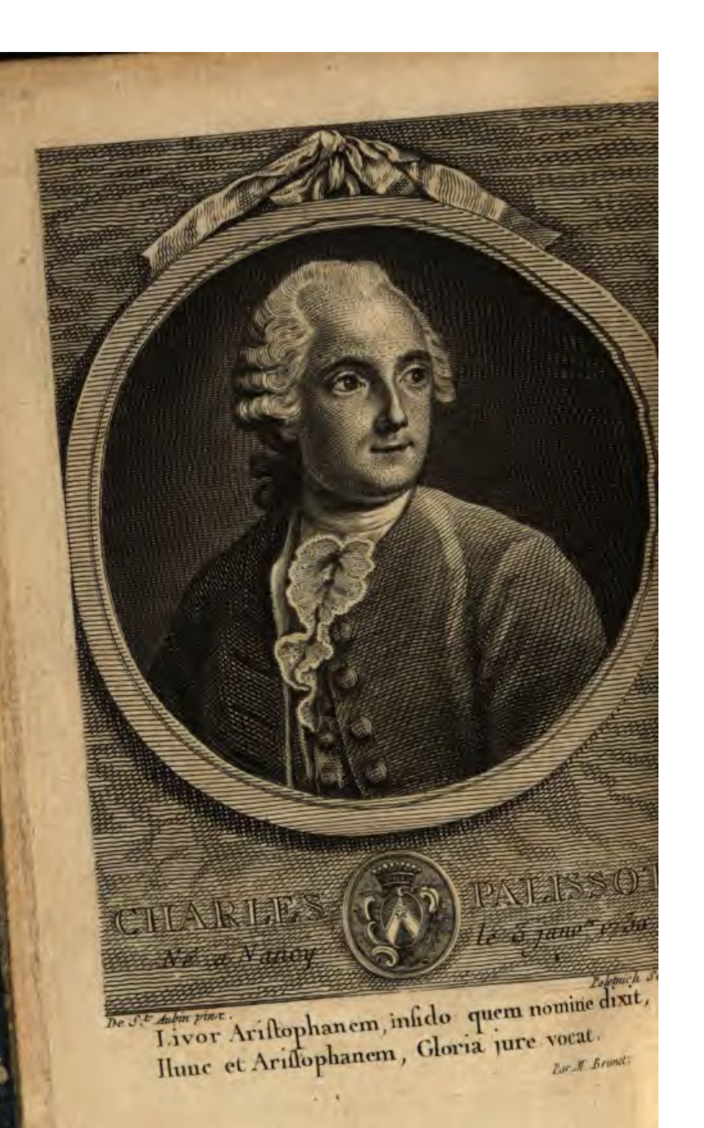
ET

ŒUVRES

DIVERSES.



Tome I.



Livor Ariſtophanem, inſido quem nomine dixit,
Hunc et Ariſſophanem, Gloria jure vocat.

Par M. Brunet.

THÉÂTRE
ET
ŒUVRES
DIVERSES

M. PALISSOT DE MONTENOY,
Société Royale & Littéraire
de Lorraine, &c.

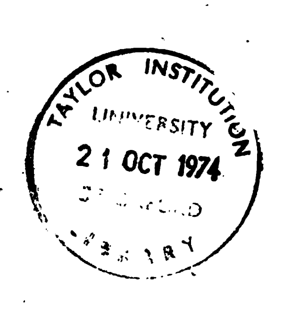
Principibus placuisse viris non ultima laus est.

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Et se trouve à Paris,
Chez DUCHÉSNE, Libraire, rue S. Jacques,
au Temple du Goût, au-dessous de la
Fontaine S. Benoît.

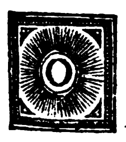
M. DCC. LXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 OCT 1974



AVIS

SUR CETTE ÉDITION.



N s'est proposé de rassembler en un recueil tous les ouvrages de M. Palissot. L'attention sévère avec laquelle il les a revus, est une preuve de son respect pour le Public éclairé. Il y a joint un

assez grand nombre de Pieces qui n'avaient point encore paru.

Ceux qui ont pu entendre parler de cette foule de Libelles qu'on affecta de répandre, il y a deux ans, contre lui, sentiront peut-être quelque indignation, lorsqu'ils auront sous les yeux tout ce qui a donné occasion à la Comédie des Philosophes ; *lorsqu'ils verront par l'examen de ses ouvrages réunis, dont aucun n'a été imprimé dans les téne-*

bres, & sans l'aveu du Gouvernement, combien il a toujours respecté la décence, les mœurs, & les moindres égards dûs à la société; combien enfin son esprit est éloigné de ce goût condamnable pour la satyre dont il a été accusé par des auteurs de Libelles.

Le tems des calomnies est passé, & M. Palissot a dédaigné de leur répondre. C'est à la vérité de le dé-

fendre ; il n'employera jamais d'autres armes.



NINUS SECOND, *TRAGÉDIE*.

Discite justitiam moniti.
Virg. Æneid. L. vi.

AVANT-PROPOS.

CETTE Tragédie eſt le premier ouvrage de l'Auteur. Il la compoſa à l'âge de dix-neuf ans, & elle fut repréſentée pour la premiere fois le 3 Juin 1751.

Il ne la donne point ici, telle qu'elle était échappée à ſa jeuneſſe. On trouvera dans toutes les Scenes des changemens conſidérables. Le cinquieme Acte eſt abſolument nouveau, & ſi l'Auteur eſt encore reſté ſi fort au-deſſous de l'idée qu'il a lui-même de la perfection de l'art, s'il n'a point embelli ſon ouvrage, du moins en a-t-il ſupprimé beaucoup de défauts. Ce qu'il oſe aſſurer, c'eſt qu'il a mis plus de tems à le corriger, qu'il n'en mit autrefois à le compoſer.

En général, il s'eſt attaché à faire plus de retranchemens que d'additions, parce qu'il n'y a pas de regle qui limite le nombre des vers d'une piece de Théâtre ; mais il y en a certainement une qui preſcrit à tout Auteur, qui ne veut point ennuyer, d'être court, où d'avoir l'art de le paraître.

Cet art ſi difficile exclut toute abondance ſuperflue, toute penſée brillante qui n'eſt point amenée par le ſujet même, en un mot, tout ornement ambitieux. Le luxe qui, partout ailleurs, ſuppoſe la richeſſe, n'eſt dans une action théâtrale qu'une preuve d'indigence & de ſtérilité. Auſſi les Anciens, de qui nous avons tout appris, proportionnaient-ils l'étendue de leurs pieces à la nature de leurs ſujets. Ni Sophocle, ni Euripide, ni Ariſtophane, n'avaient aſſujetti leurs drames

à un nombre de vers à peu près toujours égal. Les uns ſont infiniment plus courts que les autres, & il eſt facile, en les liſant, d'appercevoir les raiſons de ces différences. Nos modernes ſeuls qui s'affranchiſſent aſſez volontiers de toute gêne dans les autres parties de l'art, ſe ſont impoſé ce joug arbitraire. On peut juger par le rempliſſage de nos pieces nouvelles, quelles ſont les reſſources que nos jeunes Poëtes ont imaginées pour tirer avantage de cette ſervitude.

L'Auteur, moins favoriſé qu'eux du côté de l'invention, a cru prendre le meilleur parti en ſe réduiſant aux bornes naturelles de ſon ſujet. Il a cru devoir auſſi changer le nom de ſon héros, pour ſe rapprocher davantage de la vérité hiſtorique.

Lorſqu'il compoſa ſa piece, il regardait comme indifférent de choiſir, ou non, pour ſujet un évenement fondé dans l'Hiſtoire. Il paraît que c'eſt auſſi l'avis de nos jeunes Auteurs, qui, par-là, ſe trouvent diſpenſés de lire, & qui n'ont beſoin, comme l'on ſait, que d'un nom ſonore, & de quelques ſituations bien merveilleuſes, empruntées dans un Roman, pour produire leurs chefs-d'œuvre. Mais les idées de l'Auteur ont changé avec l'âge, & puiſqu'enfin après la révolution du premier Empire d'Aſſyrie, le Prince qui regna à Ninive, s'appella Ninus le jeune, on a cru devoir lui conſerver ſon nom. Ceux qui, dans la nouveauté de cette piece, n'aimaient pas le nom de Sardanapale, l'appelleront, s'ils le veulent, ou Sardanphul, comme quel-

ques hiſtoriens, ou Tonos Concoleros, comme les Grecs ; mais ils permettront qu'on leur réponde que les noms ſont par eux-mêmes aſſez indifférens ; que Sardanapale valait bien Néron, & qu'il y a des Tragédies Angläiſes dont les héros s'appellent Pierre, ou Jaffier, ſans que perſonne s'en ſcandaliſe.

L'intérêt de la Tragédie dont il eſt queſtion eſt fondé ſur la tendreſſe d'une mere pour ſon fils, & ſur l'amour de celui-ci pour un pere injuſte & coupable. Les ſentimens de la nature étaient les ſeuls que l'Auteur pût connaître alors. Il en avait fait la douce expérience dans le ſein d'une famille vertueuſe ; il avait eu le bonheur de les conſerver, & ces tendres impreſſions, ſi précieuſes aux ames honnêtes, n'avaient point encore été relé-

guées par une philoſophie audacieuſe dans la claſſe des préjugés.

Cet intérêt parut aſſez digne du Théâtre, pour que cette piece ait été imitée depuis, quant au fond, par deux Auteurs qui ont cru avec raiſon qu'il était facile de tirer de ce ſujet un meilleur parti qu'on ne l'a fait. Le Public a paru tenir une balance égale entre ces différens ouvrages *. L'un d'eux ** ne fut pas même ſi heureux que la piece originale ; mais on ne peut que louer des Auteurs qui ont regardé comme utile de reproduire ſur la ſcène, des ſujets qui peuvent réveiller dans les cœurs des ſentimens auſſi louables que ceux qui ſont la baſe de cette Tragédie.

* Epicaris, Zaruckma.

** Epicaris.

Dans l'état même d'imperfection & de faibleſſe où elle parut, le Public eut aſſez d'indulgence pour ne pas décourager un Auteur de dix-neuf ans. Ceux qui ſavent que cet âge eſt celui de la confiance & des fautes, jugerent encore avec plus de faveur l'ouvrage d'un jeune homme qui, juſqu'alors, n'avait eu d'autres maîtres que ſes propres études ; qui avait vécu loin de la capitale, privé de tous les ſecours que le génie même emprunte de l'habitude du monde, de la communication des gens de Lettres, de la connaiſſance des Spectacles, en un mot, de la vue du modèle.

Tel eſſai qui donne à peine des eſpérances, étonnerait peut-être, ſi on voulait obſerver le point d'où l'Auteur eſt parti. C'eſt ce que la multi-

tude ne peut faire ; mais, heureusement pour les Lettres, il se trouve toujours un petit nombre de ces ames privilégiées, capables de découvrir le talent dans les nuages où il se renferme encore ; dont la pénétration s'élance jusques dans l'avenir, & qui devinent, si l'on ose parler ainsi, l'homme adulte, dans les traits confus de l'enfance. C'est cet heureux instinct qui anima le vieillard dont le mot s'est conservé, lorsqu'à une réprésentation des *Précieuses Ridicules*, il s'écria : *courage, Moliere ; voilà la bonne Comédie.* C'est lui qui rendit le Cardinal de Richelieu jaloux du grand Corneille, tandis que les Claverets & les Scuderis osaient encore le croire leur égal.

Si, depuis son premier ouvrage, l'Auteur a donné quelques preuves

d'un talent plus décidé, c'eſt à ces encouragemens ſecrets & flatteurs qu'il en eſt redevable.

Dès ce tems-là, feu M. de Crébillon voulait bien l'honorer de ſes conſeils. Il avait jugé ſa piece avec cette indulgence qui eſt le véritable caractère du génie. Ce fut auſſi par ce même ouvrage que l'Auteur eut l'honneur d'être connu d'un des plus reſpectables appuis que les Lettres ayent jamais eus parmi nous. Il ne le nommera point de peur d'éveiller l'Envie; mais il oppoſera toujours les bienfaits de Mécene aux calomnies des Mévius.

Il ſerait à ſouhaiter que le Public aſſemblé uſât de la même indulgence pour les jeunes gens qui ſe deſtinent à la carrière du Théâtre. Cette réflexion

désintéressée de la part d'un Auteur qui reconnaît aujourd'hui que sa Tragédie fut traitée avec plus de faveur qu'elle n'en méritait, & qui prouve la sincérité de son aveu par les soins qu'il s'est donnés pour la corriger; cette réflexion, dis-je, n'est dictée que par l'intérêt même que l'on prend aux plaisirs du Public.

On voudrait pouvoir le désabuser de cette légereté, de cette précipitation de jugement, que les Étrangers nous reprochent, qui a pû décourager plus d'un talent, & flétrir, du moins pendant quelques années, plus d'un ouvrage estimable. Il faut tout le mérite de Fontenelle pour faire oublier l'Epigramme qu'il eut le malheur de faire contre *Athalie*. Quel est l'homme qui ne se tiendrait pas aujourd'hui pour

humilié d'avoir été du nombre des détracteurs du *Misanthrope?*

Peuple de la Cour & de la Ville; qui vous croyez le droit de juger vos maîtres, n'imitez point le critique impuissant qui se hâte de proscrire. Qui de vous, d'après *Mélite*, eût osé mesurer le vol de Corneille? Songez que c'est peut-être à l'indulgence de Despréaux pour la *Thébaïde*, que vous devez *Phédre* & *Britannicus*. Est-ce donc dans une représentation momentanée, & tumultueuse, que vous croyez pouvoir juger une production de génie que l'Auteur n'a hasardée qu'après de longues veilles, & après avoir consulté, pour vous plaire, tous ceux qu'il a crus capables de l'éclairer & de l'instruire. Ne voyez-vous pas une décadence déjà trop sensible se manifester

dans tous les genres ? Et qui pouvez-vous en accuser que vous-même ? Vous qui élevez des idoles par caprice, & qui les renversez par inconstance ; vous qui portez aujourd'hui jusqu'aux nues un ouvrage que vous aviez condamné la veille ; vous qui avez souffert que l'esprit de haine & de cabale présidât à vos décisions ; vous enfin qu'un amour aveugle pour la nouveauté replonge dans la barbarie, malgré les grands modeles dont vous aviez eu l'honneur d'être les juges.



TABLE

Des Pieces contenues dans le premier Volume.

Fin de la Table du premier Volume.

ERRATA.

Page 27, Scène VII. *vers* 5, J'ai conſervé tes jours; *liſez*, J'ai conſervé ſes jours.

Page 54, *vers* 15, Des ſoldats expirant, *liſez*, Des ſoldats expirans.

Page 72, *lig.* 12, les vices y ſont cachées, *liſez*, les vices y ſont cachés.

Page 116, *vers* 6, Béni ſoit jamais, *liſez*, Béni ſoit à jamais.

Page 133, *vers* 4, n'a pas ſoutenu ſon air déliberé; *liſez*, il n'a pas ſoutenu ſon air déliberé.

NINUS

NINUS SECOND,

TRAGÉDIE.

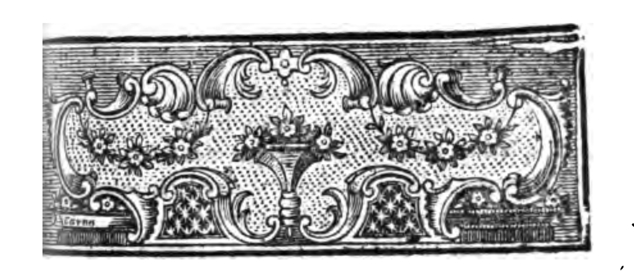
Diſcite juſtitiam moniti.
Virg. Æneid. Lib. VI.

ACTEURS. *

SARDANAPALE, *Roi d'Assyrie,*	M. Bellecourt.
CALCIOPE,	Mlle. Clairon.
NINUS, *élevé sous le nom de Timur,*	M. Molé.
ARBACÉS, *Gouverneur de Babylone,*	M. Brizard.
ARTAZIRE, *fille d'Arbacès,*	Mlle. Dubois.
PARAMIS, *Chef de la garde du Palais,*	M. Dubois.
ARSAME.	
GARDES.	
PEUPLE.	
CONJURÉS.	

La Scene est à Ninive.

* On s'est permis d'indiquer les Acteurs qui devraient représenter les personnages de cette Piece, s'il arrivait qu'on eût l'idée de la reprendre.



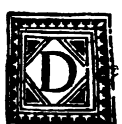
NINUS SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALCIOPE, *seule.*



Dieux, laissez-vous fléchir par les pleurs d'une mere :
Mon fils n'a point suivi les traces de son pere.
Fils trop infortuné, l'amour que j'ai pour toi,
Dans son fatal palais, me retient malgré moi.

Tu regneras, Ninus. En vain ſa perfidie,
Sa barbare fureur crut t'arracher la vie.
Sous le nom de Timur, élevé par mes ſoins,
Tes yeux d'un grand revers vont être les témoins.
Le brave Paramis armé pour ta querelle,
Va te placer au thrône où la vertu t'appelle.
J'oublirai mes malheurs, j'oublirai mon affront,
Si du bandeau Royal je puis orner ton front.
C'eſt pour toi qu'Arbacès ſoulève la Médie,
Il croit venger ſa fille indignement ravie.
Tout ſemblera permis à ſon reſſentiment
De mes deſſeins ſecrets il n'eſt que l'inſtrument.
Il vient, contre un barbare affermiſſons ſa haine.

SCENE II.

ARBACÉS, CALCIOPE.

CALCIOPE.

SEIGNEUR, voici l'inſtant de briſer notre chaîne.
Paramis vous promet un généreux appui;
Le ſang & l'amitié vous uniſſent à lui;
Il veillera ſur vous & ſur votre famille.

ARBACÉS.

Il ſavait cependant le malheur de ma fille,
Il eût dû m'en inſtruire.

CALCIOPE.

Il l'ignorait, Seigneur.

Le tyran, d'Artazire indigne ravisseur,
Prodigue les trésors des peuples ses victimes ;
Pour commettre sans crainte, & pour voiler ses crimes.
Moi-même abandonnée à mes chagrins divers,
J'aurais de votre fille ignoré les revers ;
Mais captive en ces lieux, j'y languissais près d'elle.
Ses vertus, sa beauté, sa grace naturelle,
Des rigueurs de son sort faisaient gémir mon cœur.
Bientôt mon amitié partagea sa douleur.
Le rapport des malheurs produit la confiance.
Elle m'apprit son rang, votre nom, sa naissance.
Dans quel climat désert, chez quel peuple inconnu,
Le grand nom d'Arbacès n'est-il point parvenu ?
Votre sang, vos exploits, soutiens de cet empire,
Tout parle dans ces lieux en faveur d'Artazire,
Vengez-la, vengez-vous.

ARBACÉS.

Que j'apprenne du moins,
Madame, à qui je dois de si généreux soins ;
Ce conseil important, cet avis salutaire,
Si cruel à la fois & si doux pour un pere ;
A qui je dois enfin l'espoir de me venger
Des fureurs du tyran qui prétend m'outrager ?

CALCIOPE.

Pourquoi, Seigneur, pourquoi chercher à me connaître ?
Dès longtems arrachée à ceux qui m'ont fait naître,
Etrangere, captive, en ce séjour d'effroi,
Hélas ! est-il un rang, est-il un nom pour moi ?

ARBACÉS.

Quoi ! Sans vouloir souffrir que ma reconnaissance...

CALCIOPE.

Un bienfait avec soi porte sa récompense ;
N'en parlons plus. Mais vous, que tardez-vous, Seigneur,
D'arracher votre fille aux mains du ravisseur ?
Aujourd'hui son épouse, & demain sa victime,
Craignez même pour elle un lien légitime.
Trop souvent, croyez-moi, dans ce fatal palais,
Le nœud le plus sacré sert de voile aux forfaits.
Punissez un barbare instruit dans l'art de feindre ;
Plus il s'est déguisé, plus il doit être à craindre.
Son cœur inaccessible à la voix des remords,
N'a que trop retenu ses coupables transports ;
Il n'est point de fureurs, d'excès qu'il ne rassemble :
D'autant plus dangereux qu'il est lâche & qu'il tremble,
Qu'il croit dans ses sujets voir autant d'ennemis,
Que pour les opprimer tout lui semble permis :
Tel est Sardanapale, & ce monstre respire !
Et c'est lui que les Dieux destinaient à l'empire !
Prévenez leur justice en lui donnant la mort ;
Quand vous l'aurez puni, vous connaîtrez mon sort.
Le tems presse, Seigneur. Craignez que le barbare
Ne soit instruit trop tôt du coup qu'on lui prépare ;
Qu'il ne soit informé du nombre de soldats
Qu'une juste vengeance entraîne sur vos pas.

Hâtez ces grands desseins : déja la porte s'ouvre ;
Le tyran peut sortir, tremblez s'il vous découvre.
Allez d'un noble espoir enflammer vos amis ;
Mais avant de frapper, consultez Pasamis.

SCENE III.

CALCIOPE.

TYRAN, je te prépare un piége inévitable ;
Le trait est suspendu sur ta tête coupable.
O Sparte ! ô mon pays ! mes yeux, mes tristes yeux
Ne verront plus tes murs où régnaient mes ayeux !
J'ai caché mes malheurs, mon exil, ma naissance :
J'entrevois à la fin l'instant de ma vengeance.
Que ce moment est doux pour un cœur outragé !
Tout opprobre finit alors qu'on est vengé.
Toi seul, mon cher Ninus... Mais le tyran s'avance.
Ah ! fuyons.

SCENE IV.

SARDANAPALE, CALCIOPE, ARSAME, *Suite.*

SARDANAPALE.

IL est tems de rompre le silence,
Madame ; un autre objet me retient dans ses fers.
Je vais avec ma main lui donner l'Univers.

Demain, je l'ai promis, le nœud de l'hymenée,
Pour jamais à son sort unit ma destinée.
Ce séjour désormais doit vous être odieux,
Cet hymen, ces apprêts, pourraient blesser vos yeux:
Je veux vous épargner ce funeste spectacle,
A votre liberté je ne mets plus d'obstacle.
Allez, loin de ces murs arrosés de vos pleurs,
Sous un Ciel étranger déplorer vos malheurs.

CALCIOPE.

Pour la premiere fois, je me plais à t'entendre.
A ce rare bonheur aurais-je dû m'attendre ?
Je ne te verrai plus, mon cœur est satisfait,
Et c'est à toi, cruel, que je dois ce bienfait !
J'ai peine à te connaître à ce trait de clémence !
Oui, tu peux te flatter de ma reconnaissance.
Qui peut t'avoir changé ? souviens-toi de ce jour,
Où livrée aux fureurs de ton indigne amour...
O Ciel ! qu'attendais-tu pour frapper ta victime ?..
Mon déplorable fils fut le fruit de ton crime,
Et l'avantage affreux que lui donnait le sort,
Pour cet infortuné fut un arrêt de mort :
Ses yeux à peine encor s'ouvraient à la lumiere,
Bientôt il éprouva ta fureur meurtriere ;
Il devint au berceau l'objet de ta terreur,
Tu craignis que le Ciel n'eût fait naître un vengeur.
S'il devait t'imiter, je pardonne à ta crainte ;
Aisément la nature en ton cœur fut éteinte,
Et le fatal honneur d'être né de ton sang,
Fut un titre pour toi d'en épuiser son flanc :

Heureux en expirant, heureux que ta colere
Lui dérobât l'horreur de connaître son pere.

SARDANAPALE.

J'écoute avec mépris des regrets impuissans,
Et mon oreille est faite à vos cris offensans.
Dès demain cependant cherchez un autre azile.
Je pourrais me venger, ma bonté vous éxile.

CALCIOPE, *à part.*

Dieux, veillez sur Timur, & servez mes projets;
Je puis vivre à ce prix.

(Elle sort.)

SARDANAPALE, *à sa suite.*

Que l'on cherche Arbacès.

SCENE V.

SARDANAPALE, ARSAME.

SARDANAPALE.

OUI, je prétens le voir, oui je prétens, Arsame;
Le contraindre lui-même à seconder ma flamme.
Excitons son orgueil, & flattons son espoir,
Par l'attente d'un rang qu'il n'eût osé prévoir.
Je me sens indigné de toute ma faiblesse!
L'ingrate avec dédain répond à ma tendresse;
Et ce qui doit surtout, ce qui va t'étonner,
Pour la premiere fois on m'a vû pardonner.

Je voulais lui cacher l'ardeur qui me dévore ;
A travers mes fureurs elle éclatait encore.
Tu vois jusqu'où l'amour réduit ton Souverain !
Je vais lui proposer & l'Empire & ma main ;
Mais si j'éprouve encor des disgraces nouvelles,
J'ai sçu m'assujettir des objets plus rebelles.
On ne m'a point instruit à me plaindre, à gémir ;
Plus je me suis contraint, plus elle doit frémir.

ARSAME.

Mais pensez-vous, Seigneur, qu'avec un front tranquille,
Calciope....

SARDANAPALE.

Ecartons une crainte inutile.
Demain, dès que la nuit aura fait place au jour,
Calciope à jamais doit quitter ce séjour.
Loin de la redouter, je lui laisse la vie :
Qu'elle ne m'offre plus sa présence ennemie.
Mes yeux sont chaque jour fatigués de ses pleurs,
Qu'elle aille en d'autres lieux terminer ses malheurs ;
Ses plaintes sur mon cœur n'ont plus rien à prétendre.
Mais je vois Arbacès ; Arsame, vas m'attendre.

SCENE VI.

ARBACÉS, SARDANAPALE.

ARBACÉS, *à part.*

OSONS tenter encor le parti de l'honneur.
(Haut.)
Seigneur, à vos genoux j'apporte ma douleur.

L'espoir de mes vieux ans, le charme de ma vie,
Attazire, en un mot, ma fille m'est ravie.
Ah! lorsqu'à Babylone on vint me l'arracher,
J'ignorais qu'à Ninive il fallut la chercher.
Ma fille en ce Palais! Que faut-il que j'espère?
Vous la rendrez sans doute aux larmes de son père:
J'attens cette faveur, c'est mon unique espoir;
Voudrez-vous m'en priver?

SARDANAPALE.

Vous pourrez la revoir:
Mais loin de regarder comme un jour de colère,
Le jour qui vous priva d'une fille si chere,
Loin de montrer encor ni crainte, ni douleur,
C'est lui qui vous éleve au comble du bonheur.
Mon sceptre est à ses piés, mon amour le lui donne,
Cette main sur son front va placer la couronne:
Je l'aime, il vous suffit, ses charmes sont ses droits;
L'Assyrie en tremblant va respecter ses loix.

ARBACÉS.

Quoi! Jusques-là, Seigneur, mon Roi pourrait descendre!
Ce sont-là les secrets que je devais entendre!
Nourri loin de la Cour, ce n'est point à mon sang
A partager l'éclat de votre auguste rang.
Ma fille (si l'honneur est encor son partage)
Doit rougir d'un projet où l'amour vous engage;
De l'Empire à ce prix dédaigner les attraits,
Et par respect pour vous refuser vos bienfaits.

Voilà ce qu'à mon Maître il faut que je réponde.
Ce n'est qu'au sang des Rois à commander au Monde.
Pour ma fille & pour moi j'aurais trop à rougir ;
Si la splendeur du Thrône avait pû l'éblouir.

SARDANAPALE.

Arbacès, j'attendais plus de reconnaissance.
Quel est donc le motif de tant de résistance ?
Eh ! quoi ! par un sujet mes vœux sont rejettés !
Vous semblez moins sentir que braver mes bontés.
C'est de vous que dépend le bonheur d'Artazire,
Pourquoi, si vous l'aimez, craignez-vous d'y souscrire?
Est-ce feinte, est-ce orgueil ? d'où naissent ces refus ?
Pensez-vous m'imposer par de fausses vertus ?
Le pere d'Artazire à mes vœux est rebelle,
Quand je la fais regner !

ARBACÉS.

Seigneur, y consent-elle ?

SARDANAPALE.

Devez-vous m'opposer ces frivoles égards ?
Les charmes d'Artazire ont fixé mes regards.
Jusqu'à quand faudra-t-il que son orgueil me brave ?
Je pouvais dans la foule ignorer une esclave,
Je descends aujourd'hui jusqu'à la couronner :
Qu'elle songe du moins que j'ai droit d'ordonner.

ARBACÉS.

A vous donner sa foi vous pourriez la contraindre ?

SARDANAPALE.

Rebuté trop long-tems, je puis me faire craindre.

ARBACÉS.

Et vous l'aimez, Seigneur!

SARDANAPALE.

Je l'aime, je suis Roi;
La plainte convient mal aux amans tels que moi.

ARBACÉS.

Ah! Seigneur, pour les Rois il est une autre gloire.
Remporter sur soi-même une illustre victoire,
Se faire aimer, voilà les titres glorieux,
Les droits qu'un Souverain partage avec les Dieux.
Sévère avec regret, heureux quand il pardonne,
L'amour de ses sujets veille autour de son thrône:
Le Ciel n'obtient d'encens & de vœux que pour lui.
Cet amour qu'il inspire est son plus digne appui,
En est-il un plus fort?

SARDANAPALE.

Il en est un, la crainte.

ARBACÉS.

Un Roi toujours en bute au reproche, à la plainte;
Et condamné sans cesse au malheur de haïr,
Peut-il être pour vous un modèle à choisir?
Quels objets plus affreux que des fers, des entraves;
Des flatteurs pour amis, pour sujets des esclaves!
Seigneur, par vos genoux que je tiens embrassés,
Par mes cheveux blanchis sous mes travaux passés,
Si jamais mon courage utile à la Patrie,
Dans des tems plus heureux a servi l'Assyrie;
Si ce cœur éprouvé n'eut jamais d'autre objet
Que les loix du devoir & l'amour d'un sujet,

A mes bras paternels, aux vœux de ma famille;
A ma juste douleur daignez rendre ma fille.
D'un père infortuné daignez sécher les pleurs,
Ce trait seul peut vers vous ramener tous les cœurs.
Seigneur, votre intérêt, l'honneur du Diadême,
Tout vous dit avec moi de vous vaincre vous-même.
La justice, les Dieux, vous parlent par ma voix;
Il en est tems encor, rendez-vous à leurs loix.

SARDANAPALE.

C'en est trop, obéis, & que ta plainte cesse.
Ta fille a trop longtems outragé ma tendresse;
Crois-moi, n'affecte plus un orgueil dangereux.
Cet excès de fierté peut vous perdre tous deux.
Artazire en ce jour doit être Esclave, ou Reine,
Choisis pour elle enfin mes bienfaits, ou ma haine.
Tu connais mes desseins, j'ai dû t'en éclaircir,
Et je sais comme un Roi peut se faire obéir.

SCENE VII.

ARBACÈS, *seul.*

VA, crains plûtôt, Tyran, crains plûtôt la tempête,
Qui bientôt par mes soins va fondre sur ta tête.
Le glaive est préparé pour punir tes forfaits,
La vengeance & la mort assiégent ton palais.
Le Ciel va sous tes pas entr'ouvrir un abîme;
Tyran, crains son courroux, il attend sa victime.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CALCIOPE, NINUS, *ſous le nom de Timur.*

TIMUR.



Uoi ! vous êtes ma mere, & vous m'abandonnez !
Diſpoſez de ces jours que vous m'avez donnés :
Mais ne différez plus, diſſipez mes allarmes,
Et ſi je vous ſuis cher ....

CALCIOPE.

Tu vois couler mes larmes ;
Et tu peux en douter !

TIMUR.

Non, je n'en doute pas ;
Mais qu'il me ſoit permis d'accompagner vos pas.
Quoi ! dans ce même jour qui m'apprend ma naiſſance,
Il faudrait me réſoudre à pleurer votre abſence !

Ne m'auriez-vous, grands-Dieux, découvert ces secrets;
Que pour me préparer aux plus cruels regrets?
Hélas! quand la nature en mon cœur se déploye,
A peine ai-je eu le tems de vous marquer ma joye.

CALCIOPE.

Momens chers & cruels! il m'est enfin permis
De jouir du bonheur de te nommer mon fils.
Tu partages, Timur, un sentiment si tendre,
La Nature en nos cœurs vient de se faire entendre;
Mais pour goûter longtems ce paisible bonheur,
Songe, songe, mon fils, à vaincre ta douleur.
Le sort qui me poursuit veut que je t'abandonne:
Il en coûte à mon cœur; mais l'amour me l'ordonne.
Tes jours en dépendraient, qui pourrait m'arrêter?
La Nature est trop faible, il la faut surmonter.

TIMUR.

Hélas! depuis longtems sa voix m'était connue:
Quels transports dans mon ame excita votre vûe,
Ce jour, où Paramis me permit de vous voir!
Ah! je n'en doute plus, je sentis son pouvoir.
Mon cœur, qu'elle inspirait, pénétrait ce mystère;
Mais comblez mon bonheur en me nommant mon pére.

CALCIOPE.

Le cruel au berçeau voulut verser ton sang.

TIMUR.

Quoi! mon père?

CALCIOPE.

Il eût pû t'élever à son rang,

Tu pouvais être un jour la gloire de l'Asie.

TIMUR.

Mais du moins son pays, quel est-il ?

CALCIOPE.

L'Assyrie.

TIMUR.

Achevez.

CALCIOPE.

Ne crois pas m'arracher mon secret;
Je vois couler tes pleurs, j'y résiste à regret;
Je te l'ai déjà dit, ton désespoir m'afflige;
Mais je t'aime, il suffit; ton intérêt l'éxige,
Je me tairai, mon fils. Il n'est pas encor tems
D'oser approfondir ces secrets importans.
Quel que soit le désert qui me cache à l'Asie
L'espoir de te servir y soutiendra ma vie;
Peut-être que ce jour prépare un grand revers,
Et mes yeux sur ton sort seront toujours ouverts;
Mais renferme en ton cœur ce que tu viens d'apprendre,
Ton intérêt, le mien, ta vie en peut dépendre;
Que l'amitié, surtout, te prête son secours;
Tu sais que Paramis a pris soin de tes jours,
Il peut faire encor plus, & protéger ta flamme;
Ose-lui confier les secrets de ton ame.
La fille d'Arbacès est digne de tes vœux,
Et quelque espoir du moins est permis à tes feux.

TIMUR.

Qui, moi? j'aurais l'espoir d'obtenir Artazire?
Il se pourrait?...

CALCIOPE.

Tu sais ce que j'ai pû te dire,
Un jour tous mes desseins te seront révélés :
Le Ciel veut qu'à tes yeux ils soient encor voilés.
Un rigoureux devoir me condamne au silence,
L'amour contre tes pleurs affermit ma constance :
Cependant, si je puis dans cette affreuse Cour
Prolonger quelque tems mon malheureux séjour,
Ciel! que ne peut un fils sur le cœur de sa mere!
Je descendrai pour toi jusques à la priere,
Oui, je te le promets.

SCENE II.

TIMUR.

ARBITRES des humains,
Grands Dieux, veillez sur elle, & changez ses destins.
Quel mortel insensible, & quelle ame assez dure
Se plairait à braver les pleurs de la Nature?



SCENE III.

ARTAZIRE, TIMUR.

TIMUR.

VENEZ, venez, Madame, augmenter mon bonheur;
Le Ciel me voit enfin avec moins de rigueur;
Apprenez ſes bienfaits, Calciope eſt ma mère.

ARTAZIRE.

Que tu dois être heureux! que ſa vertu m'eſt chère!
On eût dit qu'en ſecret un doux preſſentiment
Me faiſait dans ta mère adorer mon amant;
Mais toi-même, Timur, partage auſſi ma joye.
Mon père eſt en ces lieux, le Ciel me le renvoye,
Il daigne à ma faibleſſe accorder cet appui.
Sais-tu que le Tyran oſe compter ſur lui?
Il oſe ſe flatter de pouvoir le ſéduire;
Il penſe que, frappé de l'éclat de l'Empire,
Mon père à ſes deſſeins daignera conſentir;
Par ſes vaines grandeurs il prétend l'éblouir.
Que je hais, cher Timur, cette pompe importune!
Aurais-je pu ſans toi porter mon infortune?
Hélas! quand je te vis pour la premiere fois,
Quand Babylone en feu célébrait tes exploits,
Lors qu'impoſant des loix aux Bactriens rebelles,
Tu couronnais ton front de palmes immortelles,

Quand mes yeux dans les tiens découvraient ton amour,
Qui m'eût dit qu'en ces lieux nous nous verrions un jour ?
Sans doute que les Dieux, touchés de mon injure,
Voulaient me consoler par cet heureux augure.

TIMUR.

Est-ce ici que le Ciel devait nous réunir ?
Mon amour n'y prévoit qu'un funeste avenir.
Mon rival à vos piés va mettre sa couronne,
Arbacès ne verra que le rang qu'il vous donne... :

ARTAZIRE.

Lui ! mon père ? il voudrait t'effacer de mon cœur,
Quand sa bouche autrefois approuva notre ardeur ?
Non, tu ne le crois pas. Non, je lui fus trop chère
Pour douter... mais on vient. C'est lui-même, ô mon père !

SCENE IV.

ARBACÉS, ARTAZIRE, TIMUR.

ARBACÉS.

DIEUX, vous me la rendez, ma fille !.. & vous, mon fils !
Quoi ! Timur en ces lieux ! quoi ! tous deux réunis !

ARTAZIRE.

Que ce moment, Seigneur, tardait à ma tendresse !
Que j'ai craint loin de vous le péril qui me presse !

De mon persécuteur le funeste pouvoir,
Ses bienfaits offensans, mon juste désespoir;
Tout pénétrait mon cœur des plus vives allarmes?

ARBACES.

De quel front ce barbare a-t-il pû voir tes larmes?

ARTAZIRE.

Sous des égards trompeurs couvrant sa trahison,
Il me cache mes fers, sa cour est ma prison.
Ebloui de l'éclat d'un rang qu'il deshonore,
Il croit que mon orgueil en secret le dévore.

ARBACÉS.

Ma fille, sur mes soins tu peux te rassurer;
Si tu me vois ici, c'est pour te délivrer.

TIMUR.

Seigneur, il en est tems, que le Tyran succombe;
Que la vertu s'élève, & que le crime tombe.
Jusqu'à quand son trépas sera-t-il différé?
Qu'il périsse, son régne a déjà trop duré.

ARBACÉS.

Votre vertu, mon fils, a devancé votre âge:
J'ai vu dans les dangers croître votre courage.
Babylone, témoin de vos premiers travaux,
Place l'heureux Timur au rang de ses héros;
Oui, je dois voir en vous l'appui de ma famille:
Oui, vous serez mon fils, vous vengerez ma fille;
Venez.

ARTAZIRE.

Le Ciel encor va donc nous désunir,
Mon père!

ARBACÉS.

Vois ces lieux, tu ne peux en sortir :
Des Gardes, des soldats en défendent l'enceinte ;
Mais ce n'est plus à toi de connaître la crainte.
J'ai conservé dumoins d'intrépides amis,
Contre tous les périls dès long-tems affermis.
Ils combattront pour toi, j'attends tout de leur zèle ;
Ils marchent vers Ninive où ma voix les appelle ;
Ils sont près de ces murs, & le Tyran s'endort :
Dans ce calme funeste il va trouver la mort ;
Ainsi le Ciel vengeur, armé pour l'innocence,
Par des coups imprévus signale sa puissance.

TIMUR.

Ah! si jamais l'amour échauffa la valeur,
Madame, s'il est vrai qu'il anime un grand cœur,
S'il commande au succès dans les champs de la gloire,
Tout doit sur le Tyran m'assurer la victoire.
Mes vœux impatiens attendaient ce grand jour.

ARBACÉS.

Ma fille, il faut rentrer dans ce fatal séjour ;
Un plus long entretien trahirait ta vengeance :
Renferme tes douleurs, je vole à ta défense.

(*Elle sort.*)



SCENE V.

ARBACÉS, TIMUR.

ARBACÉS.

Je l'ai vu ce Tyran, je l'ai vu sans effroi;
Quel est sans la vertu le vain titre de Roi?
Plongé dans les langueurs d'une indigne molesse,
Son front mal assuré décelait sa faiblesse;
Fier de son deshonneur, fantôme couronné,
Tyran voluptueux, au crime abandonné,
Voilà donc, cher Timur, l'ennemi qui nous brave!
Je croyais voir un Roi, je n'ai vu qu'un Esclave;
Et c'est à son pouvoir que les Dieux ont soumis
Les peuples de Bélus & de Semiramis!
Nous rampons devant lui, malheureux que nous sommes!
Ce Monstre était-il fait pour régner sur des hommes!

TIMUR.

Il était notre Roi, Seigneur, il ne l'est plus;
Le titre de Monarque exigeait des vertus,
Il n'en connut jamais; nous étions ses victimes,
Chaque jour de son règne est marqué par des crimes:
Plus son pouvoir est grand, moins on doit l'excuser:
Il n'a connu ses droits que pour en abuser;
Contre sa tyrannie, il n'est point de refuge;
Nous rentrons dans nos droits, l'Etat devient son juge:
C'est lui, Seigneur, c'est lui que nous allons venger.
Mais je vois Paramis.

SCENE VI.

PARAMIS, ARBACÉS, TIMUR, *Suite de Conjurés qui entrent sur la Scene avec Paramis.*

PARAMIS, *à part, parlant de Timur, qu'il vient d'entendre.*

OÙ va-t-il s'engager ?
Les nœuds secrets du sang n'ont-ils rien qui l'arrête !
(*A sa Suite.*)
Vous qui d'un Roi barbare avez proscrit la tête,
Guerriers, qui sous ses loix traîniez des jours obscurs ;
On peut nous observer, environnez ces murs.
Songez qu'il faut unir l'audace & la prudence.
(*A Arbacès.*)
Seigneur, tout est-il prêt ?

ARBACÉS.

Oui, déjà ma vengeance
A fait sous mes drapeaux assembler mes amis ;
Les chefs de Babylone, à mes ordres soumis ;
S'avancent vers ces murs, & déjà leur courage
N'attend que le signal pour voler au carnage,
Sous les fers d'un barbare indignés de fléchir,
Du frein de l'esclavage ils viennent s'affranchir.

PARAMIS, *aux Conjurés.*

Amis, cet heureux jour, si le sort vous seconde,
Va soumettre à vos loix cet Empire & le Monde ;

Vous

Vous recevrez demain le prix de vos travaux,
Punis en criminels, ou traités en héros.
D'un destin si douteux la redoutable image
Peut d'un homme ordinaire ébranler le courage;
Un hèros prévoit tout, l'image du danger,
Loin d'arrêter son bras, sert à l'encourager.
Il voit d'un œil serein la mort qui l'environne;
Un grand cœur s'enhardit où le faible s'étonne.
Eh! que pourriez-vous craindre? un Roi voluptüeux,
De faiblesse & d'orgueil mélange monstrueux?
Ciel! si tu disposais de la grandeur suprême,
Aurait-on vu des Rois flétrir le Diadême?
Verrions-nous aujourd'hui des tyrans inhumains
Cimenter leur pouvoir du malheur des humains?

TIMUR.

Eh! bien, marchons sans crainte où l'honneur nous entraîne;
Le succès est douteux; mais la gloire est certaine.
(*A Paramis.*)
Mon père, un nom si doux me doit être permis;
Mon bras va vous servir.

PARAMIS.

Attendez mes avis;
Timur; votre valeur pourra nous être utile:
Un guerrier tel que vous rend le succès facile;
Mais vous pouvez, mon fils, sans sortir de ces lieux,
Animé par ma voix, combattant sous mes yeux,

Prêter à nos desseins un appui salutaire;
Et si jusqu'à ce jour je vous servis de père,
Souffrez que l'amitié vous impose une loi;
Je veux que dans ces murs immobile avec moi,
Et sur mes seuls conseils reglant votre courage,
Vous attendiez mon ordre au moment du carnage.

TIMUR.

Vous avez sur mon cœur de légitimes droits,
O mon père ! ordonnez, vos avis sont mes loix.

ARBACÉS.

Si parmi nos guerriers il était un perfide,
Qui ferme en apparence, & peut-être timide,
Nous vendît au Tyran... Jurons tous aujourd'hui,
Quand l'amitié, le sang, nous uniraient à lui,
Jurons tous de punir, d'immoler le parjure;
Jurons de nous venger par sa mort.

TIMUR.

Je le jure:
Que les Dieux sur le traître épuisent leur courroux.

ARBACÉS.

Timur, à vos sermens nous nous unissons tous.
Le bonheur de l'Etat est l'espoir qui m'anime,
Tout autre sentiment me paraîtrait un crime;
Je me croirais indigne & du jour & de vous,
Si la soif de régner avait conduit mes coups.
Amis, si le Tyran contre qui je conspire
Avait un successeur digne de cet Empire,

Je jure par les Dieux, & par ce fer vengeur,
Qu'il trouverait en moi son premier défenseur.
Dût-il, dût-il enfin me traîter en rebelle,
Mon bras, en m'immolant, lui prouverait mon zèle.

PARAMIS.

Il suffit.

(*A Timur.*)

Vous, rentrez; songez que votre foi
Vous engage à m'attendre, à n'agir qu'avec moi.

(*A Arbacès.*)

Et vous, hors de ces murs témoins de votre outrage,
Allez de vos amis échauffer le courage;
Par les nœuds des sermens enchaînez tous les cœurs.

(*A sa Suite.*)

Vous, suivez votre Chef, & revenez Vainqueurs.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

PARAMIS.

OÙ s'engageait Ninus? ô devoir... ô nature!
Hélas! jamais son cœur n'a senti ton murmure;
Père dénaturé, tu n'entends pas ses cris:
Ce tendre sentiment n'est pas fait pour ton fils.
J'ai conservé tes jours, j'ai trompé ta colère,
Il n'a rien de ton sang.... non tu n'es point son père.

Dieux ! qu'il ſoit notre maître, & je ſuis ſatisfait ;
Mais qu'il n'ait pas du moins à rougir d'un forfait ;
Il peut règner ſur nous ſans être parricide.
O Ciel ! à tous ſes pas, que la vertu préſide.
J'ai tout tenté pour lui, ſois propice à mes vœux :
Qu'il commande aux humains, mais qu'il ſoit digne d'eux ;
De mes deſſeins, grands Dieux, ſecondez la juſtice,
Qu'il en cueille les fruits ſans en être complice.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SARDANAPALE, ARTAZIRE.

SARDANAPALE.



Ous l'emportez, ingrate; oui, ce cœur indomptable
Reconnait de l'amour le charme inévitable;
J'ai pu, jusqu'à ce jour, dans le sein des plaisirs,
Méconnaître le trouble, ignorer les soupirs;
J'ai satisfait mes vœux sans chercher l'art de plaire;
J'éprouve enfin, j'éprouve une ardeur étrangère;
Je ne me connais plus, un regard m'a dompté;
Malgré lui, dans vos fers mon cœur est arrêté,
Je vous aime, Artazire; une force inconnue
Abbaisse à vos genoux ma fierté confondue;
Triomphez-en, cruelle, & voyez votre Roi
Apporter à vos piés & son sceptre & sa foi.

ARTAZIRE.

Je croirais profaner l'honneur du Diadême,
Je rougirais pour vous, non moins que pour moi-même,
Si j'osais profiter de ce penchant secret,
De ces transports, Seigneur, que je souffre à regret.
Non, je n'accepte point cette grandeur nouvelle,
Ce rang, ces dignités où votre amour m'appelle,
Cette Cour, ces palais n'ont point séduit mon cœur,
Ils ne sont pas toujours l'azile du bonheur;
Si j'en crois Arbacès, tous ces titres sublimes
Sont suivis trop souvent du malheur & des crimes;
Je respecte les Rois sans chercher leurs grandeurs,
La Cour a ses dangers, le Thrône a ses douleurs:
L'ambition sur moi n'aura donc point d'empire;
Le bonheur, le repos est le Thrône où j'aspire,
Et si jamais mon cœur se laissait enflammer,
Seigneur, c'est la vertu que je voudrais aimer.

SARDANAPALE.

Vous m'éclairez, Madame, & je crois vous entendre,
Jusqu'à vous à regret vous me verriez descendre;
Vous cherchez le repos, il est loin de ma Cour;
Un amant vertueux obtiendrait votre amour;
Cessez de me braver: dites plûtôt, cruelle,
Dites qu'à mon amour vous seriez moins rebelle,
Si l'un de mes sujets, plus heureux que son Roi,
N'avait point mérité vos vœux & votre foi.
Ah! c'en est trop, songez qu'un orgueil téméraire,
Sans éteindre mes feux, irrite ma colère,

Qu'aujourd'hui, qu'à l'inſtant, je puis être vengé,
Que l'amour eſt cruel quand il eſt outragé ;
C'eſt le dernier affront qu'eſſuira mon courage.
Ingrate ; commencez à craindre votre ouvrage ;
Si je n'écoute enfin que mon juſte courroux,
Si je ſuis ſans pitié, n'en accuſez que vous.

SCENE II.

ARTAZIRE.

CESSE de me parler d'un feu que je déteſte :
Va, Tyran, ton courroux me ſemble moins funeſte.
Ma fierté, mes refus, excitent ta fureur,
Va, ce n'eſt qu'aux Vertus à commander au cœur.
C'eſt un bonheur encor, Tyran, que ta colère
N'ait point de mon amour pénétré le myſtère :
Il ne voit point le trait qui me ferait fatal,
Il ignore à la fois mes feux & ſon rival ;
Notre innocente ardeur lui paraitrait un crime ;
Je te perdrais, Timur, tu ſerais ſa victime :
Ah ! s'il faut que la mort nous ſépare aujourd'hui,
Faites du moins, grands Dieux, que je meure avant lui!
On vient... c'eſt mon amant, c'eſt Timur qui s'avance.

SCENE III.

TIMUR, ARTAZIRE.

ARTAZIRE.

QUE j'ai souffert, hélas ! pour un moment d'absence !
Le Tyran... (que mon cœur desirait ton retour !)
Le barbare est venu me vanter son amour.
Tu l'aurais vu passer de la plainte à l'audace,
Mêler à ses soupirs l'injure & la menace.
Quel plaisir j'éprouvais, au sein de mes revers,
De te sacrifier un Thrône & l'Univers !
Que mes justes refus aigrissaient sa colère !
Mon cœur etait flatté de pouvoir lui déplaire ;
Mais n'as-tu rien appris sur ton sort, sur le mien ?
Au nom des Dieux, Timur, ne me déguise rien,
Parle ; sur nos malheurs as-tu quelque espérance ?
Les verrons-nous finir ? mourrons-nous sans vengeance ?
Penses-tu que mon père, au gré de ses projets,
Nous ravisse bientôt à ce fatal palais ?
Verrons-nous réussir cette juste entreprise ?

TIMUR.

La nature, l'amour, la vertu l'autorise ;
Il semble que le Ciel, propice à nos desirs,
Endorme le Tyran dans le sein des plaisirs.

La foudre va partir, on marche vers la ville,
Et, si près du trépas, le barbare est tranquille.
Oui, sans doute, les Dieux protégent nos desseins,
Et bientôt le Tyran va tomber sous nos mains.
Cet espoir, toutefois, n'est pas exempt d'allarmes;
Ma mère à mon aspect fuit & verse des larmes;
Ses regards consternés expriment la douleur,
Tout semble m'annoncer quelque nouveau malheur;
Sur son cœur effrayé mes pleurs n'ont plus d'empire,
Elle veut me parler, se détourne & soupire.
Dans cette obscurité dont vous couvrez mon sort,
Grands Dieux, guidez mes pas, ou donnez-moi la mort;
Ecartez loin de moi ces présages funèbres.
Helas! je fais des vœux pour sortir des ténèbres,
Et peut-être il importe au bonheur de mes jours
De m'ignorer moi-même, & d'y rester toujours.

ARTAZIRE.

Quels sont donc ces malheurs que tu crains de connaître?

TIMUR.

J'ignore de quel sang les destins m'ont fait naître,
Je n'ose approfondir ces horribles secrets;
Ma mère avec douleur écoute mes regrets;
Mais ne veut point encor, soit rigueur, soit prudence,
Lever le voile affreux qui couvre ma naissance:
Vous-même, à ces récits, vous vous attendrissez;
Ah! ne me cachez point les pleurs que vous versez.

Que me réserve donc la céleste colère !
Je désire, & je crains de connaître mon père :
Malgré moi, cette crainte imprime dans mon cœur
Un sentiment confus d'amertume & d'horreur.

ARTAZIRE.

Eh ! quoi ! dois-tu frémir aux yeux de ton amante ?
Rassure-toi, Timur, ta douleur m'épouvante ;
Non, tu ne m'aimes point autant que tu le dois,
Je ne sens plus mes maux, cruel, quand je te vois.

TIMUR

Eh ! bien, vous le voulez, eh ! bien, belle Artazire,
Vous avez sur mon ame un souverain empire ;
Ma douleur doit cesser en des momens si doux,
Le bonheur & la paix me sont rendus par vous ;
Un seul de vos regards, un mot de votre bouche,
Suffit pour adoucir le cœur le plus farouche.
Que ne puis-je bientôt, au gré de mon amour,
Ravir à mon rival & l'Empire & le jour !
Calciope le hait, & si j'en crois ses plaintes,
Si j'en crois mes soupçons, il a part à ses craintes.
Le seul nom du barbare excite mon courroux ;
Je voudrais aujourd'hui venger ma mère & vous.

ARTAZIRE.

Oui, le Ciel par tes mains vengera mon outrage :
Surmonte le malheur à force de courage ;
Quelque soient tes destins, je veux les partager ;
Songe que dès ce jour tu peux les voir changer :
Que dis-je ? leur rigueur est déjà moins cruelle. . . .
Mais ta mère parait, je te laisse avec elle.

SCENE IV.

CALCIOPE, TIMUR.

CALCIOPE.

JE te cherchais, mon fils, & tu vois par mes pleurs
Que je viens à régret t'annoncer des malheurs.
Voici l'instant fatal où je sens ma faiblesse.
Que n'ai-je point osé ? Tu connais ma tendresse !
Mon désespoir, mes vœux, ont été superflus ;
C'en est fait, ô mon fils, je ne te verrai plus !
Et tu dois bien connaître à mes sombres allarmes,
A ces regards éteints & voilés de mes larmes,
Tu dois juger, Timur, au trouble de mes sens,
Qu'il faut un intérêt, des motifs bien puissans,
Pour résoudre mon cœur à ce grand sacrifice.
L'impitoyable sort veut que je l'accomplisse :
Mais ce sont des secrets que tu dois ignorer ;
Cet abyme est affreux, tremble d'y pénétrer.
Je ne puis (quel tourment pour le cœur d'une mere !)
Te déclarer ton rang, ni te nommer ton pere.
Tout doit m'en détourner.

TIMUR.

Ma mere, au nom des Dieux
Levez ce voile obscur étendu sur mes yeux.
Prenez pitié d'un fils.

CALCIOPE.

Ciel vengeur que j'atteste !

TIMUR.

Parlez.

CALCIOPE.

Non, ce secret te serait trop funeste.
N'abuse point, mon fils, du trouble où tu me vois ;
Obéis moi du moins pour la derniere fois.

TIMUR.

Dieux ! quel est mon malheur ! je dois craindre mon pere,
Ignorer mon état, vous perdre, vous, ma mere !
Quoi ! vous m'abandonnez ?

CALCIOPE.

Ah ! ce cruel effort ;
Timur, ce coup affreux va me donner la mort.
Tes regrets dans mon cœur font gémir la nature,
Je dois, pour te sauver, étouffer son murmure.
Je te laisse, mon fils, au milieu des dangers,
Au séjour d'un tyran, dans des bras étrangers.
Que cette Cour, grands Dieux, ne lui soit point fatale !
Souviens-toi de ta mere ... & crains Sardanapale.

TIMUR, *avec fureur.*

Qui ! moi ! craindre un tyran ! C'est à lui de trembler.
Il ne voit point les traits dont on va l'accabler ;
Le barbare est tranquille au sein de la tempête ;
Son terme est arrivé, la foudre est sur sa tête.
C'est lui dont la fureur ose vous outrager,
Dans son sang odieux ma main va se plonger.

CALCIOPE.

Dans son sang ? toi, mon fils ! je frémis de t'entendre.
Ah ! laisse à Paramis le soin de le répandre.
Crois-moi, fuis le tyran ; renonce à ton dessein :
Non, ce n'est pas à toi de lui percer le sein.

TIMUR.

Sur mes tristes destins daignez être tranquille ;
Les chefs des Conjurés vont entrer dans la ville.
Verrai-je, sans agir, éclater leur courroux ?
Eh ! qui doit au tyran porter les premiers coups ?
Qui doit plus que Timur abhorrer son empire ?
Il vous force à la fuite, il m'enlève Artazire,
Cette jeune Artazire, objet en qui les Dieux
Reconnaissent leurs traits exprimés dans ses yeux ;
Elle à qui votre cœur s'intéressa lui-même ;
Cette Artazire enfin que j'adore & qui m'aime.
Le cruel la retient sous son pouvoir fatal,
Et je verrais un autre immoler mon rival !
Un autre vengerait mon amante & ma mere !

CALCIOPE.

Qu'oses-tu dire, hélas ! . . . ô ciel ! que va-t-il faire ?
Que prétends-tu, mon fils ?

TIMUR.

Vous venger, ou mourir.

CALCIOPE.

Je ne puis l'arrêter . . . Dois-je tout découvrir ?
Timur ! . . .

TIMUR.

Le désespoir est peint sur son visage ;
La mort dans ses regards a tracé son image.
Ma mere !...

CALCIOPE.

Quels secrets il lui faut dévoiler !

TIMUR.

Que dites-vous ?

CALCIOPE.

Mon fils .... je ne puis lui parler !
Je tremble pour tes jours ; tu connais sa furie.

TIMUR.

Il est beau de mourir pour venger sa patrie.

CALCIOPE.

Timur ... il est ton Roi.

TIMUR.

Lui ? Ce monstre !

CALCIOPE.

Ah ! mon fils.

TIMUR.

Expliquez-vous, parlez.

CALCIOPE.

Il est ..., Ciel ! je frémis !

TIMUR.

(*A part.*)

Je me jette à vos piéds. Sa douleur m'intimide.

CALCIOPE, *à part.*

Avec tant de vertus, il serait parricide!

TIMUR, *au désespoir.*

Je ne me connais plus ; ses larmes, sa terreur,

Son trouble, mes ſoupçons, tout allarme mon cœur.

[Il veut ſortir.]

CALCIOPE, *l'arrêtant.*

Eh! quel eſt ton deſſein?

TIMUR.

J'allais venger ma mere

Immoler un tyran.

CALCIOPE.

Mon fils... il eſt ton pere.

TIMUR.

Lui!

CALCIOPE.

J'ai frémi du coup que tu veux lui porter:
Au bord du précipice il fallait t'arrêter.

TIMUR.

Lui, mon pere! grands Dieux!

CALCIOPE.

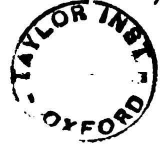
Il le fut par un crime

TIMUR.

O ciel, qu'ai-je entendu?

CALCIOPE.

Déplorable victime!...
Inſtant cher & funeſte! ô Ninus: ô mon fils!
Tous tes ſens vont frémir à ces triſtes récits.
Ces ſecrets ſont affreux... faut-il te les apprendre
Hélas! en ce moment voudrais-tu les entendre?
Ah! laiſſe-moi, Ninus, dévorer mes ennuis,
Et te cacher ma honte & l'horreur où je ſuis.



SCENE V,

TIMUR.

ELLE me quitte ! ô ciel ! ô jour épouvantable !
Arrachez-moi, grands Dieux, au malheur qui m'accable !
Cruels, si la lumiere est un de vos bienfaits,
Vous deviez au berceau m'en priver pour jamais.
Qui, moi ! fils & rival du tyran que j'abhorre !
Je le sais, j'en frémis, & je respire encore !

[*Après un silence farouche.*]

Un moment peut finir ton déplorable sort ;
Timur, ce fer suffit pour te donner la mort.

[*Il tire un poignard.*]

Tu voulais le plonger dans le sein de ton pere !
Punis, par ton trépas, ce crime involontaire.

[*Après un autre silence.*]

Mais non . . . fais un effort plus grand, plus généreux.
Tu voulais t'immoler, ose être malheureux.
Consulte la vertu, c'est elle qu'il faut suivre ;
Commande à tes destins, fais-toi l'effort de vivre.
Ton pere est inhumain ; mais tu dois le servir,
Et c'est alors, Timur, que tu pourras mourir.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NINUS.



Nfin, j'ai tout appris, les malheurs d'une mere,
Ses projets, ma naiſſance, & les forfaits d'un pere!
Ah! quand j'ai déſiré de connaitre mon rang,
De connaître la ſource où j'ai puiſé mon ſang,
Quand je faiſais des vœux pour creuſer cet abyme,
Ces myſteres cachés ſous les ombres du crime,
Aurais-je cru, grands Dieux! reſſentir tant d'effroi!
Quoi! le nom de mon pere eſt un malheur pour moi!
O toi, dont la rigueur a trahi mon attente,
O Ciel, à mes regards dérobe mon amante.
Cet amour, ce feu pur qui régnait dans mon cœur,
Ne doit plus éclater dans ce jour de terreur.

Dans ce jour, où mon cœur s'ouvrait à l'espérance,
Je me vois donc réduit à craindre sa présence !
Mon pere, mon rival, noms de haine & d'amour !
Dans mon cœur éperdu je vous sens tour à tour.
Où fuir, où me cacher ? Ah ! ciel ! c'est Artazire.

SCENE II.

ARTAZIRE, NINUS.

ARTAZIRE.

TU veux me fuir, Timur !

NINUS.

Que pourrais-je lui dire ?

ARTAZIRE.

Que dis-tu ? Sur ton sort n'as-tu rien découvert.

NINUS.

Hélas ! tout est connu, ce jour affreux nous perd !
Artazire...

ARTAZIRE.

Poursuis.

NINUS.

Ce tyran qui vous aime,
Qui vous offrait ses vœux, sa main, son diadême,
Lui dont vous dédaignez l'amour & la fureur,
Le même à qui mon bras allait percer le cœur !...

ARTAZIRE.

Eh! bien, sa cruauté va-t-elle est assouvie?
Veut-il trancher mes jours?

NINUS.

Il m'a donné la vie!

ARTAZIRE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! ô destin plein d'horreur!
Que m'as-tu dit, Timur?

NINUS.

Croyez-en ma douleur:

ARTAZIRE.

Mais quels sont tes garants?

NINUS.

Les larmes de ma mere;
L'aveu de Calciope.

ARTAZIRE.

O trop fatal mystere!
Ranimez, Dieux puissans, mes esprits abbattus!
Toi, fils de ce barbare, avec tant de vertus?
Mais pourquoi si longtems te cacher ta naissance?

NINUS.

Un intérêt trop cher la forçait au silence.
Mon pere à mon aurore avait proscrit mes jours,
Il croit que par son ordre on a tranché leur cours.
Paramis à ses coups déroba la victime:
Plût aux Dieux que sa main eût achevé le crime.

ARTAZIRE.

Et quel eſt ton deſſein ?

NINUS.

De lui tout découvrir.
Je veux par mon reſpect tâcher de l'attendrir,
Aux ordres de mon pere obéir ſans murmure,
Dans ſon cœur par mes ſoins éveiller la nature.

ARTAZIRE.

Mais il te hait toujours, il fut toujours cruel.

NINUS.

S'il eſt dénaturé, dois-je être criminel ?

ARTAZIRE.

Il t'eſt permis du moins de craindre ſa colere ;
Tu connais ſes forfaits, ſa rage.

NINUS.

Il eſt mon pere..

ARTAZIRE.

Tu ne peux le ſervir ſans trahir mon amour.

NINUS.

Chere Artazire....

ARTAZIRE.

Eh bien !

NINUS.

Je vous perds ſans retour !

ARTAZIRE.

Tu peux m'abandonner !

NINUS.

Je n'ai plus d'espérance.

ARTAZIRE.

Tu trahis Arbacès, ses projets, ma vengeance:
Tu connais ses desseins, il t'a cru généreux,
Tu trahis tes sermens !

NINUS.

Ces sermens sont affreux.
Par eux, sans le sentir, j'outrageais la nature,
Et mon premier devoir me condamne au parjure.

ARTAZIRE.

Veux-tu me voir, Timur, expirer à tes yeux !

NINUS.

Je veux vous mériter de mon pere & des Dieux.

ARTAZIRE.

A se laisser fléchir pourras-tu le contraindre ?

NINUS.

J'aurai fait mon devoir, j'en serai moins à plaindre;
Et j'aurai le bonheur en tombant sous ses coups,
De mourir vertueux & digne encor de vous.
On dira que Timur épris, mais sans faiblesse,
A son premier devoir immola sa tendresse;
Qu'il dut à son amour vos regrets, votre cœur;
Mais qu'il avait du moins mérité son bonheur.
Dieux ! le Roi vient à vous.

(Il se retire vers le fond du Théâtre.)



SCENE III.

SARDANAPALE, ARTAZIRE.

SARDANAPALE.

Je ne suis point surpris
Si vous joigniez tantôt les refus au mépris;
J'ai tout appris, Madame; un parricide, un traître,
Des sujets criminels s'arment contre leur Maître;
Je viens de pénétrer dans leurs complots obscurs:
Arbacès est leur chef, il marche vers ces murs;
Il connait mon amour, le perfide m'outrage;
Qu'il frémisse! son Roi vous retient pour ôtage.

ARTAZIRE.

Eh! quel droit avez-vous d'accuser des sujets
Que le Ciel autorise à venger les forfaits?
N'accusez point mon père, il vous était fidèle:
Vous l'avez outragé, ce n'est point un rebelle.
Les Rois ont des devoirs imposés par les Dieux;
Respectez-les du moins, ou connaissez-les mieux;
Songez que vos sujets ne sont point des victimes,
Que c'est au repentir à réparer les crimes,
Qu'il en est tems peut-être, & que voici le jour
Où vous pourriez encor mériter notre amour.

SARDANAPALE.

Si mon cœur d'Arbacès peut oublier l'audace,
Ce sera par vos mains qu'il obtiendra sa grace.

Acceptez mes bienfaits, j'ai droit de l'ordonner;
Venez, c'est à ce prix que je veux pardonner.

ARTAZIRE.

Qui? toi! lui pardonner! crains plûtôt sa vengeance.
Les Dieux, dont tes forfaits ont lassé la clémence,
Te menacent enfin de leur juste courroux;
Tremble, c'est aux Tyrans à tomber sous leurs coups.
Tes momens sont comptés, redoute le supplice
Que prépare aux méchans leur sévére justice;
Je vois sans m'allarmer les horreurs de mon sort,
Je n'attends plus de toi que des fers & la mort;
Je ne m'abbaisse point à fléchir ta colère;
Prononce mon arrêt; mais crains encor mon père.

SARDANAPALE. *Il fait un mouvement pour la suivre; Ninus l'arrête en tombant à ses piés.*

Ah! c'en est trop enfin...

SCENE IV.

NINUS, SARDANAPALE.

NINUS.

J'Embrasse vos genoux;
Le malheur d'Arbacès réjaillirait sur vous.
S'il faut, pour le ravir au destin qui l'accable,
Livrer à votre haine un objet plus coupable;

Il eſt, il eſt, Seigneur, un autre criminel :
Il vient, pour le ſauver, s'offrir au coup mortel.
Plus dangereux pour vous, cependant plus à plaindre;
C'eſt lui, c'eſt ſon erreur que vous auriez dû craindre.
Il adore Artazire, il a reçu ſa foi ;
Il ſervait Arbacès.

SARDANAPALE.

Et quel eſt-il ?

NINUS.

C'eſt moi.

SARDANAPALE.

Qui ? Vous !

NINUS.

Je vous apprens ce funeſte myſtere :
Je reconnais mon crime ; il fut involontaire.
Un penchant trop flatteur brava tous mes efforts.
J'en ſuis aſſez puni ; vous voyez mes remords.
J'aimais, & mon amante approuvait ma tendreſſe.
Ce ſentiment ſi pur égara ma jeuneſſe.
Artazire ! ... Seigneur, elle était à mes yeux
D'un prix ! ... j'aurais oſé la diſputer aux Dieux.
Moi-même, j'irritai les chagrins de ſon pere ;
Moi-même, à ſe venger j'excitai ſa colere.
Je ne vis plus en vous qu'un injuſte rival,
Et j'allais ſur mon Roi porter le coup fatal.
J'allais frapper, grands Dieux ! vous m'entrainiez au crime !
Ma mere ouvrit mes yeux ſur le bord de l'abyme.

Calciope eut horreur du projet de ſon fils.

SARDANAPALE, *avec étonnement.*

Toi ! fils de Calciope ?

NINUS.

Oui, Seigneur, je le ſuis.
Le ciel m'avait marqué du ſceau de ſa colere,
Proſcrit dès ma naiſſance, & par l'ordre d'un pere !
Il ne ſait point encor que les Dieux m'ont ſauvé.
A de plus grands malheurs ces Dieux m'ont réſervé ?

SARDANAPALE, *à part.*

Ciel !

NINUS.

J'étais aveuglé, c'eſt ma mere, c'eſt elle
Qui vous rend un appui dans un ſujet rebelle.
Je vous cede Artazire, adorez-la toujours,
Artazire aurait fait le bonheur de mes jours ;
Mais, Seigneur, que du moins ma douleur vous fléchiſſe.
Je vous fais par devoir ce cruel ſacrifice ;
Mais ſi le ciel plus doux ſecondant vos projets,
Ramenait ſous vos loix le cœur de vos ſujets,
Pour prix de mes remords, ſongez que la clémence
Fait adorer les Rois, déſarme la vengeance.
C'eſt le premier devoir, la vertu d'un grand cœur.
Que la nature au moins... Vous vous troublez, Seigneur!

SARDANAPALE, *à part.*

Ciel ! il a donc appris mon crime & ſa naiſſance !

NINUS.

Dois-je pourſuivre, ô Dieux ! ou garder le ſilence.

SARDANAPALE.

Parle.

NINUS, *en pleurant.*

O momens affreux !

SARDANAPALE.

Ses yeux ſont attendris.....

NINUS.

Cruel, à vos genoux reconnaiſſez un fils.

SARDANAPALE.

Toi ? mon fils !

NINUS.

Je le ſuis. Ah ! croyez-en mes larmes ;
La nature vous parle, & me prête ſes armes.
Les monſtres, les tyrans ſont ſoumis à ſa voix,
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, ignorez-vous ſes droits ?
Que cet effort affreux où ſon pouvoir m'entraine,
Vous ſerve de modele, & calme votre haine.
Seigneur, j'avais juré de vous donner la mort,
Je n'avais point appris mon déplorable ſort,
J'allais venger les Dieux, ma mere, l'Aſſyrie,
Je ne vois plus en vous que l'auteur de ma vie.
Oui, j'apporte à vos piés mes éternels regrets ;
Le jour que je reſpire eſt un de vos bienfaits.
J'immole mon amour, je vous cede Artazire :
O combien ſur les cœurs la Nature a d'empire !
Elle a pû m'ordonner d'embraſſer vos genoux,
Seigneur, à mes remords, reconnaiſſez ſes coups.

SARDANAPALE, *avec contrainte.*

Eh ! bien... on m'a trahi... je le vois... mais n'importe.
Embraſſe-moi, mon fils... la nature l'emporte,
J'excuſe les erreurs où t'entraina l'amour,
Je te pardonne tout... je t'ai donné le jour.

Je cede à tes efforts ; tout finit & tout change :
Je fus dénaturé, mon repentir te venge.
Va, tu dois me servir contre mes ennemis,
Ils seront désarmés dès qu'ils verront mon fils.
Cesse de t'allarmer sur le sort d'Artazire ;
Vas me venger, mon fils, & défends ton empire

NINUS.

Oui, j'y vole, Seigneur ; vous surpassez mes vœux.
Les Dieux vous ont fléchi, votre fils est heureux.
Que je vais dissiper les craintes de ma mere !
Mes desirs sont comblés, je retrouve mon pere.

SCENE V.

SARDANAPALE.

VA, malheureux, ton sort est encor plus fatal.
Que je suis satisfait ! je connais mon rival !
La nature entre nous n'a rien que de funeste.
Plus il parait soumis, & plus je le déteste.
Quelle indigne pitié s'emparait de mon cœur !
Qu'il m'a fallu souffrir pour cacher ma fureur !
Avant de l'immoler, je veux que son courage
Remette en mon pouvoir un sujet qui m'outrage.
Arbacès, si le sort se déclarait pour toi,
Du moins à mes fureurs tu connaitras ton Roi.
Tu frémiras d'horreur au choix de ma victime,
Tremble, ingrat, la bonté t'enhardirait au crime.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CALCIOPE.



ST-il bien vrai, grands Dieux! mes maux sont-ils finis?
Il s'est laissé fléchir par les pleurs de son fils!
Un changement si prompt n'a rien qui me rassure,
Le traître a trop long-tems outragé la nature;
A-t-il pu la sentir, & passer en un jour
Du crime à la vertu, de la haine à l'amour?
Aux regards de Ninus il a pu se contraindre,
Si c'est un artifice, il en est plus à craindre.

[*Après un moment de silence.*]

Mais ne puis-je goûter un instant de bonheur!
Les Dieux, les Dieux sans doute, ont pu changer son cœur;
Aux larmes de mon fils, tout doit être possible.
Ah! j'aurais plus d'espoir, si j'étais moins sensible.

Pour comble de douleurs, je crains les Conjurés ;
Ils vont porter ſur lui leurs bras déſeſpérés ;
Il combat pour ſon père, il courait le défendre.

(*On entend des clameurs.*)

Le bruit des combattans, leurs cris ſe font entendre.
Il peut trouver la mort dans ces affreux combats ;
Dieux, qui l'avez ſauvé, ne l'abandonnez pas.
Paramis ne vient point. Qu'eſt devenu ſon zèle ?
Il devait du combat m'apporter la nouvelle.
Hélas ! à m'accabler tout conſpire aujourd'hui :
Oſons tenter du moins... mais que vois-je ? c'eſt lui.

SCENE II.

PARAMIS, CALCIOPE.

CALCIOPE.

AH ! Paramis... des pleurs couvrent votre viſage,
De quel malheur nouveau ſont-ils donc le préſage ?
Je vois dans vos regards les horreurs de mon ſort,
Mon fils n'eſt plus !

PARAMIS.

Il vit ; mais il cherche la mort.

CALCIOPE.

Il vit ! il ne vient point pour conſoler ſa mère !
Puis-je porter ſans lui le poids de ma miſère ?
N'importe, expliquez-vous.

PARAMIS.

Arbacès eſt vainqueur ;
Il marche vers ces murs ſans prévoir ſon malheur :
Votre fils dans les rangs s'eſt ouvert un paſſage ;
J'ai frémi des périls que bravait ſon courage :
Des ſoldats énervés dans les bras du repos,
Conduits par ſa valeur ſe changeaient en héros,
Et quoique mal formés au grand art de la guerre,
Semblaient des conquerans prêts à dompter la terre ;
Je l'ai vû, l'œil en feu, ſeul, entouré de morts,
Se faire en combattant un rempart de leurs corps,
Et trois fois Arbacès entraîné par ſa ſuite,
S'eſt vû prêt à chercher ſon ſalut dans la fuite ;
Mais contre un camp nombreux que pouvait la valeur ?
Que pouvait un héros & des bras ſans vigueur,
Des ſoldats expirant, une ville allarmée ?
Que pouvait votre fils, lui ſeul contre une armée ?
D'armes & d'ennemis ſon père environné,
De tous ſes défenſeurs ſe voit abandonné :
Preſſé de toutes parts, & privé d'eſpérance,
Il veut en expirant ſignaler ſa vengeance ;
Il veut par ſon trépas couronner ſes forfaits.
Il eſt un édifice écarté du palais ;
Là ſont tous ces tréſors, ces tributs que l'Aſie
Rend avec l'univers à la Cour d'Aſſyrie,
Ces tréſors conſacrés à défendre nos droits,
Immenſes monumens du luxe de nos Rois.
Dans ce fatal palais le Tyran ſe retire,
Et la flamme à la main, ſeul avec Artazire,

i-même ſans frémir allume un feu vengeur.
Sur cet affreux bûcher l'entraîne avec fureur,
Et craignant de tomber ſous les coups d'un rebelle,
Croit ſe venger du moins en mourant avec elle.

CALCIOPE.

Il immole Artazire ! ah ! grands Dieux, qu'ai-je appris ?
Paramis, s'il eſt vrai, je crains tout pour mon fils.

PARAMIS.

On n'a pu lui cacher ce funeſte myſtère,
Il n'eſt que trop inſtruit des fureurs de ſon père ;
La flamme en tourbillons s'élevait dans les airs,
Il quitte le combat, vole, apprend ces revers ;
Il s'avance, il frémit ; Dieux ! quel objet terrible
Pour les regards d'un fils, d'un amant trop ſenſible !
Il voit encor ces murs, il veut s'en approcher,
Et déjà ce palais eſt un vaſte bûcher ;
J'arrive, je le ſuis, il me voit, il m'évite,
Dans la flamme auſſi-tôt, vole & ſe précipite ;
En vain j'appelle encor ce Prince furieux,
Un nuage confus le dérobe à mes yeux.

CALCIOPE.

Il ſuffit ; mes regards ſeront témoins du reſte.
(*A part.*)
Je ne ſurvivrai point à ton malheur funeſte,
O mon fils ! puiſqu'enfin je n'ai pu te venger,
Jalouſe de ton ſort, je veux le partager.

SCENE III.

PARAMIS, *seul.*

QUEL est donc son dessein ? que prétend elle faire ?
O Dieux ! voulez-vous perdre & le fils & la mère ?
Je crains son désespoir.

SCENE IV.

ARBACÉS, *Suite de Conjurés*, PARAMIS.

PARAMIS.

AH ! père malheureux !
Artazire !. . . Timur ! ... qu'avons-nous fait tous deux !

ARBACÉS.

Qui ? Timur ! ce cruel par qui ma fille expire !
Sans lui nous allions vaincre, & venger Artazire ;
Oui, j'ai pu la soustraire aux cruautés du Roi,
Trop barbare Timur ! elle eût vécu sans toi !
Sans toi, sans tes fureurs, je serais encor père ;
Ah ! servez mes transports, secondez ma colère :
Comme moi, Paramis a promis de punir
Celui des Conjurés qui pourrait nous trahir ;
Vous connaissez le traître, en seriez-vous complice ?
Si vous ne l'êtes point, ordonnez son supplice ;

Mais non, pour l'immoler il ſuffit de mon bras;
Que l'odieux Timur ne nous échappe pas.
Eh! quoi, vous frémiſſez au ſeul nom du coupable!
Quelle indigne terreur vous trouble & vous accable!
Je prétends pénétrer dans ce myſtère obſcur.

PARAMIS.

Arbacès!...

ARBACÉS.

Ah! parlez.

PARAMIS.

N'accuſez point Timur.

ARBACÉS.

Quoi! loin de reſſentir une injure commune,
Vous...

PARAMIS.

Quand vous connaîtrez toute ſon infortune,
Quand ſes deſtins affreux vous ſeront éclaircis,
Lorſque vous apprendrez de qui Timur eſt fils,
Dans quel ſang...

ARBACÉS.

Achevez.

PARAMIS.

Le Tyran fut ſon père.

ARBACÉS.

Timur fils de ce Monſtre? ô trop affreux myſtère!
Lui! le fils du Tyran qu'il promit d'immoler?

PARAMIS.

Ce terrible ſecret vient de ſe révéler.

SCENE V.

CALCIOPE, ARBACÉS, PARAMIS, *Suite.*

CALCIOPE.

Triomphez, Arbacès, votre fille respire.
Vous devez à Timur le salut d'Artazire.

ARBACÉS.

Dieux ! & par quel prodige ?

CALCIOPE.

Ah ! croyez mes transports,
Ou plûtôt de Timur les généreux efforts :
En proye à la douleur où se livrait son ame,
Furieux, il s'élance au milieu de la flamme ;
Un Dieu, sans doute, un Dieu lui prêtait son appui ;
Le bûcher se disperse & s'écroule sous lui.
A travers les débris & la flamme expirante,
Ce héros apperçoit son père & son amante ;
Timur s'applaudissait d'avoir sauvé leurs jours,
Quand le Roi s'en indigne, & trompant son secours,
D'une main que poussait une aveugle furie,
Leve un poignard, s'en frappe, & retombe sans vie.
Timur désespéré prend ce fer, & soudain
Votre fille, Seigneur, l'arrache de sa main :
Cependant mille cris dans les airs retentissent,
En faveur de mon fils les vœux se réunissent ;
Le peuple accourt en foule, & couronnant Timur,
Le force de monter sur le trône d'Assur.

SCENE VI.

NINUS, ARTAZIRE, *vus de loin, & comme portés par le Peuple*, CALCIOPE, ARBACÉS, PARAMIS.

PARAMIS.

OUI, peuple, vous voyez l'héritier de l'Empire;
Ce guerrier généreux protecteur d'Artazire,
Ce héros par vos mains aujourd'hui couronné;
C'est Ninus par son père à périr condamné:
C'est moi qui le sauvai, c'est moi dont la prudence
Aux fureurs du Tyran déroba son enfance.

ARBACÉS.

Dieux ! je revois ma fille ! ah ! Timur, ah ! Seigneur !
Je viens à vos genoux expier mon erreur.
J'osais vous accuser de mon destin contraire,
Quand ma fille à vos soins doit ce jour qui l'éclaire;
Que sa main soit le prix d'une si noble ardeur;
Artazire appartient à son Libérateur,
Au vengeur, à l'appui de ma triste famille.
L'amour met à vos pieds & le père & la fille;
Le thrône où vous montez ne fut point mon objet,
Reconnaissez en moi votre premier sujet.
Des peuples révoltés qu'excita mon outrage,
Arbacès désarmé vous offre ici l'hommage.

NINUS.

De joye & de douleur, ô ſentimens confus!
O tendreſſe!... ô regrets!... mon père!...

CALCIOPE.

Ah! cher Ninus;
Oublions à jamais ce ſouvenir funeſte.
Oſons mieux de ce jour employer ce qui reſte;
Ce même jour vous place au rang de vos ayeux,
Faites-y reſpecter la Juſtice & les Dieux,
Règnez, & des vertus donnez à tous l'exemple.
(*A Paramis.*) (*Au Peuple.*)
Vous, veillez ſur ſes jours. Et vous, courez au Temple,
Et rendez grace au Ciel qui, par de juſtes loix,
Soutient, élève, abaiſſe, & couronne les Rois.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



LES
TUTEURS,
COMÉDIE;

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Ordinaires du Roi, le 5 Août 1754.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Cette Comédie fut repréſentée le 5 Août 1754, & remiſe au Théâtre dans le mois de Novembre de la même année. Elle fut honorée des ſuffrages les plus diſtingués. Le Public parut y reconnaître le véritable ton de la Comédie, abandonné depuis long-tems, quelques traces de la gaîté de Regnard, & ſon ſtyle, quand il eſt ſoutenu.

L'Auteur, juſqu'à cette époque, incertain ſur le choix du genre auquel il devait ſe livrer, fut invité généralement à ſuivre la carrière du Comique. L'indulgence fut d'autant plus grande, que le Public ſemblait alors plus ſenſible à la perte d'un genre qui prévaudra toujours dans l'eſprit des connaiſſeurs délicats, ſi l'on conſulte la difficulté d'y réuſſir, les agrémens dont il eſt ſuſceptible & l'utilité dont il peut être pour les mœurs.

Le nombre, preſqu'incroyáble, de Tragédies nouvelles préſentées par des Auteurs de tout âge, ſemblerait avoir fait pancher la

balance du Public, en faveur du genre sérieux ; si ces Tragédies-là mêmes ne contribuaient pas à faire regretter davantage le tems où la nature & la gaité se produisaient encore sur nos Théâtres.

L'Auteur a revû cette Pièce avec autant de soin que la précédente ; il l'a augmentée d'un Acte que lui fournissait son sujet. Si cette distribution plus régulière faisait perdre à l'action théâtrale quelque chose de sa rapidité, on croit que le Public en serait dédommagé par de nouvelles Scènes ajoutées aux deux Rôles qui réussirent le plus à la représentation.

L'un fut le premier Rôle nouveau dans lequel débuta cet Acteur inimitable, * qui réunit depuis longtems tous les suffrages de la Nation.

L'autre fut rempli par cette Actrice célèbre ** de qui semble dépendre le destin de la Comédie. C'est elle à qui nous sommes encore redevables de la véritable idée d'un genre, dont ses rares talens auraient dû retarder la chute.

---

* M. Préville.

** Mlle. Dangeville.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE

De l'Édition de 1754.

Adressé à Madame la Comtesse de la Marck, Grande d'Espagne de la Première Classe.

Madame,

Il m'est permis, sans doute, d'avoir quelque prédilection pour un ouvrage, qui devient une époque brillante pour moi, par l'honneur que vous m'avez fait d'en accepter l'hommage. Ce n'est pas que l'indulgence du Public, ni votre bonté même, me le fassent regarder d'un autre œil que je ne l'ai toujours vû. C'est une très-faible esquisse d'un genre presque abandonné, autrefois perfec-

tionné par nos plus grands Maîtres, qui nous a donné des plaisirs utiles, que j'ai entendu regretter par tous les gens de goût; mais qui avait souffert, depuis long-tems, une espèce de prescription sur notre Théâtre.

Un jargon, j'ose le dire, puérile, ne supposant ni étude, ni connaissance du monde; une froide Métaphysique entée sur des évenemens sans vraisemblance; une morale vuide d'action, avaient pris la place de ce genre que Moliere porta parmi nous à un si haut degré. Regnard s'était fait une réputation des débris échappés à ce grand homme. Il restait encore plusieurs rangs à disputer dans la même carrière; vous connaissez, Madame, les noms justement célèbres qui les ont remplis.

La supériorité des modèles amena sans doute le découragement. Cette force comique, si abondante, si variée, & toujours si naturelle dans ces génies véritablement grands, ne se produisit plus guères sur nos Théâtres que par étincelles. On imagina de nouveaux genres. La jôye naïve de la nature fut remplacée par je ne sais quel sourire de l'esprit nécessairement froid & sérieux, parce qu'il est forcé, & que tout ce qui n'est que fin touche de près à l'affectation. La nouveauté, toujours avidement reçue en France, fit adop-

ter pour un tems les Auteurs de cette révolution. L'immortel Molière, ce peintre sublime, parce qu'il est toujours vrai, fut accusé de manquer de délicatesse. Des yeux accoutumés aux faibles nuances d'une Métaphysique qui divise & subdivise des idées à l'infini, ne purent soutenir les couleurs plus fortes de la nature, & le génie fut jugé par le bel Esprit.

Il ne fut pas difficile alors de faire passer un genre plus sérieux encore. On put, sans conséquence, introduire les pleurs sur un Théâtre où l'on commençait à ne plus connaître les ris. On en vint au point de croire hazarder beaucoup en donnant une Comédie purement comique : voilà peut-être ce que la postérité ne jugera pas vraisemblable.

Je suis cependant bien éloigné, Madame, de prétendre donner ici l'exclusion à aucun genre. On a dit, il y a longtems, que ce qui ennuyait méritait seul d'être rejetté. On peut s'attendrir avec *Mélanide*, & regretter les *Ménechmes* & le *Légataire*. Je ne sais combattre ni mon plaisir, ni celui des autres, & je n'oublie pas que je n'ai, dans la République des Lettres, que le droit du dernier citoyen dans un Etat libre.

Je n'ignore pas d'ailleurs que quelques-unes de nos pertes ont été réparées. Le gé-

nie lui-même a quelquefois ouvert des routes nouvelles. Nous avons vû à nos Spectacles plusieurs ouvrages émanés d'une imagination délicate & gracieuse, * qui tiennent au jugement des Artistes, le même rang parmi nos riches productions, que les tableaux de l'Albane & du Guide, parmi les chefs-d'œuvre de la peinture. Je ne veux point, à l'exemple de certains déclamateurs, exagerer notre indigence. Quiconque méconnaîtra les différentes beautés du *Glorieux*, de la *Métromanie*, du *Méchant*, *&c.* n'est pas digne d'admirer Molière. Mais avec tous ces avantages, il faut avoir le courage de convenir que le genre paraît menacé d'une décadence prochaine.

On pourrait peut-être remonter facilement à la source de cette décadence. Permettez-moi, Madame, de vous soumettre là-dessus quelques reflexions. Je n'en ferai aucune de solide où votre esprit ne m'ait devancé. Je les dois toutes à ces conversations où j'ai pris quelquefois la liberté de consulter votre goût, & qui m'éclairaient sur mon art, à mesure que votre ame consentait à s'y développer.

---

* *L'Oracle*, les *Graces*, l'*Isle Sauvage*, *&c.*

Je ne ſuis point ici l'uſage ordinaire des Dédicaces : votre éloge eſt fait, je vous ai nommée, & votre modeſtie m'interdirait toute autre eſpèce de louange. Malheur à ceux que le Public ne connaît que par de vains éloges, à qui l'on dédie des Livres, & que l'on n'eſtime point aſſez pour raiſonner avec eux ! Mais ſi mon cœur vous fait le ſacrifice de ſa reconnaiſſance ; ſi je me tais ſur l'éclat de votre Maiſon, ſur la juſte confiance, ſur les dignités dont elle jouit auprès du Thrône ; ſi je me refuſe enfin la ſatisfaction de vous louer, ſouffrez du moins, Madame, que je profite de vos lumières ; que mon eſprit s'exerce, pour ainſi dire, en préſence du vôtre ; & que je préfére des inſtructions que vous pouvez me donner, à des éloges que certainement vous n'accepteriez pas.

Je le diſais à l'inſtant ; la ſupériorité même des modèles a pû produire le découragement. » Tout eſt dit, écrivait la Bruyere ; » on vient trop tard depuis plus de ſept mille » ans qu'il y a des hommes qui penſent. Sur » ce qui concerne les mœurs, le plus beau » & le meilleur eſt enlevé ; on ne fait que » glaner après les Anciens, & les habiles » d'entre les Modernes. « On s'était plaint de cet épuiſement deux mille ans avant la Bruyère, & ſi lui-même ſe fût découragé,

nous serions privés de son excellent Livre. Il est sûr que l'heureuse fécondité de Molière semble avoir tari toutes les sources du comique : la difficulté même de peindre comme lui, d'épier la Nature, & de la rendre avec cette vérité qui lui est propre, a dû faire paraître sa carriere plus épineuse encore à des successeurs qui n'avaient ni ses yeux, ni son génie.

La facilité, au contraire, de réussir, du moins pour un tems, avec le seul esprit, chez l'une des Nations la plus spirituelle de l'univers ; la manie des réputations précoces, plus commune encore en France qu'ailleurs ; cette manie si dangereuse à quiconque se dévoue au comique, parce que ce n'est pas à tout âge, que l'on peut se flatter de connaître les hommes ; le succès de quelques Pièces écrites dans un mauvais goût ; mais soutenues par la nouveauté, par cette inconstance de l'esprit humain qui lui fait insensiblement préférer ce qui est bisarre & recherché, à ce qui n'est que simple & naturel : voilà, je crois, Madame, les premières causes de cette disette où nous sommes de bonnes Comédies. Ce sont du moins celles qui se présentent d'abord à l'imagination. Je pourrais ajouter le peu de guides que nous avons dans cette carriere difficile. Les poë-

tiques fourmillent de préceptes pour émouvoir, pour intéresser; la Nature seule pouvait en donner pour faire rire, & Molière ne nous a pas laissé, à l'exemple de Corneille, des réflexions sur son Art. Les règles peuvent être inutiles aux grands hommes; mais on peut s'élever par elles au-dessus de la médiocrité. Le travail & l'étude rapprochent les intervalles qui se trouvent entre les esprits plus ou moins favorisés.

Je ne m'arrêterai pas, Madame, à ces causes de décadence trop généralement apperçues pour être discutées; mais n'en trouverait-on pas une nouvelle dans le choix même des personnages que nos modernes ont introduits sur la Scène? Je me trompe fort, Madame, ou ce sont sur-tout les mœurs bourgeoises que l'on doit peindre au Théâtre. Les meilleurs Comiques de l'Antiquité, Aristophane, Plaute, & Térence, n'ont joué que la vie commune dans leurs Comédies, & se sont bien gardés de mettre sur la Scène des personnages trop relevés. Molière ne s'est guères écarté de cette règle. *Arnolphe*, *Chrysale*, *Sganarelle*, *Orgon*, *Géronte*, Madame *Pernelle*, *&c.* ne sont que des Bourgeois. Je répondrai dans l'instant à l'objection que l'on pourrait tirer du *Misantrope*, & d'un très-petit nombre de Pièces

qui paraissent déroger à mon sentiment.

La Comédie est une guerre déclarée au vice par le ridicule. Il faut que ce ridicule soit mis dans tout son jour, que la vérité de l'imitation soit à la portée du public, & je ne crois pas que l'on puisse saisir, dans le grand monde, cette espéce de ridicule nécessaire à la bonne Comédie. Il est bien vrai que la Nature est la même parmi le Peuple & parmi les Grands ; mais ici, elle est corrigée par l'Education, masquée par l'Art ; les vices y sont cachées sous des dehors plus polis ; les ridicules y prennent même une certaine empreinte de grandeur : les nuances plus délicates & plus fines, sont dès-lors moins faites pour être apperçues, & doivent nécessairement échapper au gros des spectateurs. C'est à ce Peuple cependant qu'il est important de plaire ; & comment jugera-t-il des mœurs qu'il ne connait pas ? Chez les bourgeois, au contraire, les vices ont précisément la charge théâtrale ; ils paraissent, si je l'ose dire, plus naïvement. On reconnaît la même nature ; mais elle s'y présente avec moins d'art. Les ridicules n'y contractent point une sorte de dignité ; ils ont ce degré de saillie qui les rend propres au point de vûe du Théâtre ; en un mot ils sont capables d'exciter ce rire qui naît de l'imitation

l'imitation fidèle de ce que nous avons familierement sous les yeux.

Dans cette Pièce où Molière a joué, non pas les femmes qui joignent, comme vous, Madame, les graces de leur sexe à tous les agrémens d'un esprit cultivé; mais de ridicules sçavantes, occupées de mots, & non de choses, & condamnées par la médiocrité de leur état à des soins domestiques; je ne sçais si l'esprit de bourgeoisie exprimé dans cette tirade de *Chrysale*, n'inspire pas une certaine gaité plus naïve, que s'il en eût fait un personnage plus distingué. J'abrége le morceau, qui cependant mériterait bien d'être rapporté tout entier :

...C'est à vous que je parle, ma sœur
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites vous d'étranges en conduite :
Vos Livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux Docteurs de la ville.
. . . .
... On sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont Lune, Etoile polaire,
Vénus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire;

Et dans ce vain ſavoir qu'on va chercher ſi loin,
On ne ſait comme va mon pôt dont j'ai beſoin.
. . . .
Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon,
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.

Je penſe de même des reproches que fait *Sganarelle*, dans l'*Ecole des Maris*, à ſon frère *Ariſte*, ſur l'éducation qu'il donne à ſa pupille :

. . . . Il me ſemble, & je le dis tout haut,
Que ſur un tel ſujet c'eſt parler comme il faut.
Vous ſouffrez que la vôtre aille leſte & pimpante ;
Je le veux bien : qu'elle ait & laquais & ſuivante,
J'y conſens ; qu'elle coure, aime l'oiſiveté,
Et ſoit des damoiſeaux flairée en liberté,
J'en ſuis fort ſatisfait. Moi, j'entens que la mienne
Vive à ma fantaiſie, & non pas à la ſienne ;
Que d'une ſerge honnête elle ait ſon vétement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours ſeulement ;
Qu'enfermée au logis en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loiſir,
Ou bien à tricoter quelques bas par plaiſir.

De pareils exemples (& j'en pourrais trouver cent dans Moliére) me paraiſſent, *Madame*, auſſi perſuaſifs que des raiſons. Jamais on ne juge mieux d'une vérité que par le ſentiment.

Je ſçais que Boileau a dit :

Étudiez la Cour, & connaiſſez la Ville ;
L'une & l'autre eſt toujours en modeles fertile.

Et je ſens, en même-tems, combien ce précepte eſt judicieux. Comment ſe flatter, en effet, de connaître les hommes, ſi l'on n'a pas étudié les ridicules dans tous les États, comme dans tous les âges ? Comment peindre des mœurs dont on n'aurait nulle idée ? Où puiſer ailleurs que dans le commerce du monde, ce goût ſi délicat & ſi ſûr, cette politeſſe d'expreſſion, enfin cette urbanité d'uſages qui prête de nouveaux agrémens à l'eſprit, & qui met les talens dans un plus beau jour ? Je ſuis bien loin d'ailleurs d'exclure tout perſonnage noble de la Comédie. Il eſt des caracteres qui ne peuvent être ſaiſis qu'à la Cour. Il n'appartenait pas au peuple de fournir celui du *Miſantrope*. Le *Glorieux*, qui veut paraître plus qu'il n'eſt, ne doit pas reſſembler à M. *Jourdain*, quoique ce ridicule leur ſoit commun à tous deux ; mais ce ſont quelques exceptions à la regle, qui prouvent ſeulement qu'il eſt chez les Grands, comme chez le peuple, des caracteres dont les traits ſont aſſez marqués, aſſez frappans, pour que l'imitation puiſſe être à la portée de tout le monde, & que la vérité

du tableau ſoit facile à ſaiſir même par la multitude. Alors le comique, que l'art peut y jetter, devient un mérite de plus pour l'Auteur, précisément à cauſe de la difficulté vaincue: ce qui confirme encore mon opinion.

Le *Miſantrope*, d'ailleurs, eſt, ſi j'oſe le dire, une piece d'une claſſe particuliere. Elle parut, dans ſon tems, le chef-d'œuvre d'un genre nouveau. Il était bien naturel ſans doute de l'admirer & de l'adopter; c'eſt pourtant ce qui d'abord n'arriva pas. Peut-être l'élévation même du genre eût-elle dû retenir plutôt qu'encourager ceux qui avec des forces inégales, ont oſé marcher dans la même carriere. Cette piece unique, ne devait pas du moins leur ſervir de prétexte pour donner l'excluſion à celles d'un genre moins élevé, auquel Moliere eſt revenu lui-même. De ce qu'*Athalie* était un chef-d'œuvre où Racine pour la premiere fois avait intéreſſé ſans amour, on aurait tort de conclure qu'il avait reconnu que cette paſſion dérogeait à la dignité du Théâtre, & que, s'il eût continué d'écrire des Tragédies, il ne les eût point avilies par un ſentiment qui lui fournit ailleurs tant de beautés. *Athalie* ne fera jamais oublier ni *Hermione*, ni *Phédre*, ni *Roxane*; & le *Miſantrope* ne peut affaiblir le mérite des autres Comédies de l'Auteur. Ce ſe-

rait nuire aux progrès de l'art que de vouloir en borner l'étendue.

C'est donc, Madame, à cette affectation d'annoblir le genre, que j'attribuerais, sans balancer, une partie de ses pertes. Ce prétendu ton de la bonne compagnie, si souvent cité par des Auteurs qui ne la connaissent pas, ce ton que l'on a voulu employer jusques dans des livres de Géométrie, me parait le coup le plus mortel, que l'on ait pû porter à la Comédie. De-là ces pieces sans nombre où l'on voit, au lieu d'*Angéliques* & de *Mariannes*, tant de Marquises & de Comtesses, si ridiculement travesties; tant de petits-maîtres qui ne sont ni des *Maqulhim* *, ni des *Versac* : où l'on croit enfin avoir peint les mœurs du tems pour avoir décrit d'un style grivois certains ridicules de mode, oubliés en un jour, comme cette foule de pieces épisodiques, qui se précipitent l'une par l'autre dans les ténébres de l'oubli. De-là tant de portraits qui ressemblent mal à des originaux que l'on ne connait point assez, & qui ne contentent ni les gens du monde qui s'y trouvent défigurés, ni le vulgaire des spectateurs pour qui ces traits sont absolument étrangers.

* Personnages de deux Romans célebres de M. de Crébillon fils.

Lorsque j'ai désigné tout à l'heure avec quelque mépris ces pieces épisodiques, aujourd'hui si fréquentes, je n'ai pas prétendu réprouver un genre que Moliere lui-même a jugé digne d'occuper le Théâtre. Cette raison-là seule aurait dû engager les Auteurs d'un livre * qui devait être pour la postérité le dépôt des Arts, à ne pas l'omettre dans l'article *Comédie*. Quoique ce soit assurément le dernier genre, parce qu'il est le plus facile, ce n'est pas cependant un léger mérite de tracer une image fidèle d'une des parties de la vie civile ; en copiant le langage & le caractère de nos conversations. » Ce n'est pas » une entreprise aisée, comme l'a dit un Au» teur célebre en parlant de la Comédie des » *Fâcheux*, de soutenir l'attention du spec» tateur, par la variété des caractères, par » la vérité des portraits, & par l'élégance » continue du style. » J'ai voulu parler seulement de cette foule de pieces tracées à peu près sur ce modèle ; mais dénuées de toute instruction, de tout agrément ; & que la nouveauté seule soutient, pendant quelques jours, sur nos Théâtres.

Une des suites la plus fâcheuse, Madame, de cet abus que je viens d'observer, de cette manie d'annoblir le genre, c'est d'avoir fait donner le nom de farces à de véritables & de

* Le Dictionnaire de l'Encyclopédie.

bonnes Comédies. Je sçais que les pieces de caractere, telles que le *Tartuffe* & *l'Avare*, doivent certainement l'emporter sur les pieces de pure intrigue, telles que le *Légataire*; mais avant la farce, qui n'est qu'une imitation de la Nature avilie, je plaçerais encore ces grotesques * agréables que Moliere s'est quelquefois permis, & où l'on trouve toujours cette vérité qui fait le charme de ses ouvrages. Je dirais avec le célébre Rousseau :

Que Raphael peignit sans déroger,
Plus d'une fois maint grotesque léger;
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles;
C'est de l'esprit embrasser les deux pôles;
Par deux chemins c'est tendre au même but,
Et s'illustrer par un double attribut.

Puisque vous m'avez permis, Madame, de vous soumettre mes idées sur la révolution qui s'est faite dans nos spectacles, j'ajouterai encore quelques réflexions sur les entraves que l'on a données à notre Scene, sous prétexte de l'épurer. Cette rigoureuse décence, qui sans doute fait honneur à celle du siecle, mais qu'on a peut-être portée un peu trop loin, nous a fait perdre encore une des plus

* *Le Médecin malgré lui, &c.*

abondantes ſources du vrai Comique. La plûpart de ces ingénuités ſi plaiſantes d'*Agnès* dans l'*Ecole des femmes* ne paſſeraient pas aujourd'hui. Cent traits pareils de Moliere bleſſeraient des oreilles devenues délicates. A la vérité, on ne conçoit pas comment accorder avec nos ſcrupules, les brillans ſuccès de nos Théâtres forains, où l'on a fait paſſer ſucceſſivement en revue tous les ſujets des contes de La Fontaine ; mais ce n'eſt pas ſeulement ſur des objets ſi frivoles que nos uſages paraiſſent ſe contredire.

La liberté de braver les applications pouvait être auſſi du tems de Moliere, une des principales ſources du bon Comique. A peine y a-t-il une ſeule piece de ce grand homme dans laquelle les gens inſtruits ne reconnaiſſent les anecdotes de ſon ſiecle. On ne parvient gueres à faire des portraits auſſi reſſemblans que les ſiens, ſans avoir travaillé d'après le modele. Ce fut par cette méthode d'opérer ſur la nature même, que la Bruyere s'eſt rendu ſi intéreſſant aux yeux de ceux qui ſçavent lire dans le cœur des hommes. En vain l'eſprit raſſemblera traits ſur traits, ſi l'on n'a pas vécu dans le monde en ſpectateur, on ne peindra que des êtres de raiſon, des tableaux froids & inanimés : car, ſuivant la remarque d'un céle-

bre critique * » les traits les plus grossiers de » la Nature, quels qu'ils soient, plaisent davantage, que les traits les plus délicats » qui sont hors du naturel. « Qu'on ne m'accuse pas cependant, Madame, de vouloir autoriser ici une liberté qui pourrait allarmer les citoyens. La raison dicte où elle doit s'arrêter, pour ne pas dégénérer en licence. Moliere ne nomma qu'une fois, & je pense qu'il eut tort ; mais dans un Etat gouverné par les Mœurs, plus encore que par les Loix, la Comédie pourrait devenir un instrument de politique, pour réprimer certains excès dangereux, & pour corriger par la crainte du ridicule, ceux qui pourraient s'y reconnaitre. Ce serait, dis-je, un moyen plus doux que l'Ostracisme dont se servaient les Athéniens contre les citoyens suspects. Il parait que Moliére envisageait ainsi le plus noble des arts : aussi fut-il appellé le législateur des bienséances. Louis XIV. en avait apparemment la même idée, lui qui désignait à cet Auteur les personnes dont les ridicules semblaient lui être échappés.

Il faut compter encore, Madame, parmi les causes de nos pertes, l'abandon presque général dans nos Comédies modernes de la partie du Dialogue. Ce tissu de perpétuelles

* Le P. Rapin.

Epigrammes dont pétillent la plûpart de nos pieces, n'eſt pas moins déplacé dans une Comédie, qui doit imiter, ſurtout, le ton naturel des converſations, que cette foule d'antithéſes & de maximes dont on écraſe aujourd'hui nos Tragédies, & qui ont preſque anéanti chez nous l'art de la déclamation. Combien nos entretiens ne ſeraient-ils pas inſoutenables, ſi l'on y admettait ce choc biſarre de l'eſprit, & ce refrein de chutes Epigrammatiques, ſi fort en vogue à préſent ſur nos Théâtres ? On ne peut trop le répéter, le Dialogue eſt le ſeul, le vrai coloris de la Comédie. C'eſt à ce mérite qu'il faut attribuer une partie du naturel & des graces de Moliére, & c'eſt par-là que Térence l'a peut-être ſurpaſſé.

On pourrait trouver auſſi une derniere cauſe de décadence, dans ce ſpectacle étranger, introduit parmi nous, comme ſi le plus riche Théâtre de l'Europe, celui de la nation, ne ſuffiſait pas à nos plaiſirs. On a vû des Auteurs (ſi l'on doit donner ce nom à tous ceux qui écrivent) profiter de l'indulgence du public pour ce Théâtre devenu l'aſyle du mauvais goût, & nous donner, ſous le nom de Comédies, des drames informes, à peine dignes de paraître dans nos places publiques, & qui pourtant ſont repré-

sentés dix ou douze fois. Il est arrivé même que nos meilleurs Poëtes ont hasardé à ce spectacle de très-bons ouvrages ; mais ce ne sont point ces pieces qui ont eu les réussites les plus brillantes ; ce sont quelques Opera bouffons, quelques Parades indécentes, que souvent on y joue six mois de suite. Jamais *Athalie*, jamais le *Misanthrope* ne se sont soutenus aussi longtems sur nos Théâtres.

On pourra me reprocher, Madame, d'avoir mis à la tête du faible essai que j'ai l'honneur de vous présenter, des réflexions sur un art dans lequel je suis encore si étranger. Mais, du moins, l'ai-je étudié autant que je l'ai pû, & si quelques-unes de mes remarques sont justes, qui pourrait me condamner de les avoir écrites ? Tout le monde a des yeux pour voir les abus ; la gloire de les détruire est réservée sans doute à des mains plus habiles que les miennes. J'ai cru pouvoir cependant essayer d'en faire naitre l'idée. Les encouragemens que le Public m'a donnés, prouvent qu'il reverrait avec plaisir sur la Scene un genre que votre bon goût vous a fait regretter plus d'une fois. Mais qu'il y a loin d'une petite piece, presque sans nœud & sans intrigue, dont le dénouement est prévû dès les premieres Scenes, qu'il y a loin,

dis-je, de cet essai à la perfection de l'art! Vous sçavez, Madame, qu'une Comédie Anglaise fort irréguliere (comme le sont la plûpart des drâmes d'une nation d'ailleurs si riche) m'a fourni les caractères que j'ai peints, & qui sont presque étrangers à nos mœurs. Un style qui a paru celui du genre, un dialogue assez naturel, une expression où peut-être il est entré quelques traits de cette force comique si négligée, voilà, Madame, à quoi je suis redevable de l'honneur de votre suffrage. Les plus légères dispositions trouvent en vous une bienveillance toujours prête à les encourager. C'est ainsi qu'agissent les grandes ames; c'est par elles que s'entretient l'émulation. Que ne puis-je me flatter de justifier un jour vos bontés par de vrais talens! je n'ai jamais senti plus vivement le chagrin de ma médiocrité, qu'en me rappellant l'obligation où je suis de vous prouver ma reconnaissance.



LES
TUTEURS,
COMÉDIE.

ACTEURS.

ORGON, }
BAVARDIN, } *Tuteurs de Julie.*
GÉRONTE, }

JULIE.

DAMIS.

MARTON.

CRISPIN.

Le Scene est à Paris.



LES TUTEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, MARTON.

MARTON.



Vous ſoupirez, Madame ?

JULIE.

Ah ! Marton !

MARTON.

Je devine.
Vous aimez ?

JULIE.

Que dis-tu ?

MARTON.

Plus je vous examine,
Plus j'ai lieu de penser que l'amour....

JULIE.

Oui, Marton,
Mon cœur est à Damis.

MARTON.

Votre cœur a raison.
Comment, Damis, Madame! aimable, jeune, riche,
Vous vouliez le cacher? Un pareil goût s'affiche.

JULIE.

Je l'aime; mais je crains, Marton, qu'un si beau feu,
De mes cruels Tuteurs n'obtienne pas l'aveu.

MARTON.

La crainte, par malheur, n'est que trop bien fondée,
Et même plus j'y rêve... Aussi par quelle idée
Feu Monsieur votre pere, à qui Dieu fasse paix,
S'avisa-t-il, Madame, au jour de son décès,
De vous assujettir aux volontés bisarres
De trois originaux dans leur espece rares;
Tous trois divers d'humeur, de goût, de sentimens,
Et qui n'ont en commun qu'un défaut de bon sens?
Dites-moi, s'il vous plait, par quel autre caprice,
Voulant apparemment que sa race finisse,
Il vous défend d'aimer, & d'oser faire un choix,
Qu'autant qu'il pourrait être approuvé de tous trois;
Mais c'est précisément le moyen infaillible
De vous rendre à jamais tout hymen impossible.

Trois argus divisés du matin jusqu'au soir,
L'un fait, l'autre défait, l'un veut blanc, l'autre noir;
Les accorder entre eux ce serait un prodige:
Ce maudit testament m'inquiette & m'afflige.

JULIE.

Quel supplice, Marton! mais ne pourrais-tu pas
M'aider par ton esprit à sortir d'embarras,
Inventer ... tu m'entends ... la ... quelque stratagême?

MARTON.

Non, j'y perdrais mes soins.

JULIE.

Ma douleur est extrême.
Ah! ma chere Marton.

MARTON.

Madame, y pensez-vous?
Je pourrais essayer de guérir un jaloux,
De corriger un fat, de fixer un volage,
De polir un Savant, de rendre un Abbé sage;
De bannir loin d'un cœur un étourdi qui plait,
De rendre un Petit-Maître amoureux & discret,
De trouver deux Epoux brulans des mêmes flammes;
De contraindre un moment l'amour propre des femmes,
Plutôt que d'accorder les esprits & les cœurs
De ceux que le défunt vous donna pour Tuteurs.

JULIE.

Ils ont pour eux l'aveu de toute ma famille.

MARTON.

Oh! vous courez danger de rester longtems fille.

Monfieur vous réfervait ce trait pour le dernier ;
C'était peu jour & nuit de l'entendre crier,
Pefter, jurer, gronder, dans fes accès farouches,
Contrôler nos rubans, nos pompons & nos mouches ;
Induftrieux dans l'art d'épargner un écu,
Nous contredire en tout, tandis qu'il a vécu ;
Il fallait que fa fin répondît à fa vie,
Que Monfieur jufqu'au bout contentât fa manie,
Que par un ridicule il achevât fon fort,
Nous défolât vivant, & nous défolât mort.

JULIE.

Si tu me promettais de feconder ma flamme...

MARTON.

Oh ! je vous le promets, & de toute mon ame ;
Mais quand (je vous l'accorde) un ftratagême heureux
Nous mettrait en état d'en gagner jufqu'à deux,
Le troifiéme toujours maître de fon fuffrage,
Par caprice & par goût détruirait notre ouvrage.

JULIE.

Je ne fçais ... mais enfin j'efpere un fort plus doux ;
Je vois tous les écueils, mais l'Amour eft pour nous.

MARTON.

Oui, Madame, l'Amour fe plait dans les obftacles,
Si l'on en fit un Dieu, c'eft qu'il fait des miracles ;
Il brave les Tuteurs, les maris & le fort ;
Le danger le réveille, & le calme l'endort.

JULIE.

Que je t'aime ; Marton ! tu me rends l'eſpérance.

MARTON.

Monſieur Damis, ſans doute, eſt dans la confidence ?

JULIE.

Il ſçait notre embarras.

MARTON.

Et de chaque Tuteur
Il connait les travers, le caprice, l'humeur ?

JULIE.

Pas encore.

MARTON.

Il le faut, & je commence à croire
Qu'il pourrait ... oui ... fort bien ... en ſortir à ſa gloire.
Damis a de l'eſprit ?

JULIE.

Ah ! s'il en a, Marton !

MARTON.

Oui, puiſque vous l'aimez, il doit en avoir.

JULIE.

Non ;
L'Amour en ſa faveur ne m'a point prévenue,
Et je n'ai pas été ſéduite par la vue.
Ah ! ſi tu l'entendais, Marton, quel ſentiment !
Que ſon ardeur pour moi s'exprime éloquemment !

MARTON.

Oui ... la ... de ce ton vrai qu'inſpire la Nature ?

JULIE.

Son caractere encore ajoute à sa figure ;
C'est par-là que surtout il a sçu m'enflammer ;
Le cœur seul, quand on pense, a droit de nous charmer.

MARTON.

Je conçois tout cela ; mais le voici.

SCENE II.

DAMIS, JULIE, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

Madame,
Dissipez d'un regard le trouble de mon ame ;
En vain j'ai réfléchi, j'ai formé cent projets,
Je ne puis sur aucun m'assurer du succès ;
Je ne vois pour nos feux qu'un avenir funeste.

CRISPIN.

Un affreux désespoir est tout ce qui nous reste.
Son chagrin ... me chagrine, & j'ai le cœur si bon
Que si je ne comptais sur l'esprit de Marton,
Sur cet esprit fertile en intrigues secrettes,
Cet esprit qui la rend la perle des soubrettes,
J'irais, je crois, me pendre ... au risque d'en mourir.

DAMIS.

Oui, ma chere Marton, si tu veux nous servir,

Tu peux tout eſpérer de ma reconnoiſſance.

CRISPIN.

Tiens, regarde, Criſpin ſera ta récompenſe.

MARTON.

Le beau préſent !

JULIE.

Marton, je n'eſpere qu'en toi.

MARTON, *les contrefaiſant.*

Marton, chere Marton... l'on a bèſoin de moi.
Ma foi que les amans ſont un ſotte eſpece !
Mais à quoi vous ſert donc ce grand fond de tendreſſe,
Si, contens de gémir & de vanter vos feux,
Vous n'avez le ſecret de devenir heureux ;
Si le moindre embarras qui vous parait à craindre,
Ne vous laiſſe d'eſprit que celui de vous plaindre ?
Vous me diſiez ſi bien : » *j'eſpere un ſort plus doux*.
» *Je vois tous les écueils, mais l'Amour eſt pour nous.*
Et qu'il vous ſerve donc, qu'il agiſſe ; j'enrage
Lorſque j'entens tenir ce doucereux langage ;
Ce Dieu ſi reclamé, quand on le prend au mot,
A beſoin de Marton, & l'Amour n'eſt qu'un ſot.

DAMIS.

Elle a raiſon ; l'Amour eſt un fort mauvais guide ;
Plus le mien eſt ardent, plus il me rend timide.
Un ſentiment moins vif permet de réfléchir,
Nous laiſſe le ſang froid qu'il nous faut pour agir.
Plus un objet nous plait, plus il nous intéreſſe,
Souvent pour l'acquérir moins nous montrons d'adreſſe.

Un cœur indifférent prend bien mieux ſon parti ;
Peut-être en pareil cas ſervirais-je un ami ;
Mais qu'on peut rarement ſe conſeiller ſoi-même !
Plus j'aime, plus je crains de perdre ce que j'aime.
Cette image m'accable, & quand je veux ſonger
A former des projets pour ſortir de danger,
Malgré moi, cette crainte eſt tout ce qui m'occupe.

MARTON.

Mais avec tout cela vous en ſeriez la dupe.
Ce que vous avez dit, au fond, eſt très bien dit ;
Moi, ſi j'aimais, je ſens que j'aurais plus d'eſprit,
J'aurais, pour l'intérêt de Madame & le vôtre,
Gagné les trois Tuteurs.

CRISPIN.

Oui.

MARTON.

Mais l'un après l'autre.
L'un grand admirateur de toute antiquité,
Croit que depuis mille ans le monde a radoté.
Cent manuſcrits rongés ſont ſa bibliotheque ;
Souvent même par goût il s'habille à la Grecque.
Il n'admet au logis que de vieux médaillons,
Des urnes, des trépieds, ou tels autres chiffons ;
Encor dans la maiſon n'ont-ils pas leur entrée,
Que leur antiquité ne ſoit bien averée ;
Mais comme il n'eſt doué que d'un diſcernement
Très mince, à ce qu'on dit, on le trompe aiſément.
Auſſi ſur tout cela, Dieu ſçait comme on l'attrape !
Il croit avoir chez lui la barbe d'Eſculape,

Et je le vis hier payer au poids de l'or,
Le marteau d'un Cyclope, & la pique d'Hector.
Quand Madame chez lui veut être bien reçue,
Il faut que dans la peur de lui choquer la vue,
Elle aille en arrivant dans un vaste sallon
Tapissé des portraits d'Ajax, d'Agamemnon,
Et de tous ces débris qu'avec soin il conserve,
Avant de lui parler, s'habiller en Minerve.

DAMIS.

Voilà, je l'avouerai, le fou le plus complet...

MARTON.

Oh! Monsieur, demandez, je l'ai peint tel qu'il est.
L'autre est un autre fou que la mode gouverne.
Rien ne lui parait beau qu'autant qu'il est moderne;
Nouvelliste d'ailleurs par état & par goût,
Il faut flatter son choix, & l'admirer en tout;
Appuyer fortement ses moindres conjectures,
Louer sa politique, être de ses gageures;
Ne l'aborder jamais qu'une lettre à la main,
En date d'Edimbourg, de Rome, ou de Pekin.
La gazette, surtout, l'enchante par le style;
C'est-là qu'il a puisé sa politique habile.
Il a pour la gazette un respect scrupuleux,
Par jour il la médite au moins une heure ou deux;
Pour elle son estime est enfin si complette,
Que lorsqu'il est à table on lui lit la gazette.

CRISPIN.

Cet homme assurément n'a pas tout à fait tort,
La gazette est très-belle, & je l'estime fort.

Et le dernier Tuteur ?

MARTON.

Encor plus ridicule ;
Aussi sot dans son genre, & tout aussi crédule.
Un vieillard singulier qui s'occupe aujourd'hui
A regretter les jours qu'il a passés chez lui ;
Qui plein des Voyageurs, sa lecture ordinaire,
Dont il est fort avide, & qu'il ne comprend guère
Ne parle avec respect que des peuples lointains,
Chinois, Cochinchinois, Japonnais, Africains ;
Voudrait avoir couru les trois quarts de sa vie,
D'Amérique en Europe, ou d'Afrique en Asie ;
Qui croit un voyageur un homme vraiment grand,
Et qui porte, je pense, envie au Juif errant ;
D'ailleurs fort curieux des productions rares
Que la Nature étale en ces climats barbares ;
Ne louant que les mœurs de l'Inde, ou du Japon,
Et grand admirateur de l'Amiral *Anson*. *

JULIE.

Eh ! bien, de tout cela que prétends-tu conclure ?

MARTON.

Que Monsieur tour à tour doit prendre leur figure,
Copier leurs travers, leurs goûts, leurs sentimens,
Et s'assurer par-là de leurs consentemens.

DAMIS.

A merveille, Marton.

---

* Célèbre Amiral d'Angleterre, Auteur d'un voyage autour du Monde.

JULIE.

JULIE.

Marton, que je t'embrasse.

CRISPIN, *embrassant aussi Marton.*

Permettez-moi tous deux d'avoir la même audace.

DAMIS.

A tromper ces vieillards, j'ai bien quelque remord
Mais ma vie en dépend, l'Amour est le plus fort;
Adieu, belle Julie.

MARTON.

Allez, mais au plus vîte;
Car nos trois surveillans vont rentrer dans leur gîte:
Il vous est important qu'aucun ne vous ait vû.

DAMIS.

Va, ne crains rien, Marton, je leur suis inconnu.

SCENE III.

JULIE, MARTON.

MARTON.

QUOI! Damis sort à peine, & vous êtes rêveuse?
Voilà donc comme on est, quand on est amoureuse?
Mais c'est aimer cela comme l'on n'aime plus;
Ma foi, vous irez loin après de tels débuts...
Mais je vois nos Tuteurs.

JULIE.

Ah! fuyons-les.

SCENE IV.

LES TUTEURS, JULIE, MARTON.

BAVARDIN.

Julie ?

JULIE.

Que vous plait-il, Monſieur ?

BAVARDIN.

Le célibat t'ennuie,
Cela doit être au moins, & nous venons exprès
Délibérer ici ſur tes vrais intérêts.
A ton âge, un époux eſt un mal néceſſaire,
Il faut t'en donner un ; mais digne de te plaire,
Un homme eſſentiel. J'en connais un vraiment,
Qui ſans doute, Meſſieurs, aura votre agrément.
A vous parler ſans fard, ſes biens ſont aſſez minces ;
Mais c'eſt un homme inſtruit des intérêts des Princes ;
Un homme ! qui, je crois, eſt de tous leurs ſecrets ;
Qui ſçait quand nous aurons ou la guerre ou la paix,
Qui prédit nos traités, nos marches, nos meſures,
Et ne donne jamais que des nouvelles ſûres.
Un homme ! qui pourrait, au beſoin, avec moi,
Compoſer par avance une hiſtoire du Roi :
Un homme ! qui s'occupe à fouiller nos chroniques,
Et qui m'a démontré par des faits autentiques,

Que depuis Pharamond, & deux ſiécles avant,
Quoi qu'on en ait écrit juſqu'aux jours d'à préſent,
Les Français n'ont jamais été battus.

MARTON.

La peſte !
Quel homme !

BAVARDIN.

Outre cela, c'eſt qu'il eſt ſi modeſte,
Qu'il ne ſonge pas même, avec tous ſes talens,
A paraître à la Cour, à percer chez les Grands.
Rien ne l'occupe moins que ſa propre fortune ;
Mais il a ce qu'il faut, du moins, pour en faire une ;
Et ce ſerait toujours un des meilleurs partis,
N'eût-il que le ſecret de faire des paris.
Qu'en dis-tu ?

JULIE.

Vous m'allez trouver extravagante ;
Mais je ne ſuis, Monſieur, que ſon humble ſervante,
Et je ne lui ſerai, s'il ſe peut, rien de plus.

BAVARDIN.

Comment ?

ORGON.

Elle a raiſon ; j'approuve ſon refus.
Le bel époux vraiment à donner à Julie
Qu'un ridicule, aſſez dépourvu de génie,
Pour s'occuper toujours de ſemblables débats.

BAVARDIN.

Quoi donc ? Les intérêts des plus grand potentats !

Les guerres ! les combats ! les traités !

ORGON.

Bagatelle,
Qui ne mérite pas de troubler la cervelle.
Parlez-moi de quelqu'un dont les vaſtes talens
Percent, quand il leur plaît, dans l'abyme des tems;
Pour qui l'antiquité n'offre point de ténébres;
Qui connait ſes débris, ſes monumens célébres;
Qui peut, à la faveur de ſes nobles travaux,

(*Avec enthouſiaſme.*)

Dérober à l'oubli le portrait d'un héros;
Qui traite avec reſpect les ſavans les plus bruſques;
Enrichit ſa maiſon de beaux vaſes Etruſques;
Qui diſtingue au coup d'œil leur uſage & leur prix,
Déchiffre habilement les plus vieux manuſcrits;
Qui poſſede un trépied ! des couteaux victimaires !
Des urnes ! . . .

BAVARDIN.

Le vieux fou qui vante ces chimères!

ORGON.

Peſte de la gazette & du ſot qui la lit!

BAVARDIN.

Peſte ſoit des trépieds & du ſot qui les fit!

ORGON.

L'extravagant!

BAVARDIN.

Le fat! . . . la fureur me tranſporte;
Je n'y peux plus tenir . . . il vaut mieux que je ſorte.

La gazette, morbleu ! (*Il sort.*)

ORGON.

Les trépieds ! le cheval !
Le butor !

MARTON.

Le débat est très-original.

ORGON, *à Julie.*

Va, ne l'écoute point, Julie ; il faut qu'un homme
Connaisse les beautés de la Grece & de Rome ;
Qu'il sache distinguer un *Galba* d'un *Othon* ;
Qu'on respire l'antique en toute sa maison ;
Qu'il ait au moins chez lui quelque peu d'eau lustrale ;
Quelque petit morceau de lampe sépulchrale.
Conviens qu'un tel mari serait plus de ton goût,
Que tu l'adorerais.

JULIE.

Moi, Monsieur ? Point du tout.

GÉRONTE.

Je penserais ainsi, non pas que je n'estime
Autant, ou plus que vous, l'antiquité sublime.
(*A part.*)
J'ai pour elle (il faut bien applaudir le brutal)
Et pour ses monumens un respect sans égal.
Mais je crois qu'un savant amuse peu les femmes.
Je pense que le Ciel a versé dans leurs ames
Beaucoup d'affinité pour des plaisirs plus doux
Que ceux que peut donner la science. Entre nous,
Pensez-vous qu'en effet, dans les momens nocturnes,
Elles feraient grand cas des trépiéds & des urnes ?

Il faudrait à Julie un époux moins ſavant ;
Mais d'une humeur égale, attentif, amuſant,
Qui fît tout ſon bonheur de l'aimer, de lui plaire,
Un honnête homme enfin, tel qu'on n'en trouve guère,
Surtout dans ces climats. Je voudrais, pour ſon bien,
Pouvoir la marier à quelque brave Indien,
Quelque honnête Chinois, quelque petit Bramine.
Ah ! c'eſt-là, c'eſt chez eux que la vertu domine ;
Mais du moins au défaut d'un auſſi bon parti,
Je veux en peu de jours te donner pour mari
Un voyageur inſtruit des mœurs & des uſages
De ces peuples qu'à tort on a nommés Sauvages.
Quel agrément pour toi d'entendre ſes récits,
De voir les raretés de ces charmans pays !

(*Avec enthouſiaſme.*)

Des ſerpens ! des oiſeaux ! des poiſſons ! des reptiles !
Des fleurs ! des calumets ! de petits crocodiles !
Des inſectes ! . . . . cela t'amuſerait du moins :
Conviens qu'un tel parti te plairait ?

JULIE.

Encor moins.

GÉRONTE, *piqué.*

Point du tout ! encor moins !

MARTON.

Elle tranche un peu vîte.

ORGON, *ironiquement.*

Un petit crocodile a pourtant ſon mérite.

GÉRONTE.

Une urne en a bien plus du moins aux yeux des foux.

ORGON.

Mon petit voyageur...

MARTON.

Messieurs, y pensez-vous ?

Allez-vous pour cela vous quereller encore ?

(*A Orgon.*)

Avez-vous oublié que c'est une pécore ?

(*A Géronte.*)

Ce n'est qu'un animal, un imbécille, un sot.

Messieurs, faut-il ainsi se brouiller pour un mot ?

Ne suivre, n'écouter que son premier caprice ?

Je vois qu'au fond du cœur vous vous rendez justice.

(*A Orgon.*)

S'offensa-t-on jamais des propos d'un oison ?

(*A Géronte.*)

Il radotte.

ORGON.

Il est vrai.

GÉRONTE.

Cette fille a raison.

MARTON.

Pourquoi donc vous fâcher ? Et quant à ma maitresse,

Dont il paraît aussi que le refus vous blesse,

Peut-elle, malgré vous, se donner un mari ?

Il lui faut votre aveu pour choisir un parti.

(*A Orgon.*)

Un voyageur la choque à la mettre en colere.

(*A Géronte.*)

Elle prendrait la mort plutôt qu'un Antiquaire.

Ainsi vous avez tort de vous mettre en courroux ;
Et c'est de votre choix qu'elle attend un époux.

GÉRONTE.

Oui, sans doute, c'est moi qui dois disposer d'elle,
Autrement point d'époux.

ORGON.

Songez, Mademoiselle,
Qu'il faudra m'obéir, ou rester fille : adieu.

MARTON.

Fort bien, Messieurs, fort bien ; vous allez voir beau jeu.

SCENE V.

JULIE, MARTON.

JULIE.

Les voilà donc partis : grace au ciel je respire,
Vit-on jamais, Marton, un semblable délire ?

MARTON.

Il nous servira bien, si j'en crois mon projet ;
Mais, allons y rêver, nous en verrons l'effet.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.



N'Ai-je pas bien, Monsieur, arrangé mon systême ?

DAMIS.

Fort bien.

MARTON.

Tout est-il prêt pour notre stratagême ?

DAMIS.

Oui.

MARTON.

Songez que ma chambre est votre magazin.

DAMIS.

Tout est déjà rangé.

MARTON.

L'affaire est en bon train ;

Continuez, Monsieur, payez d'effronterie;
Jouez bien votre rôle, & vous avez Julie.
Quel agrément de voir nos benêts attrappés;
Et qu'ils méritent bien tous trois d'être dupés!
Mais n'admirez-vous pas que ce logis rassemble
Trois foux aussi peu faits pour habiter ensemble;
Si discordans entre eux, jamais du même avis?
Bon! c'est plûtôt cela qui les a réunis.
Chacun de son voisin croit être en droit de rire,
Et c'est un de leurs goûts que de se contredire.
Allons vîte, Crispin, votre déguisement.

CRISPIN.

Je vais le chercher. (*Il sort.*)

MARTON.

Vas, car voici le moment
Où, quand notre Antiquaire a fini quelque emplette,
Il rentre à la maison.

CRISPIN, *revenant avec une lanterne & deux habits ridicules.*

Voilà votre toilette,
Voici la mienne aussi.

MARTON.

Cette lanterne-là
Est-elle aussi du compte?

CRISPIN.

Elle nous servira.

MARTON, *riant du déguisement de Damis.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah! le bisarre équipage!

DAMIS.

Il s'accorde fort bien avec mon personnage.

MARTON, *continuant de rire.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah !

CRISPIN, *se regardant.*

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

DAMIS.

Mais devant nos Tuteurs ne va pas rire ainsi.

CRISPIN.

Oh ! je sais trop, Monsieur, qu'il ne faudra pas rire.
Hi, hi.

DAMIS.

Comment, bourreau !

CRISPIN.

Souffrez que je respire ;
Hi, hi... je ris, Monsieur, pour la dernière fois.

MARTON.

Qui vous reconnaitrait sous ces habits ? je crois
Que ma maitresse même aurait peine à le faire ;
Mais je sors ; à sa toux j'entends notre Antiquaire.

CRISPIN.

Va, le bon-homme en tient incontestablement.



SCENE II.

ORGON, DAMIS, CRISPIN.

ORGON, *au fond du Théâtre.*

C'EST un peu cher, n'importe ; un si beau monument
Ne peut trop s'acheter ; mais que vois-je ? deux hommes
A ma porte.

CRISPIN.

Monsieur ne sait pas qui nous sommes.

ORGON.

Ni ne veux le savoir. Cet habit singulier
N'annonce rien de bon.

DAMIS.

Il est particulier :
Mais il en a, Monsieur, d'autant plus de mérite ;
Et nous venons tous deux vous rendre une visite.

ORGON.

Une visite, à moi ?

CRISPIN.

Sans doute, à vous.

DAMIS.

On dit ;
(Et c'est faire en deux mots connaître votre esprit,)

Que vous avez, Monsieur, pour ce qu'on nomme antique,
Une amitié qu'on peut appeller sympathique ;
Que l'un de vos plaisirs, & même le plus doux,
Est de vous occuper à rassembler chez vous
Le peu d'antiquités que vous pouvez connaître.

ORGON.

Mais j'en connais beaucoup.

DAMIS.

Monsieur, cela peut être ;
Mais comme de tout tems je m'en occupe aussi,
Et que jusqu'à présent j'ai toujours réussi,
Je crois, sans me flatter, en avoir quelques-unes ;
Qui pourraient vous manquer, & ne sont pas communes.

ORGON.

Et Monsieur les vendrait apparemment ?

DAMIS.

Non pas.
J'en connais trop le prix, & j'en fais trop de cas ;
L'antiquité, Monsieur, fut ma première étude.

CRISPIN, *d'un ton suffisant.*

Moi, sans trop me vanter, j'en ai quelque habitude.

DAMIS.

Et comme en arrivant, j'apprends que notre goût
Est le même à peu près, ou, pour mieux dire, en tout
Je venais admirer ces monumens....

ORGON.

De grace,
Souffrez qu'auparavant, Monsieur, je vous embrasse ;

Quoique de vos tréſors je ſois un peu jaloux,
Je ſuis heureux de voir un homme tel que vous,
Et vous êtes vous-même un tréſor. A votre âge
Aimer l'antiquité ! c'eſt être vraiment ſage ;
Mais, dites-moi, Monſieur, d'où vous vient cet habit?
C'eſt ſans doute un antique.

CRISPIN.

On vous le garantit ;
Mais d'une antiquité, Monſieur, ſi fort... antique,
La ... d'une antiquité ... d'autant plus autentique...
Qu'on voit aſſurément que rien n'eſt moins nouveau.
Eh ! bien, malgré cela, convenez qu'il eſt beau.

ORGON.

Ah ! s'il eſt beau !

CRISPIN.

Dailleurs, c'eſt qu'il eſt ſi commode !
Vraiment, il fut un tems qu'il était à la mode ;
Mais il faut remonter à deux mille ans au moins.

ORGON.

Deux mille ans !

CRISPIN.

Oui, Monſieur, j'en aurais des témoins.
En fait d'antiquité mon maitre eſt un bon juge ;
Demandez.

DAMIS, *froidement.*

Cet habit vient du tems du Déluge.

ORGON.

Du Déluge !

CRISPIN.

Comptez, je vous l'avais bien dit.

ORGON.

Comment! c'est un bonheur d'avoir un tel habit:
Du Déluge, morbleu!

CRISPIN.

Les preuves sont complettes;
Et Noé le portait le Dimanche & les Fêtes.

ORGON.

Du Déluge! Monsieur, peut-on vous demander
Comment, par quel sécret, il a pu se garder?

CRISPIN.

Les étoffes d'alors valaient mieux que les nôtres.

DAMIS.

Sans doute, & pour juger de ces tems-là par d'autres,
Ne voyons-nous pas bien que tout a dépéri!
Tout semble n'exister aujourd'hui qu'à demi:
On voit que par degrés le Monde dégénère.
Notre siécle extravague à me mettre en colère;
Tous nos petits Auteurs, si fiers de leurs succès,
Sont pour les gens sensés de vrais colifichets.
Une Métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être fine,
Du clinquant honoré du nom de bel esprit:
Voilà ce qui décide en faveur d'un écrit.

ORGON.

Il est vrai.

DAMIS.

Croiriez-vous que nous venons d'Athène,
Sur un ſimple rapport qu'autrefois Diogène,
(Monſieur, vous connaiſſez ſans doute un ſi grand nom)
Ce philoſophe Grec...

ORGON.

Si je le connais ? bon !
J'ai lû plus de cent fois tout ce qui le concerne.
Eh ! bien, que Diogène ?

DAMIS.

Y laiſſa ſa lanterne :
Et qu'on pourrait encor la retrouver. Je pars,
Je m'embarque ; en un mot, après mille hazards,
La voilà.

ORGON, *ſaiſi d'admiration.*

La voilà !

CRISPIN.

Lanterne reſpectable,
Que tu nous as coûté !

ORGON, *à part.*

C'eſt un homme admirable :
Quel bonheur ſi... mais non, il ne voudra jamais,
Apres tant de périls, & les pas qu'il a faits.

(*Haut.*)

Si vous étiez tenté... de changer, ou de vendre
Ce tréſor... je ſens bien que j'ai tort d'y prétendre ;
Mais ce ſerait, Monſieur, me faire un grand cadeau ;
J'allais de Diogène acheter le tonneau.

Quel plaisir d'assembler deux merveilles si rares !

CRISPIN.

Vraiment, je le crois bien.

ORGON.

Si vous n'êtes barbares...

DAMIS, *feignant de se concerter avec Crispin.*

La lanterne, Crispin, perd un peu de son prix,
Si le tonneau nous manque.

CRISPIN.

Il est vrai.

DAMIS.

Des amis
M'avaient fait espérer de le trouver à Rome.

CRISPIN, *d'un ton d'érudition.*

C'est à Rome, en effet, que mourut ce grand homme.

DAMIS.

J'étais prêt à partir pour l'acheter. De-là,
Comme il ne me manquait justement que cela;
J'avais fait le projet de repasser en France.
D'y jouir en repos d'un cabinet immense,
Et de m'y marier.

CRISPIN.

Il faut faire une fin.

ORGON.

De vous y marier ?

DAMIS.

Oui, c'était mon dessein.

ORGON.

Se marier ! qu'entends-je ? Il me vient une idée
Admirable, & d'ailleurs je la crois très-fondée.

[*A part.*]

Avec le peu de bien que je possède encor,
Je ne pourrais jamais acquérir ce trésor ;
L'argent coûte si cher : le jetter, c'est folie.
Si j'osais me flatter qu'il acceptât Julie !

[*Haut.*]

Monsieur, je crois avoir votre fait.

DAMIS.

Et comment !

ORGON, *à part.*

O Ciel ! fais qu'il se prête à cet arrangement.

[*Haut.*]

J'ai sous mes loix, Monsieur, une jeune pupille,
Aimable, belle, riche, & d'une humeur docile...

DAMIS, *froidement.*

Jeune, me dites-vous ?

ORGON.

Oui, Monsieur.

DAMIS.

Mais, tant pis.

CRISPIN.

Oui, nous l'aimerions mieux avec des cheveux gris :
Cela serait plus beau, plus antique.

ORGON.

Ah ! je tremble ;
Il a parbleu raison. Mais, Monsieur.... il me semble

Que vous pourriez un peu sur cet article-là . . :

CRISPIN.

Sans doute, avec le tems ce défaut passera ;
Je veux, à soixante ans, lui voir un port de Reine.

DAMIS.

Ah! si c'était du moins une Beauté Romaine ?

ORGON.

Vous l'en aimeriez mieux ? Eh! bien, j'en suis ravi ;
Elle en a tous les traits.

CRISPIN.

Oui-dà !

ORGON.

Si ce parti
Pouvait vous convenir.

CRISPIN.

Vraiment, c'est quelque chose.

DAMIS, *d'un ton d'indifférence.*

Oui, mais l'hymen . . .

ORGON.

Je sais, quand je vous la propose,
Que si vous l'acceptez, vous lui faites honneur,
Et je vous le demande à titre de faveur.
C'est faiblement, Monsieur, vous payer la lanterne ;
Ma pupille est pour elle un prix bien subalterne ;
Mais vous ne m'en cédez, au fond, que l'usufruit ;
Vous la retrouverez à ma mort.

CRISPIN.

C'est bien dit.

ORGON.

Le goût, les sentimens, l'humeur, tout nous rassemble;
Nous aurions le plaisir de demeurer ensemble,
Et d'ailleurs l'amitié....

DAMIS, *lui donnant la lanterne.*

C'en est fait, j'y consens:
L'amitié sur mon cœur a des droits si puissans...

ORGON, *baisant la lanterne, & la serrant avec transport dans ses bras.*

Le mien ne peut suffire à l'excès de ma joie:
Béni soit jamais le Ciel qui vous envoie;
Mais si par un dédit... (Excusez-moi, Monsieur,
Si je parais encor douter de mon bonheur)
Nous confirmions tous deux ce charmant hymenée?

DAMIS.

Soit, j'y consens encor.

CRISPIN.

Voyez la destinée!
(*A Orgon.*)
Vous allez à présent acheter le Tonneau?

ORGON.

Je ne veux pas manquer ce précieux morceau.
(*A Damis.*)
Entrez, Monsieur, entrez, & nous allons conclure.

DAMIS, *à Crispin.*

Attends-moi, je reviens après la signature.

SCENE III.

CRISPIN, *seul.*

BON ! déjà l'Antiquaire eſt pris dans nos filets ;
Ma foi, vive Criſpin pour les brillans projets !
Lanterne que jadis alluma Diogène
Pour chercher vainement un ſage dans Athène ;
Sage qu'il n'eût pas mieux découvert à Paris,
Il le faut avouer, tu nous as bien ſervis ;
Mais ſongeons à remplir un nouveau perſonnage ;
Commençons par ôter ce bizarre équipage.
(*Il jette ſon habit d'Antiquaire dans la couliſſe.*)
Adieu, mon pauvre habit du Déluge. A préſent
Me voici Nouvelliſte. On vient, c'eſt juſtement
Notre ſecond Tuteur. Qu'il a l'air en colère !
Aurait-il ſur les bras quelque fâcheuſe affaire ?

SCENE IV.

BAVARDIN, CRISPIN.

BAVARDIN *en colère, & comme parlant à quelqu'un dans la couliſſe.*

OUI, vous êtes un ſot. Je vous ſoutiens, morbleu,
Que bientôt au Mogol nous allons voir beau jeu ;

Vraiment, il vous sied bien, avorton Nouvelliste,
D'oser me contredire !

CRISPIN, *en lui-même.*

Oui, l'aventure est triste.

BAVARDIN, *toujours en colère.*

Ignorant ! selon vous, le Mogol est en paix.
Morbleu ! j'irais plûtôt au Mogol à mes frais,
Que de venir ainsi débiter des sornettes,
Et d'oser jusques-là démentir les Gazettes.
Oui, je l'ai parié, je le parie encor.

CRISPIN, *le contrefaisant.*

Et si vous le niez, vous n'êtes qu'un butor.

BAVARDIN.

J'avais été vraiment un plaisant imbécille
De promettre à ce fat la main de ma Pupille.

CRISPIN.

Comment ?

BAVARDIN, *prenant seulement garde à Crispin.*

Oui, je voulais. . . Mais qui donc êtes-vous ?
Que cherchez-vous ici ?

CRISPIN, *un peu embarrassé.*

Monsieur . . . il m'est bien doux
De vous entretenir. . . vous saurez . . . que mon maître,
Que j'attends, & qui brûle aussi de vous connaître,
Va venir dans l'instant pour vous voir.

BAVARDIN.

Me voir ? lui ?

CRISPIN.

Ne vous nommez-vous pas Monsieur Bavardin ?

BAVARDIN.

Oui.

CRISPIN.

N'êtes-vous pas d'ailleurs un fameux Nouvelliste ?

BAVARDIN.

Oui.

CRISPIN.

Nous avons l'honneur de les suivre à la piste.
N'êtes-vous point aussi Tuteur d'une Beauté
Que l'on nomme Julie ?

BAVARDIN.

Oui.

CRISPIN.

J'en suis enchanté ;
Mon Maître va venir. Justement, c'est vous-même ;
Vous ne croiriez jamais à quel point il vous aime.

BAVARDIN.

Et quel homme est ton Maître ?

CRISPIN.

Un homme singulier
Qu'on soupçonne d'avoir un Démon familier ;
Qui sait ce qui se passe aux quatre coins du Monde ;
Et, vous dis-je, a pour vous une estime profonde.

BAVARDIN.

Comment ?

CRISPIN.

Figurez-vous qu'il ne se passe rien
A la ville, à la Cour, soit en mal, soit en bien,

Qu'il n'en soit informé par des avis fidèles;
Mais vraiment, c'est son fort aussi que les nouvelles.
Il en reçoit par jour, plus qu'un autre en dix ans;
A peine il peut suffire à ses correspondans;
On prétend qu'il en a jusques dans les planettes;
Je lui connais par mois au moins cinq cents gazettes,
De différens endroits, du Mogol, du Japon...

BAVARDIN.

Du Mogol?

CRISPIN.

Oui, Monsieur; de Pantin, de Meudon,
De Mazulipatan, que sais-je? de la Lune;
Je peux bien par hazard en oublier quelqu'une:
Je ne finirois pas sur cet article là.

BAVARDIN.

Tu me surprends.

CRISPIN.

Ce n'est encor rien que cela.
Pour qu'on pût avec goût traiter la politique,
Il voudrait que l'on mît la gazette en musique;
Il n'est point de pays, de climats inconnus,
Dont il ne sache à fond, & sans les avoir vus,
Les intérêts, les mœurs, les usages, les modes.

[*Comme en confidence.*]

Il a quelque commerce avec les Antipodes.

BAVARDIN.

Mais, c'est donc un oracle?

CRISPIN.

Oh! l'on peut s'y fier;
Jugez, puisqu'entre-nous, on croit qu'il est sorcier.

BAVARDIN.

BAVARDIN.

Il me dira donc bien ſi, comme je le penſe,
La guerre eſt au Mogol.

CRISPIN.

Je le ſavais d'avance.
Depuis plus de ſix mois, il en eſt averti;
Soyez tranquille.

BAVARDIN.

Bon : j'ai gagné mon pari.

CRISPIN.

Si vous l'avez gagné ? Mais, c'eſt de l'or en barre.

BAVARDIN.

Quel plaiſir de connaître un mérite ſi rare !
Le verrai-je bientôt ?

CRISPIN.

Il devrait être ici,
Je l'attens.

BAVARDIN.

Si c'était un homme tel que lui,
A qui j'euſſe ſongé pour établir Julie !

CRISPIN.

Quoi ! véritablement, vous en auriez envie ?

BAVARDIN.

Comment donc ! j'en ſerais au comble de mes vœux.

CRISPIN, *feignant de regarder ſi perſonne n'écoute.*

Eh ! bien, ſoyez content, il en eſt amoureux.

BAVARDIN.

Amoureux ! que dis-tu ?

CRISPIN.

La chose est très-certaine.

BAVARDIN.

Ne me berces-tu pas d'une espérance vaine ?

CRISPIN.

Mais quand je vous le dis... au moins, soyez discret ;
Car j'avais bien promis de garder le secret.

BAVARDIN.

Tu ne m'abuses pas ?

CRISPIN.

Non, je vous dis qu'il l'aime ;
Et si vous en doutez.... mais le voici lui-même :
Il vous en parlera probablement.

SCENE V.

DAMIS, BAVARDIN, CRISPIN.

BAVARDIN, *avec empressement.*

Monsieur,
Dois-je croire un récit qui charmerait mon cœur ?
Est-il vrai qu'en effet Julie ait sçu vous plaire ?

DAMIS.

Eh ! qui vous a, Monsieur, révélé ce mystère ?

BAVARDIN, *montrant Crispin.*

Lui.

DAMIS.

Lui ? Comment ! maraud.

CRISPIN, *feignant d'être allarmé.*
(*A Bavardin.*)
A quoi m'exposez-vous ?

BAVARDIN, *à Damis.*
Permettez.

DAMIS.
Je ne sais qui retient mon courroux.

BAVARDIN, *à Damis.*
De grace.

DAMIS.
Impertinent !

BAVARDIN.
Mais d'où vient ce silence ?
Quoi ! ne veniez-vous pas m'en faire confidence ?
J'avais promis Julie assez légerement
A certain raisonneur, de qui l'air suffisant
En avait imposé d'abord à ma franchise ;
Mais vraiment, j'aurais fait une étrange sottise ;
Il n'a qu'à se résoudre à prendre un autre vol.

CRISPIN, *faisant des signes à son Maître.*
Comment ! il soutenait, Monsieur, que le Mogol
N'est pas en guerre.

DAMIS.
Bon !

CRISPIN.
Jugez quel imbécille !

BAVARDIN.
Bien plus, si je l'en crois, le Mogol est tranquille
Depuis près de dix ans ; mais j'ai gagé, morbleu,
Que cela n'était pas.

DAMIS, *froidement.*

Le Mogol est en feu.

CRISPIN, *à Bavardin.*

Eh! bien, en doutez-vous à présent ?

DAMIS.

Cette lettre,
Que dans le moment même on vient de me remettre
En est un sûr garant.

BAVARDIN, *avec empressement.*

Monsieur, peut-on la voir ?

CRISPIN.

Lisez ; elle est, Monsieur, du grand Eunuque noir.

BAVARDIN, *essayant de lire.*

Mais je n'y comprens rien, & plus je l'examine...

CRISPIN.

Quoi ! vous n'entendez pas cette langue divine ?

BAVARDIN.

Non, vraiment.

CRISPIN.

Ecoutez : Abou-Mullah-Maki,
Salamalem Sierac. Cela veut dire ici :
» Le souffle empoisonné de la guerre sanglante
» A porté dans nos murs la mort & l'épouvante ;
» Notre grand Empereur ne s'en allarme pas ;
» Il a pour lui nos vœux, & l'Ange des combats.

BAVARDIN.

Quoi ! dans ces quatre mots...

DAMIS.

Monsieur, il les explique
Très-littéralement. Cette langue énergique

En dit plus en deux mots que la nôtre dans dix.

BAVARDIN.

Langage merveilleux, oh ! que ne t'ai-je appris ?
Mais voudriez vous bien, Monsieur, me les redire ?
J'ai justement ici ce qu'il faut pour écrire.

[Il tire de sa poche une écritoire ridicule.]

Je veux confondre un peu ce Nouvelliste obscur,
Qui m'osait disputer un fait dont j'étais sûr ;
Jugez à quel excès cet homme est ridicule !

DAMIS, *dictant.*

Abou, Mullah, Maki, Salamalem.

CRISPIN.

Virgule.

BAVARDIN.

Je reconnais bien-là le style oriental !
Franchement, nos Auteurs n'en feraient pas plus mal,
S'ils adoptaient un peu cette riche méthode.

DAMIS.

Comment ! ce stile-là devient fort à la mode.

BAVARDIN, *répétant le dernier mot.*

Salamalem.

DAMIS.

Si crac.

BAVARDIN.

Je vous suis obligé,
Je vais trouver mon sot, & lui donner congé ;
Mais pour en revenir, Monsieur, à ma Pupille,
Vous plaît-elle en effet ?

DAMIS.

Il serait difficile
De la voir sans l'aimer.

BAVARDIN.

Bon : je ſuis trop heureux.
Vous l'aimez ?

DAMIS, *d'un ton d'irréſolution.*

Je l'avoue, elle avait tous mes vœux ;
Mais je croyais, Monſieur, avoir quelque eſpérance,
Et je ne ſavais pas, quand j'en fis connaiſſance,
Qu'elle eût deux inſenſés pour Tuteurs. Franchement,
Je ne dois pas m'attendre à leur conſentement.
L'un des deux eſt, dit-on, un benêt d'Antiquaire.
Je ſuis déjà, Monſieur, bien ſûr de lui déplaire.
L'autre eſt un voyageur ; mais c'eſt de mal en pis ;
Je ne pourrais jamais accorder leurs eſprits :
Ainſi, tout bien peſé, je ne dois, de ma vie,
Faire le moindre fond ſur l'hymen de Julie.

BAVARDIN.

Vous êtes amoureux, & vous vous rebutez ?
C'eſt un jeu pour l'amour que ces difficultés.

DAMIS, *avec froideur.*

Il faut y voir du moins quelque ombre d'apparence.

BAVARDIN.

Oh ! vous l'épouſerez, j'en répondrais d'avance.
Je prens ſur moi l'affaire, & je vous ſervirai ;
D'abord, c'eſt un grand point d'être bien aſſuré
Que nul autre que vous n'épouſera Julie.

DAMIS.

Eh ! qui m'en répondra, Monſieur, je vous en prie ?

BAVARDIN.

Moi. Ne faut-il donc pas que je consente aussi ?
Tenez, puisqu'aussi bien j'ai ce qu'il faut ici,
Je m'en vais, par écrit, vous donner mon suffrage :
Estes-vous satisfait ?

[*Il écrit*]

DAMIS.

Ah ! cela m'encourage.

BAVARDIN.

J'en suis ravi. Lisez : vous sentez maintenant,
Qu'étant déjà muni de mon consentement,
L'un ou l'autre Tuteur ne peut vous faire ombrage.

DAMIS, *ironiquement.*

Vous ne pouviez, Monsieur, m'obliger davantage.

BAVARDIN.

Ils en enrageront ; mais c'est tant pis pour eux ;
C'est un plaisir de plus de les choquer tous deux.
Adieu, je vais un peu répandre la nouvelle
Des troubles du Mogol.

CRISPIN.

La bizarre cervelle !

DAMIS.

En voilà déjà deux, ce début est fort bon,
Tu m'as bien secondé ; mais que nous veut Marton ?

SCENE VI.

MARTON, DAMIS, CRISPIN,

CRISPIN.

Nous avons fait, Marton, d'excellentes affaires.

MARTON.

Oui?

CRISPIN.

Ma foi, tes conseils nous étaient nécessaires:
Nous en avons aussi, parbleu, bien profité.
Je suis dans une joye...

DAMIS.

Ah! je suis enchanté.
Va, tu peux, de ma part, assurer ta maîtresse
Que tout me réussit au gré de ma tendresse:
Je suis déjà muni de deux consentemens.

MARTON.

Mais vous avez fort bien employé votre tems.

DAMIS.

Ah! si tu m'avais vû faire le difficile,
Chacun d'eux me prier d'accepter sa pupille;
Je les aurais, je crois, fait mettre à mes genoux,
Pour avancer l'instant qui doit nous rendre époux:
Non, tu n'aurais jamais pû t'empêcher d'en rire.

CRISPIN.

Au moment du contrat, comme ils vont nous maudire!

(*A Marton.*)
Mais sois donc moins rêveuse.

MARTON.

Avez-vous tout dit ?

DAMIS.

Oui.

MARTON.

Et vous avez donc lieu d'être bien réjoui ?

DAMIS.

La demande est plaisante ; assurément, je pense.

CRISPIN.

Eh ! bien, que veux-tu dire avec ce grand silence ?

DAMIS.

Explique-toi, Marton.

MARTON.

Monsieur, tout est perdu.

DAMIS.

Comment ?

MARTON.

Tout est perdu, vous dis-je.

CRISPIN.

Que dis-tu ?

DAMIS.

Serait-il arrivé du malheur à Julie ?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Serait-on instruit de notre fourberie ?

MARTON.

Non.

DAMIS.

Eh! qu'avons-nous donc à craindre de fâcheux ?

MARTON.

Vous avez un rival qui traverse vos feux.

DAMIS.

Serait-il aimé ?

MARTON.

Non.

DAMIS.

Sûrement ?

MARTON.

Non, vous dis-je.

DAMIS.

Eh! bien, de quoi veux-tu, Marton, que je m'afflige ?

MARTON.

Il n'a fait seulement que gagner un Tuteur.

DAMIS.

Lequel donc ?

MARTON.

Le plus fou des trois, le voyageur:
Par conséquent, Monsieur, le plus opiniâtre.

DAMIS.

C'est sans doute un malheur; mais on peut le combattre;
Et d'où sais-tu cela ?

MARTON.

Du valet du vieillard,
Qui m'a tout dit: d'ailleurs, par un heureux hazard,

Il connait l'intriguant, il sait à fond sa vie ;
Et s'il est amoureux, c'est du bien de Julie.

DAMIS.

Et quel est-il, Marton ?

MARTON.

De ces aventuriers
Qui se font appeller Marquis ou Chevaliers ;
Prôneurs d'un mauvais ton dont ils sont les Apôtres ;
Fripons autorisés pour découvrir les autres ;
Fiers avec leurs égaux, & valets près des grands,
En imposant aux sots par des airs importans ;
Envieux par état, contens pourvû qu'ils choquent ;
Beaux esprits ; s'il leur plaît, il n'est rien qu'ils n'escroquent ;
Orateurs des caffés où se forma leur goût,
Qui partout rejettés reparaissent partout ;
Intrépides d'ailleurs à déchirer les femmes,
Et laissant à leur dos payer leurs Epigrammes.

DAMIS.

Et ce valet, Marton, dont il est si connu,
Ne le démasque pas ?

MARTON.

Son Maître est prévenu ;
Et quand il l'est, Monsieur, il l'est bien.

DAMIS.

Quelle adresse
A-t-il pû mettre en œuvre ?

MARTON.

Il ment, il le caresse ;

Pour mieux s'insinuer, il se dit voyageur,
Et l'applaudit en tout.

CRISPIN.

Comment! cet affronteur,
Sans lanterne, Monsieur, sans habit du Déluge,
Sans Abou Mullah-Ki, nous donne du grabuge!
Venez : nous allons voir s'il soutiendra le feu;
Il n'est pas naturel de perdre à si beau jeu.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN, *riant avec éclats.*



H! j'en rirai, je crois, le reſte de ma vie.
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, quel maître en fourberie!

GÉRONTE, *riant auſſi.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, comme il s'eſt enferré!

DAMIS.

n'a pas ſoutenu ſon air délibéré.

CRISPIN, *continuant de rire.*

Mais il eut dû ſavoir, ſans être fort habile,
Que Livourne eſt un fleuve, & non pas une ville.

GÉRONTE.

J'allais me trouver pris pourtant.

CRISPIN.

Vous ?

GÉRONTE.

En honneur.

DAMIS.

Oh ! les plus clair-voyans ſont ſujets à l'erreur.

GÉRONTE.

Il m'avait endormi de ſes belles chimeres.

CRISPIN.

Ces gens auprès des ſots font très-bien leurs affaires.

GÉRONTE, *riant.*

Mais vous m'avez vengé plaiſamment, ah, ah, ah.

DAMIS.

Il ne s'attendait pas à cette épreuve-là.

CRISPIN.

Comme il faut en ce monde être ſur le qui vive !
Je l'ai connu jadis ſous le nom de l'Olive.

GÉRONTE.

Oh ! bien fin à préſent qui ſaurait m'attraper !

CRISPIN.

Peſte ! un pareil exemple a dû vous détromper.

DAMIS.

Je pourrais pardonner un heureux ſtratagême
A quelqu'un comme il faut, tel que vous … ou moi-même,
Qui fortement épris d'un véritable amour,
Ne pourrait réuſſir ſans uſer de détour ;
Pour gagner, par exemple, avec un peu d'adreſſe
Un ſurveillant fâcheux, obſédant ſa maitreſſe ;

Surtout, s'il n'agissait qu'après un libre aveu
De celle qui pour lui ressent un même feu.
Qu'en pensez-vous, du moins ?

GÉRONTE.

La chose est différente.

DAMIS.

Mais un vil intriguant ! l'aventure est criante.

GÉRONTE.

Il faut se défier de ces gens à grands mots,
Et vous êtes venu, ma foi, très à propos.
Mais dites-moi comment vous connaissez Julie.

DAMIS.

Pour abréger, Monsieur, je revenais... d'Asie ;
Car autant que j'ai pû, j'ai toujours voyagé.

GÉRONTE.

Voyagé ! quel bonheur ! vous êtes affligé
D'avoir fini si-tôt.

DAMIS.

Fini ? Moi ! Dieu m'en garde ;
Et n'était la saison, Monsieur, qui nous retarde,
Je serais déjà loin. A mon gré, c'est mourir
Que de rester chez soi. Quoi ! vivre sans courir !
J'espere bien encor, si le vent nous seconde,
Avoir fait en deux ans trois fois le tour du Monde ;
Et retourner encore au Monomotapa :
Je mourrais aujourd'hui sans cette attente là.

GÉRONTE.

Au Monomotapa ? Je ne me sens pas d'aise.

C'est donc un beau pays ?

CRISPIN.

Il est, ne vous déplaise,
Plus beau que celui-ci.

GÉRONTE.

Va, j'en suis convaincu.

DAMIS.

S'il est beau ! mais sans lui, c'est que l'on n'a rien vû.
C'est-là, c'est-là, Monsieur, qu'on trouve des génies ;
On y fait comme ici des Vers, des Comédies,
Des Chansons, des Ballets.

GÉRONTE.

Au Monomotapa ?

DAMIS.

Oui, Monsieur ; on y fait jusqu'à des Opera.

GÉRONTE.

Des Opera !

DAMIS.

Sans doute, & bien meilleurs qu'en France,
La Musique est divine, elle enchante !

CRISPIN.

Et la danse !

GÉRONTE.

Et l'Orchestre ?

DAMIS.

L'Orchestre est admirable aussi.
Les Spectacles, d'ailleurs, sont plus décens qu'ici ;
On n'y voit ni rumeurs, ni reflux, ni cabales ;
Les Danseuses surtout sont autant de Vestales.

GÉRONTE.

Pouvez-vous maintenant aller à l'Opera ?

DAMIS.

Moi, je n'y vais jamais.

GÉRONTE *à Crispin, qui bat des entrechats.*

Eh ! que fais-tu donc là ?

CRISPIN.

Je répétais un pas d'une danse Huronne.

GÉRONTE.

Comment ?

DAMIS.

C'est qu'il la danse aussi-bien que personne :
Il pourrait au besoin en donner des leçons.

CRISPIN.

Ah ! les honnêtes gens que Messieurs les Hurons !

GÉRONTE, *avec transport.*

Sans doute ; leurs vertus sont encor dans leur force,
Au lieu que parmi nous on n'en a que l'écorce.

DAMIS.

Voilà pourquoi le ciel, moins prodigue envers nous,
Leur a donné des biens dont nous serions jaloux ;
Des secrets surprenans, des raretés uniques.

CRISPIN.

Des remedes certains, mais doux & pacifiques,
De ces remedes ... la ... qui guérissent. Enfin,
On y meurt de son mal, jamais du medecin.
Ce n'est pas comme ici ; nous sommes les sauvages.

GÉRONTE.

Ce garçon parle d'or.



CRISPIN.

J'ai vû certains breuvages
Opérer des effets que vous ne croiriez pas.

GÉRONTE.

Moi ?

CRISPIN.

Vous. J'ai rapporté de ces heureux climats
Un Elixir divin. Ah ! quel plaisir extrême,
Si je pouvais, Monsieur, l'essayer sur vous-même !
Près de cet Elixir, les autres ne sont rien ;
Mais, malheureusement, vous vous portez si bien !

GÉRONTE.

Non, pas si bien.

CRISPIN.

Tant mieux ; comptez sur mon service !
Deux flacons de mon eau vous rendraient un novice,
Un jeune adolescent. Vous pourriez, au besoin,
Vous faire un héritier ... en m'en laissant le soin.
La Sultane d'Agra, quoique laide & caduque,
Dans le tems qu'au Serrail je lui servais... d'Eunuque,
Avec cet Elixir, aurait eu des enfans,
Et je l'aurais fait vivre encor plus de cent ans.

GÉRONTE, *avec admiration.*

Encor plus de cent ans !

CRISPIN.

Moins quelques mois peut-être.
Je ne suis cependant qu'un sot près de mon maître ;
Il ne doit qu'à lui seul cet excès de santé.
Voyez ce coloris !

GÉRONTE, *transporté de joie.*

Ah ! je suis enchanté.

(*A part.*)
Quel homme ! & que le ciel à propos me l'adresse !
Moi qui touche aux glaçons de la triste vieillesse,
Je suis sûr avec lui de l'immortalité.
(*Haut.*)
Monsieur ; votre entretien, ma curiosité,
Nous ont jusqu'à présent écartés de Julie :
Eh ! bien, vous disiez donc qu'au retour de l'Asie...?

DAMIS.

L'Amour guida mes pas, j'arrivai dans ces lieux ;
Pouvais-je me soustraire au pouvoir de ses yeux ?
Elle a cet enjouement qui plaît en Italie ;
Ce port majestueux qui charme en Circassie ;
Ces traits fins, délicats, ce brillant coloris,
Cet œil vif, animé, qu'on recherche à Paris ;
Cet air de liberté, l'ornement des Françaises ;
Cet éclat de blancheur naturel aux Anglaises ;
Un pié qui dans Pekin n'aurait pas de rival ;
L'esprit ... oh ! pour l'esprit je n'ai rien vû d'égal :
Enfin, tout l'Univers soupirerait pour elle ;
Il n'est pas de climat qui ne la trouvât belle.

GÉRONTE, *enchanté.*

Ah ! que je vais l'aimer !

DAMIS.

Vous connaissez mes feux ;
C'est de vous que dépend le succès de mes vœux,
Tout mon espoir enfin.

GÉRONTE.

Vraiment, j'en suis fort aise ;
Je me tiens honoré, Monsieur, qu'elle vous plaise,

Et vous méritez bien de captiver ſon cœur.
Si je pouvais, moi ſeul, faire votre bonheur,
Vous ſeriez dès ce ſoir le mari de Julie ;
Mais, malheureuſement, elle eſt aſſujettie
A deux autres Tuteurs quinteux, extravagans,
Et je ne réponds pas de leurs conſentemens.

DAMIS, *un peu embarraſſé.*

Mais vous pourriez toujours ... en m'aſſurant du vôtre,
Empêcher que leur choix ne tombât ſur un autre,
Ou ... s'ils lui propoſaient de choiſir un époux,
Elle rejetterait ſon déſaveu ſur vous ;
Ce prétexte du moins ... lui ſervirait d'excuſe.

GÉRONTE.

Oui ... vous avez raiſon.

DAMIS.

Cette innocente ruſe
Pourrait l'aider, je crois, à s'en débarraſſer.

CRISPIN.

Je ſuis de cet avis.

GÉRONTE.

Mais c'eſt fort bien penſer.

DAMIS.

N'êtes-vous pas ſon maître auſſi-bien qu'eux ?

GÉRONTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ma foi, pour réuſſir, il n'eſt pas d'autre route.

GÉRONTE.

Je me venge d'ailleurs en les bravant.

CRISPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

L'avis de ces Messieurs ne fut jamais le mien,
Quel dépit ils auront !

CRISPIN.

Ils s'en pendront peut-être.

GÉRONTE.

Enfin je suis mon goût en obligeant ton maître.
(Il s'approche d'un bureau pour écrire.)
Voici précisément ce qu'il faut. Ecrivons.

CRISPIN.

C'est très-bien fait à vous de brider ces oisons.

GÉRONTE, *à Crispin, qui se panche familierement sur son épaule.*

Je veux qu'il mette au jour ses differens voyages.

CRISPIN.

Je me charge, Monsieur, du détail des naufrages,
C'est mon genre.

GÉRONTE, *achevant d'écrire.*

Comment se nomme-t-il ?

CRISPIN.

Damis.

GÉRONTE.

Bon : j'ai connu son pere, & nous étions amis ;
Oh ! parbleu, son nom seul eût hâté mon suffrage.
(Il lui donne le consentement.)
Tenez, Damis, tenez.

DAMIS.

Cet écrit m'encourage.

Que ne vous dois-je point après un tel plaisir ?

GÉRONTE.

Mais ce n'est pas là tout, & je veux vous servir.
Attendez... oui, fort bien Je prens sur moi la chose;
Malgré les préjugés, le mérite en impose;
Jamais ils ne pourront vous refuser leur choix;
Et vous allez, Monsieur, nous réunir tous trois.
Que je serais charmé de finir cette affaire
Dès ce soir !

CRISPIN, *ironiquement:*

Mais vraiment, cela se pourrait faire.

GÉRONTE.

Bon : je vais les chercher, il ne faut qu'un moment.
Attendez-moi tous deux dans mon appartement :
Quand ils seront d'accord, je vous ferai paraître.

SCENE II.

GÉRONTE, *seul.*

JE rends grace au hasard qui me l'a fait connaître.
Que je vais avec lui !.. Quelqu'un vient.



SCENE III.

JULIE, GÉRONTE, MARTON.

GÉRONTE.

MON enfant;
Je veux ſur ton bonheur te faire un compliment.

JULIE.

Et quel bonheur, Monſieur?

GÉRONTE.

Que tu ſeras contente!
Je te donne un époux, un homme qui m'enchante.

JULIE.

Un époux?

GÉRONTE.

Oui, ma fille, un fameux voyageur;
Et qui te fera voir bien du pays!

MARTON.

Monſieur,
Comment le nomme-t-on, s'il vous plait?

GÉRONTE.

La future
Va l'apprendre à l'inſtant, car nous allons conclure.
C'eſt un homme accompli qui l'aime, & qui d'ailleurs
La charmera d'abord ainſi que nos Tuteurs.
Adieu, je te rejoins ici dans l'inſtant même.
Je ſuis vraiment ravi.

SCENE IV.

JULIE, MARTON.

JULIE.

Ma frayeur est extrême.
Que veut-il m'annoncer ? Que penses-tu, Marton,
De tout ceci ?

MARTON.

Ma foi, je m'y perds. Que sçait-on ?
eut-être le hasard vous a-t-il bien servie ;
Peut-être aussi que non ; car il faut dans la vie
S'attendre à tout.

JULIE.

Peux-tu, me désoler ainsi ?

MARTON.

Je ne décide rien.

JULIE.

Damis n'est point ici.
Devrait-il me laisser dans cette incertitude ?
Je suis dans un état...

MARTON.

Oui, je sens qu'il est rude :
Voilà précisément ce qui m'afflige aussi.

JULIE.

Il y serait déja, s'il avait réussi.

MARTON.

Paix ! j'entens nos vieillards.

JULIE.

Marton, que vais-je apprendre ?

SCENE V.

LES TUTEURS, JULIE, MARTON.

ORGON, *à Bavardin.*

Vous pouvez l'assurer qu'il a tort d'y prétendre;
Il ne l'obtiendra pas.

BAVARDIN, *vivement.*

Je soutiendrai mon choix.

GÉRONTE, *d'un ton de confiance.*

J'en ai fait un qui va nous accorder tous trois.

ORGON.

Vous?

GÉRONTE.

Moi.

BAVARDIN.

Chansons.

GÉRONTE.

Messieurs.

ORGON.

Pourquoi tant de redites?

GÉRONTE.

Ecoutez-moi du moins.

ORGON, *en colere.*

Le bien que vous m'en dites
Ne m'obligera pas à changer de projet.
Je me suis engagé; par écrit, qui plus est.

BAVARDIN.

Et moi par un dédit.

GERONTE.

J'ai fait la même chose,
Et si vous connaissiez celui que je propose.......

ORGON.

Non, ce sera le mien.

BAVARDIN.

Je n'en démordrai pas.

GERONTE.

Parbleu, ni moi non plus.

ORGON.

Nous verrons.

BAVARDIN.

Quel fracas!
La dispute entre nous devient fort inutile.

GERONTE.

Vous n'auriez pû, morbleu, mieux choisir entre mille;
Du moins, vous l'allez voir. Venez, venez, Monsieur.

SCENE VI. & *derniere.*

Les Acteurs précédens, DAMIS, CRISPIN.

ORGON.

Me trompé-je?

BAVARDIN.

Que vois-je?

JULIE.

Ah! Marton.

MARTON.

Quel bonheur!

C'eſt lui, Madame.

ORGON.

Ah ! ciel ! Eh ! c'eſt mon Antiquaire.

GERONTE.

Non, c'eſt un voyageur, Monſieur, ſans vous déplaire.

BAVARDIN.

Ah ! c'eſt mon Nouvelliſte.

CRISPIN, *à Bavardin.*

Abou Mullah Maki,
Salamâlem ſi crac.

BAVARDIN.

Oui, juſtement, c'eſt lui.

ORGON.

Il n'avait pas tantôt un habit ſi moderne;
Mais c'eſt lui cependant.

CRISPIN, *à Orgon.*

Sans doute, & la lanterne.....

ORGON.

Va, je le remets bien.

GERONTE.

Que veut dire cela ?

CRISPIN, *à Géronte.*

Oh ! vous vous ſouviendrez du Monomotapa.

GERONTE.

Veux-tu bien m'expliquer cet étrange myſtere ?

ORGON, *à Damis.*

Eh ! quoi ! n'êtes-vous plus ce fameux Antiquaire ?

DAMIS.

Non, Messieurs. Puisqu'il faut vous parler franchement;
Mon rôle est achevé, je ne suis qu'un amant.
J'ai, pour vous accorder, eu recours à la ruse;
(Montrant Julie.)
Mais j'étais amoureux, & voilà mon excuse.

GERONTE.

Ah! Ciel!

ORGON.

Après ce tour, à qui donc se fier?

BAVARDIN.

On me l'avait bien dit; il faut qu'il soit sorcier.
(Ils sortent en colere.)

DAMIS, *à Julie.*

Venez, que votre main comble mon espérance.

JULIE.

Ah! vous êtes bien sûr de ma reconnaissance.

MARTON.

Je l'avais bien prédit : l'Amour est le plus fort;
Quand il conduit la barque, elle arrive à bon port.

Fin du troisieme & dernier Acte.

LE
BARBIER DE BAGDAD,
FACÉTIE.
EN UN ACTE, EN PROSE.



AVERTISSEMENT.

ON ſe permet d'imprimer cette bagatelle, qui n'a été faite pour aucun Théâtre, quoiqu'elle ait été demandée plus d'une fois à l'Auteur.

Elle ſervit à l'amuſement d'une perſonne illuſtre, qui en indiqua le ſujet. Il eſt tiré des Contes Arabes, connus ſous le nom des Mille & une nuit. C'eſt une des meilleures hiſtoires du livre, & peut-être la gaîté Françaiſe n'a-t-elle rien imaginé de plus comique dans ce genre.

Le perſonnage d'Arlequin eſt le ſeul qui ſoit de l'invention de l'Auteur. Il parut ſe ſoutenir à côté du rôle principal : l'entrepriſe n'était pas aiſée ; on en appelle à tous ceux qui ont lû le Conte. Le reſte de la piece n'eſt que le ſujet même mis en Dialogue. On a cru devoir conſerver juſqu'aux expreſſions, qui, dans l'original, ſont en effet auſſi plaiſantes qu'elles puiſſent l'être.

On donne cet ouvrage, comme un monument de ce qu'on appelle dans le monde *Pieces de Société*. Ce n'eſt point à la tête d'une pareille frivolité, que l'Auteur rappellera le ſouvenir de la perſonne à qui ce badinage eut le bonheur de plaire. C'eſt ici que s'appliqueraient avec bien de la vérité ces deux vers ſi touchans de Pétrarque :

Non la connobbe il mondo, mentre l'ebbe ;
Connobill' io ch'a pianger qui rimaſi.



ACTEURS.

LE CADI.

ZULIME.

ALMANZOR.

FATMÉ.

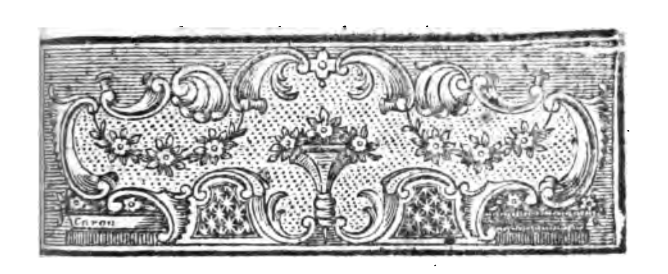
ARLEQUIN.

LE BARBIER.

ESCLAVES d'Almanzor.

SUITE du Cadi.

La Scene est à Baglad.



LE BARBIER DE BAGDAD.

SCENE PREMIERE.

ALMANZOR *convalescent, en deshabillé.* FATMÉ.

ALMANZOR.



E grace, ma chere Fatmé, que je te parle encore de Zulime.

FATMÉ.

C'est-à-dire, que vous allez me répéter ce que vous m'avez déjà dit cent fois.

ALMANZOR.

Non, Fatmé, je ne t'ai point encore dit combien elle est aimable ; du moins ne te l'ai-je pas dit comme

je le sens ; mais toi, qui a le bonheur de la servir, parle, vis-tu jamais plus de graces réunies sur un même visage, des traits plus délicats, une physionomie plus piquante ? tu peux me contredire, Fatmé, je ne m'en offenserai pas. Après son injuste rigueur, je souhaiterais de lui trouver un défaut.

FATMÉ, *malignement.*

Je veux bien convenir que Zulime est en effet très-aimable ; mais....

ALMANZOR, *vivement.*

Je veux bien convenir ! Zulime ne vous est-elle pas bien obligée ? Ne voilà-t-il pas une jolie expression ? En vérité, vous autres femmes, quand vous louez les personnes de votre sexe, vous avez toujours un ton si sec, si aride, qu'il n'est pas possible de vous écouter de sang froid. Je veux bien convenir !

FATMÉ, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, tu peux me contredire, Fatmé ; je ne m'en offenserai pas. Ha, ha, ha.

ALMANZOR.

Peux-tu me railler, Fatmé, & voir l'état déplorable où je suis réduit ?

FATMÉ.

Mais, riche comme vous l'êtes Almanzor, que ne vous adressez-vous directement au Cadi ?

ALMANZOR.

Je sais qu'il fut l'ami de mon pere, que ma fortune est égale à la sienne ; & qu'il pourrait peut-être me

donner la préférence sur mes rivaux ; mais, Fatmé, le triste bonheur que de jouir d'un cœur à qui l'on aurait fait quelque violence ! non, je ne veux obtenir Zulime que d'elle-même.

FATMÉ.

Voilà bien de la délicatesse.

ALMANZOR.

Et c'est un plaisir de plus que je dois à l'Amour. Mais n'aurais-je donc plus d'autre ressource ? Tu m'as promis de me servir, & je n'ai vécu, tu le sais, que sur cette espérance.

FATMÉ.

Je ne sais, Almanzor ; mais Zulime ne ressemble point du tout aux autres femmes.

ALMANZOR.

Il est trop vrai, Fatmé ; nulle autre femme n'est comparable à Zulime.

FATMÉ.

Je pourrais bien vous faire une confidence ; mais cela ne ferait qu'augmenter votre amour.

ALMANZOR.

Ah ! ne me cache rien.

FATMÉ.

Vous m'en priez de si bonne grace ! apprenez donc que j'ai parlé à Zulime.

ALMANZOR.

Achève.

FATMÉ.

Je lui ai représenté cette langueur intéressante dans

laquelle vous êtes tombé, cette maladie qui vient de nous donner tant d'allarmes pour vos jours, & que j'ai mise entierement sur le compte de son indifférence.

ALMANZOR.

Eh! bien?

FATMÉ.

Elle m'a écouté avec plaisir, tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous a fait souffrir; mais aussi-tôt que j'ai voulu l'engager à vous permettre de la voir, » vous êtes bien hardie, m'a-t-elle dit, d'oser » me faire une semblable proposition.

ALMANZOR.

Que tu me désesperes, ma chere Fatmé!

FATMÉ.

Mais vraiment, je fus désesperée moi-même.

ALMANZOR.

Quoi! pas un mot plus favorable?

FATMÉ.

Pas un mot.

ALMANZOR.

Et Zulime te dit tout cela d'un ton à ne te pas laisser le moindre doute de ses sentimens?

FATMÉ.

Oh! du ton le plus convaincant.

ALMANZOR.

Ah! Fatmé, que je suis malheureux! aurais-tu pensé que l'Amour pût irriter à ce point une femme aimable?

FATMÉ.

En vérité, les femmes ſont impénétrables.

ALMANZOR.

Tu n'oſas répliquer, ſans doute ?

FATMÉ.

Oh ! que je ne me rebute pas ſi légèrement !

ALMANZOR.

Eh ! dis donc vîte. Peux-tu me laiſſer dans cette cruelle incertitude ?

FATMÉ.

Hélas ! il en mourra, lui dis-je.

ALMANZOR.

Eh ! bien ?

FATMÉ.

Je prononçai ces derniers mots d'un ton ſi naturel & ſi vrai, qu'elle en devint toute rêveuſe. Ses beaux yeux ſe baiſſerent ; mais un regard en deſſous qu'elle me jetta, m'en apprit plus qu'elle ne m'en voulait cacher.

ALMANZOR.

Comment ?

FATMÉ.

Je compris qu'elle voulait obſerver ſur mon viſage ; ſi j'étais en effet auſſi pénétrée de vos ſentimens, que je ſemblais l'être. Je m'y connais, Seigneur Almanzor, il y avait de l'intérêt dans ce regard-là, & les mouvemens d'une femme échappent rarement aux yeux d'une autre femme.

ALMANZOR, *avec transport.*

Ah ! Fatmé, chere Fatmé ! que ne te dois-je pas ? Quoi ? Zulime !...

FATMÉ.

Voilà bien les amans ! tour à tour les victimes du désespoir, ou les jouets de l'espérance.

ALMANZOR, *vivement.*

Cours, ma chere Fatmé, cours. Ose tenter avec Zulime un nouvel entretien. Prends ma bourse, ces bijoux, tout est à toi, si je peux réussir à toucher le cœur de la belle Zulime. Ne laisse point au faible intérêt qu'elle a pû te marquer pour moi, le tems de se réfroidir. Songe que je vais compter tous les momens, & mesure ton zèle sur mon impatience.

FATMÉ.

Adieu, Seigneur Almanzor. Croyez que je vous servirai bien ; mais que l'Amour a toujours dans le cœur d'une femme quelque intelligence secrette, qui a plus de crédit que tous nos services.



SCENE II.

ARLEQUIN, ALMANZOR.

ARLEQUIN, *voyant sortir Fatmé.*

J'AI dîné quand je vois cette femme-là. Dès qu'un Maitre est amoureux, il n'y a plus rien à gagner que pour ces intriguantes.

ALMANZOR.

Ah ! te voilà, maraud, eh ! d'où viens-tu ?

ARLEQUIN.

D'où je viens, Monsieur ?

ALMANZOR.

Oui, réponds...

ARLEQUIN.

Eh ! mais, de chez le Barbier apparemment.

ALMANZOR.

Quoi ! toujours ce maudit Barbier ?

ARLEQUIN.

Doucement, Monsieur, doucement ; n'en dites pas de mal. Si vous saviez combien il vous aime ! C'est lui qu'il faut entendre parler de Monsieur votre père, de sa sagesse, de sa prudence ! oh ! vraiment, c'était un homme, lui !

ALMANZOR.

Que veux-tu dire avec ces impertinences ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, ce n'était pas une tête à donner dans les piéges d'une jeune coquette, ni à dépenser inutil[illegible] son bien en présens pour des soubrettes, ente[illegible]ous ? Enfin, quelque jour peut être, vous serez curieux d'entendre le Barbier.

ALMANZOR.

Plaisant Oracle, en effet, d'une tête comme la tienne !

ARLEQUIN.

Oh ! c'est que ce n'est pas un Barbier, qui ne sache faire que la barbe, du moins.

ALMANZOR.

Tant pis.

ARLEQUIN.

C'est un grand Astrologue, un grand Philosophe; qui prédit le beau tems & la pluye mieux qu'un almanach; qui explique tous les songes ... mais ce n'est rien, ce n'est rien que tout cela.

ALMANZOR.

Auras-tu bien-tôt fini ?

ARLEQUIN.

Un grand Astrologue ! un grand Philosophe ! un grand Barbier ce n'est rien. Ce sont ses histoires dont vous seriez enchanté. Il faut qu'il ait une bibliothéque dans la tête. Dans le moment même, il en racontait une; mais d'une beauté ! .. d'une beauté ! .. d'un intérêt ... d'une longueur, qui ne se conçoit pas. Des enchantemens, un génie, une baleine, une tortue... oh ! rien n'est si beau, Monsieur, rien n'est si beau.

ALMANZOR.

Laisse-là tes histoires, te dis-je, & songe que j'ai besoin de toi. Enfin, mon cher Arlequin, j'ai lieu de croire que la belle Zulime commence à devenir plus sensible. Fatmé vient de me promettre d'employer...

ARLEQUIN, *en même-tems que son Maître, dit entre ses dents :*

La Tortue aux écailles dorées, monté sur l'Eléphant couleur de rose... Non, l'Eléphant couleur de rose monté sur la Tortue...

ALMANZOR.

Que marmotes-tu là entre tes dents ?

ARLEQUIN.

N'y prenez pas garde, Monsieur. C'était une distraction ; je vous écoute.

ALMANZOR.

Fatmé m'a donc promis d'employer toute son adresse auprès de Zulime...

ARLEQUIN, *continuant toujours sans écouter son Maître.*

L'Eléphant prit son vol pour traverser...l'Euphrate ; oui, l'Euphrate, pendant que la Tortue...

ALMANZOR.

Encore ?

ARLEQUIN, *comme s'éveillant.*

Achevez, Monsieur ; je ne perds pas un mot.

ALMANZOR.

Conçois, mon cher Arlequin, conçois tout l'excès

de ma joye, si Fatmé ne m'abuse point. Mais, dis-moi, penses-tu que Zulime ne se rende pas en effet à tant d'amour ?

ARLEQUIN, *avec distraction.*

Si Fatmé a promis de vous servir ...

ALMANZOR.

Oh ! ouï, je peux compter entierement sur son zèle.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Je ne doute pas qu'elle ne réussisse. Elle a une de ces physionomies qui promet beaucoup, cette fille-là! Quant à Zulime, je vous dirai, Seigneur Calife, que la Tortue ayant passé l'Euphrate, fut très-effrayée de ne plus appercevoir l'Eléphant; mais puisque Fatmé veille à vos intérêts...

ALMANZOR.

Quel diable de galimatias me fais-tu là d'Eléphant, de Tortue, & de je ne sais combien d'autres impertinences!

ARLEQUIN, *se frappant la tête.*

Cette maudite histoire me revient toujours à l'esprit! mais voilà qui est fait, Monsieur, je me rappelle très-bien ce que j'avais à vous dire. Il est certain que Zulime est femme, par conséquent susceptible d'amour, & quand elle aurait le cœur aussi dur que les arches du pont d'argent, les soumissions du Prince bossu l'emporteraient à la fin sur les enchantemens de la perfide Baleine : ce qui doit absolument vous tranquilliser.

ALMANZOR.

Ce coquin eſt ivre, ou enſorcelé. Quel eſt le démon qui t'a fourré dans la tête toutes ces extravagances ?

ARLEQUIN.

Le Barbier.

ALMANZOR. *Pendant qu'il parle, Arlequin s'éloigne inſenſiblement.*

Mais peux-tu me voir dans l'inquiétude où je ſuis ; & t'occuper de pareilles miſeres ? Songes-tu bien que ma vie dépend du ſuccès de mon amour, & ne devrais-tu pas du moins te montrer ſenſible ? .. (*Arrêtant Arlequin.*) Oh ! pour le coup je t'y attendais. Voilà donc, double traître, l'attention que tu me prêtes ! Parle, réponds, où allais-tu ?

ARLEQUIN, *avec crainte.*

Monſieur ...

ALMANZOR.

Parle, dis-je, ou je t'aſſomme.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, Monſieur, puiſqu'il faut vous le dire ; j'allais ...

ALMANZOR.

Où ?

ARLEQUIN, *avec un ſoupir,*

Chez le Barbier.

ALMANZOR.

Chez le Barbier, malheureux ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur ; je suis persuadé qu'il n'a pas encore achevé sa belle histoire de la Tortue aux trois Royaumes, & je voulais ....

ALMANZOR.

Maudit soit le bélitre avec ses histoires !

ARLEQUIN.

Si vous me permettiez de vous la raconter ?

ALMANZOR.

Te tairas-tu, bourreau ! crois-tu que mon amour me permette ?...

ARLEQUIN.

Oui, votre amour ; & voilà précisément ce que vous reproche le Barbier.

ALMANZOR.

Eh ! que m'importe, dis-moi, le suffrage de ton misérable Barbier ?

ARLEQUIN.

Ce n'était pas ainsi que pensait Monsieur votre père.

ALMANZOR.

Approche, babillard insupportable, approche, que je me donne une fois le plaisir de te confondre. Eh ! bien, parle, que peut-on trouver à redire à mon amour ?

ARLEQUIN.

Vous aurez toujours raison contre moi ; mais si vous souhaitiez, j'irais...

ALMANZOR.

Non, je t'écouterai de sang froid, réponds.

ARLEQUIN.

Premierement, Monſieur, il eſt clair que Zulime ſe moque de vous.

ALMANZOR.

Eh! qui te l'a dit, traître, qu'elle ſe moquât de moi?

ARLEQUIN.

Le Barbier.

ALMANZOR.

Peſte ſoit du marouſle!

ARLEQUIN.

Vous-même enfin, Monſieur, puiſqu'il faut parler. Vos plaintes continuelles, vos imprécations, vos ſoupirs, & toutes ces piéces d'or que vous enleve cette coquine de Fatmé, ne voilà-t-il pas d'aſſez bonnes preuves que l'on ſe moque de vous.

ALMANZOR.

Ah! je t'entends, mes libéralités pour Fatmé te déplaiſent. Si tu étais moins intéreſſé, tu me trouverais plus raiſonnable. Il me ſemble pourtant que le rang que tu tiens dans ma maiſon, & les eſpérances que je t'ai données pour l'avenir, devraient ſuffire à ton avidité.

ARLEQUIN.

Bon! des eſpérances. Eh! qui les remplira ces belles eſpérances, ſi ce maudit amour continue de vous tourner la tête? Vous n'avez qu'à retomber malade, comme dernierement; ne refuſiez-vous pas tous les ſecours qu'on voulait vous donner?

ALMANZOR.

Mais si je te démontre, marand, que ma passion même devient pour toi le véritable chemin de la fortune, que répondras-tu ? N'est-il pas vrai que si j'ai le bonheur de plaire à Zulime, je l'épouse ? Si je l'épouse, il faudra que je lui fasse une maison, que je lui donne des esclaves, dés eunuques : & c'est toi, précisément sur qui j'avais jetté les yeux, toi que je destinais intérieurement à cette fonction bienheureuse...

ARLEQUIN.

Moi !

ALMANZOR.

Oui, je me proposais de te faire le chef de mes Eunuques.

ARLEQUIN.

Chef des Eunuques ! oh ! oh ! c'est sans doute quelque dignité considérable ?

ALMANZOR.

Oui, qui t'eût donné tes entrées par-tout, dans mon Serrail.

ARLEQUIN.

Mais d'un exercice peut-être bien pénible ?

ALMANZOR.

Non, rien du tout à faire.

ARLEQUIN.

Et je pourrais par conséquent boire, manger, dormir à mon aise ?

ALMANZOR.

Tu te verrais engraisser à vûe d'œil.

ARLEQUIN.

Ah! l'excellente chose! l'excellente chose! je n'aurais de ma vie songé à cet emploi-là.

ALMANZOR.

J'entends quelqu'un, c'est Fatmé. Que vient-elle m'apprendre?

SCENE III.

FATMÉ, ALMANZOR, ARLEQUIN.

FATMÉ.

OUF! je n'en puis plus; j'ai couru d'une vitesse inconcevable. Laissez-moi, s'il vous plaît, reprendre haleine.

ALMANZOR.

Ma chère Fatmé, comment pourrai-je m'acquitter de tant de services?

FATMÉ.

Il faut que l'intérêt que vous m'avez inspiré soit bien vif. Je ne m'occupe, en vérité, que de vos affaires.

ARLEQUIN, *à part.*

La fine mouche!

ALMANZOR.

Sois bien sûre aussi que je ne mettrai point de bornes à ma reconnaissance. Tu as parlé à Zulime, sans doute ?

FATMÉ.

Oh ! je la crois enfin dans des dispositions . . . . . (*Appercevant Arlequin & riant.*) Mais quelle est cette plaisante figure ? ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Voilà une fille qui me parait bien joyeuse.

FATMÉ.

Comment donc ! Seigneur Almanzor, cela parle ha, ha, ha, ha, ha, ha.

ALMANZOR.

C'est un de mes esclaves noirs qui se nomme Arlequin ; mais de grace, ma chère Fatmé, dis-moi...

FATMÉ.

Arlequin, dites-vous ! ah ! la bonne figure ! ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Oui, Arlequin, Mademoiselle ; qu'y trouvez-vous donc de si risible !

FATMÉ.

Ha, ha, ha, ha, ha.

ALMANZOR.

Fatmé.

FATMÉ.

Non, je n'ai rien vû de si comique. Ha, ha, ha.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Voilà, par exemple, qui commence à devenir impertinent. Savez-vous, Mademoiselle la Soubrette, que je n'entends pas raillerie?

FATMÉ.

Ah! la drôle de chose! pourquoi donc ne me l'aviez-vous pas encore montré?... Je crois que j'en deviendrai folle; ha, ha, ha, ha.

ALMANZOR, *à Arlequin.*

Retire-toi, maraud.

FATMÉ.

Non, s'il vous plaît, qu'il ne s'en aille pas; il est trop divertissant; ha, ha, ha.

ALMANZOR.

Ma chere Fatmé!

FATMÉ.

Le singe de Zulime n'est pas à beaucoup près si plaisant; ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Voyez un peu cette guenon-là avec son singe! savez-vous bien à qui vous parlez, Mademoiselle? vous perdez le respect à un chef des Eunuques, entendez-vous?

FATMÉ.

Un chef des Eunuques! ha, ha, ha: mais, oui, vraiment, il en a bien la mine; ha, ha, ha. Je n'ai jamais tant ri de ma vie: ha, ha!

ARLEQUIN, *la contrefaisant.*

Ho, ho, ho, ho, ho : est-ce que vous croyez que l'on ne sait pas rire aussi bien que vous ?

FATMÉ.

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Ho, ho, ho, ho.

ALMANZOR.

Je n'y peux plus tenir moi-même. (*Ils rient tous trois.*) Eh ! bien, Fatmé, cette gaité du moins est-elle d'un heureux présage pour mon amour ?

FATMÉ.

Quoi ! je ne vous ai pas encore dit ? . . ;

ALMANZOR.

Vraiment, non.

FATMÉ.

Allons, Seigneur Almanzor, de la vivacité, de la joye. Tout réussit au gré de vos espérances. Cette Zulime si fiere vous l'accorde enfin, ce rendez-vous si désiré. Elle vous attend chez elle dans une heure.

ALMANZOR.

Ah ! chère Fatmé, que je t'embrasse !

FATMÉ.

Son père sera sorti pour quelques affaires de son commerce. Vous vous présenterez à cette porte, où vous me trouverez pour vous recevoir. Convenez, Seigneur Almanzor, que je n'ai pas la main malheureuse.

ALMANZOR.

Je ne peux trop te payer une si bonne nouvelle. Tiens, Fatmé.

(*Il lui donne une bourse ; Arlequin fait plusieurs lazzis pour s'en emparer.*)

FATMÉ.

Disposez toujours de même de mes petits services; Adieu, Monsieur le chef des Eunuques.

ARLEQUIN.

Adieu, Soubrette infernale, adieu.

SCENE IV.

ALMANZOR, ARLEQUIN.

ALMANZOR.

ALLONS, vîte un Barbier. Dépêche-toi, je n'ai pas un moment à perdre.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur. (*Revenant sur ses pas.*) Mais le vôtre demeure fort loin; si j'allais chercher l'autre ?

ALMANZOR.

Qui, l'autre ?

ARLEQUIN.

Eh ! oui, celui dont je vous parlais, notre voisin le Barbier.

ALMANZOR.

Que m'importe ? vas où tu voudras, & reviens au plûtôt.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur ; ah ! quel plaisir !

SCENE V.

ALMANZOR, *seul.*

ENFIN, je suis le plus heureux des hommes, je suis aimé de Zulime ! Mes peines passées ne sont plus qu'un songe, dont le bonheur est le reveil. Momens fortunés, que vous tardez encore à mon amour ! ah ! Zulime, ma chere Zulime, par combien de caresses je vais vous faire expier vos rigueurs ! Mais ce traître d'Arlequin ne revient pas. Ce Barbier loge à ma porte, & le malheureux n'est pas encore ici ! Je crois que tout le monde s'est donné le mot aujourd'hui pour m'impatienter. Arlequin ! Ce maraud me fera perdre l'esprit. Maudit Arlequin ! peste soit du faquin de Barbier !



SCENE VI.

LE BARBIER, ALMANZOR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN. *Il entre à reculons, comme pour ne pas perdre le Barbier de vûe, & se laisse tomber sur son Maître. Le Barbier tombe aussi embarrassé dans les jambes d'Arlequin. Ce dernier se rélève, & court vîte au secours du Barbier, avec un empressement qui tient du respect.*

LE voici, le voici le Barbier. Vous prenez feu d'abord, comme si tout était perdu.

ALMANZOR, *se rélevant.*

Voyez un peu ce butor! allons, maraud, dépêche-toi.

LE BARBIER, *après de grandes révérences qui étonnent Almanzor.*

Béni soit, Seigneur Almanzor, l'heureux jour qui m'approche de votre personne; le fidèle Esclave qui est venu m'apporter vos ordres; & l'occasion fortunée qui me procure le précieux avantage de vous être utile.

ALMANZOR, *à part.*

Voilà bien des cérémonies!

LE BARBIER.

Ah! Seigneur, la renommée ne ment point. Vous

êtes en effet le vivant portrait du plus honnête & plus vertueux père. Je crois le voir, l'entendre, & ce souvenir m'arrache encore des larmes.

(Il pleure.)

ALMANZOR.

Consolez-vous, bon-homme, & songez que j'ai besoin de vous. Allons donc vîte, Arlequin, allons donc vîte.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Oui, Monsieur.

LE BARBIER, *avec un profond soupir.*

Puisqu'il faut étouffer une douleur si juste, permettez-moi, Seigneur, de vous demander comment vous vous portez? Votre visage ne semble pas des meilleurs.

ALMANZOR, *avec une nuance d'impatience.*

Aussi ne fais-je que relever de maladie.

LE BARBIER.

Dieu veuille vous préserver de tous maux, & que l'esprit du Prophéte vous conduise en toutes vos démarches!

ALMANZOR.

Arlequin!

ARLEQUIN, *préparant une toilette au fond du Théâtre.*

Tout est prêt, Monsieur, tout est prêt.

LE BARBIER.

Oserai-je à présent vous demander en quoi mon

petit minifière peut vous être utile ? Est-ce le Médecin, l'Astrologue, ou le Barbier dont vous avez besoin ?

ALMANZOR.

Quoi ! ce traître ne vous a pas dit ?...

LE BARBIER.

Doucement, Seigneur Almanzor, doucement, toute impatience est dangereuse après une grande maladie. Si vous êtes curieux de votre horoscope, j'ai mon Astrolabe. S'il faut vous tirer du sang, voici mes lancettes...

ALMANZOR.

Eh ! non, ce sont vos rasoirs qu'il me faut, & promptement, s'il vous plaît.

LE BARBIER.

Je vais donc les chercher, & je suis à vous dans le moment, dans le moment je suis à vous.

SCENE VII.

ALMANZOR, ARLEQUIN.

ALMANZOR.

COMMENT, double faquin, tu vas m'appeller ce Barbier, & tu ne lui dis pas....

ARLEQUIN.

Dans le moment il est à vous, Monsieur, dans le moment. Monsieur votre père n'était pas impatient comme vous, du moins; mais tenez, le voilà déjà, le Barbier; le voilà.

SCENE VIII.

LE BARBIER, ALMANZOR, ARLEQUIN.

LE BARBIER. *Il passe gravement une serviette au col d'Almanzor, & s'approche comme pour commencer ; mais tout-à-coup il quitte ses rasoirs, ouvre une fenêtre, prend son Astrolabe, & va consulter les Astres.*

JE n'ai pas tardé, comme vous le voyez, à prendre mes rasoirs. Mon grand âge ne m'a point encore fait perdre de mon activité... mais qu'allais-je faire ?

ALMANZOR.

Quelle diable de cérémonie faites-vous donc-là ?

LE BARBIER.

La plus essentielle de toutes : celle, sans laquelle l'homme raisonnable ne commence jamais aucune action.

ALMANZOR.

Aurez-vous bien-tôt fini ?

LE BARBIER.

Voilà qui est fait. Vous serez, sans doute, fort aise d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au dix-huitiéme de la Lune de Saphar, de l'an quatorze cent treize de l'époque du grand Iskender, aux deux cor-

nés : c'est-à-dire, que par la conjonction actuelle de Vénus & de Mercure, vous ne pouviez choisir d'heure plus commode, plus propice & plus salutaire, pour vous faire raser.

ARLEQUIN.

Ah ! la belle chose, la belle chose !

ALMANZOR.

Savez-vous, Seigneur Astrologue...

LE BARBIER.

Il est vrai que je dois vous prévenir aussi que la même conjonction vous expose....

ALMANZOR.

Eh ! je n'ai que faire de vos avis, ni de vos prédictions. Commencez de grace, ou retirez-vous.

LE BARBIER.

Mais quel sujet avez-vous de vous mettre en colère ? Savez-vous que dans tout Bagdad, vous ne trouveriez pas un Barbier qui me ressemble ? Un homme qui posséde à fond (*Avec une volubilité prodigieuse.*) la Cosmométrie, la Géométrie, la Trigonomètrie & l'Arithmétique ! qui soit plus versé dans la Métallurgie, la Chimie, l'Anatomie, la Zoologie, la Musurgie, la Myologie & la Réthorique ! qui ait plus approfondi la Chyromancie, l'Arithmancie, la Géomancie, l'Hydromancie, la Gyromancie, la Pyromancie, l'Onomancie, la Rabdomancie, la Myomancie, la Nécromancie & la Grammaire ! Je ne parle point

de la Physiognomonie, de la Métoposcopie, de l'Onirocratie & de l'Ortographe ! il suffit de vous dire que vous voyez en moi la Polymathie, ou plûtôt l'Encyclopédie des connaissances humaines.

ARLEQUIN, *laissant tomber d'admiration le plat à barbe qui se brise.*

Oh ! l'habile homme, l'habile homme !

ALMANZOR, *à part.*

Je crois que si j'étais moins pressé, ce bourreau parviendrait à me faire rire.

LE BARBIER, *s'essuyant le visage.*

Ah ! que votre honnête homme de père connaissait bien tout mon mérite ! aussi...

ALMANZOR.

Homme, Barbier, ou Diable, finiras-tu ? je ne crois pas qu'il y ait dans toute la Perse un babillard de cette espèce.

LE BARBIER.

Qui ? moi, babillard ! vous me faites injure. J'avais six frères, à la vérité, qui pouvaient mériter ce nom. L'aîné se nommait Bacbouc ; le second, Bacbarac, le troisiéme, Bacbac ; le quatriéme, Alcouz ; le cinquiéme, Alnaschar ; & le sixiéme, Schacabac. C'étaient d'insupportables parleurs ; mais, moi, qui suis leur cadet, je suis grave & concis dans mes discours : aussi m'avait-on surnommé le Silencieux...

(*Pendant ce dialogue, Arlequin & le Barbier se trouvent naturellement accoudés, chacun sur une épaule d'Almanzor, qui les repousse avec violence.*

ALMANZOR.

Arlequin, donne-lui trois piéces d'or, qu'il s'en aille & me laisse en repos ; je ne veux plus me faire raser.

LE BARBIER.

Eh ! qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours ? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher, c'est vous qui m'avez fait quitter ma boutique, & je jure, foi de Musulman, que je ne sortirai point d'ici que je ne vous aye rasé. Si vous ne connaissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute.

ALMANZOR, *abbattu d'impatience.*

Non ! il n'est pas possible qu'il y ait au monde un homme qui se fasse, comme vous, un plaisir de désoler les gens ! au nom de Dieu, laissez-là tous vos beaux discours . . . .

LE BARBIER.

Je vais parier que vous avez quelque affaire pressante.

ALMANZOR.

Eh ! sans doute, il y a deux heures que je vous le dis.

LE BARBIER, *commençant à le raser, & s'arrêtant alternativement.*

Allons, Seigneur Almanzor, nous allons commencer ; mais, au lieu de vous mettre en colère, si vous m'appreniez la nature de votre affaire, je pourrais vous donner d'excellens conseils.

ALMANZOR, *à part.*

Que puis-je dire à ce misérable ? (*Haut.*) Des amis m'attendent à un festin qu'ils me donnent, pour célèbrer le retour de ma santé.

LE BARBIER.

Ah ! Seigneur, s'il est ainsi, je vous accompagne ; & dès ce moment, je m'attache à votre service pour jamais. Je veux m'acquitter envers vous de tout ce que je dois à votre illustre père. Aussi bien ma profonde science, & ma profession me donnent à peine de quoi vivre : malgré cela, je n'engendre point de mélancholie. Nous sommes quatre ou cinq amis de la même humeur ; Zantou qui vend des féves ; Abouмékarès qui arrose les rues, & Cassem de la garde du Calife, tous bons vivans, ni querelleurs, ni fâcheux ; silencieux, comme votre serviteur, & plus contens que le Calife lui-même. Chacun d'eux a sa petite danse, ou sa petite chanson pour amuser les passans. Je crois me rappeller celle d'Abouмékarès qui arrose les rues. [*Il danse & chante avec Arlequin.*] Balaba, balachou, balaba, balada, balachou.

ALMANZOR, *en fureur.*

Maudit Barbier ! ... traître d'Arlequin ! ... peste soit de l'extravagant ! Barbier de malheur, finirez-vous ?

LE BARBIER, *se remettant à l'ouvrage.*

Allez, Seigneur Almanzor, quand vous aurez à votre suite un homme tel que moi . . .

ALMANZOR.

Juſte Ciel ! je ne pourrai donc pas me défaire de ce fâcheux ! au nom de Dieu, cruel Barbier, trève de diſcours : allez trouver votre Zantou & vos autres amis, bûvez, mangez, réjouiſſez-vous, & laiſſez-moi la liberté d'aller avec les miens...

LE BARBIER.

Non, je n'abandonnerai pas ainſi le fils de mon généreux bienfaiteur. Il ne ſera pas dit qu'on puiſſe me reprocher, dans Bagdad, une pareille ingratitude. Vos amis ne peuvent pas trouver mauvais que je vous accompagne : d'ailleurs, c'eſt une choſe réſolue : battez-moi, tuez-moi, je vous ſuivrai.

ALMANZOR, *à part.*

Ouf ! Diſſimulons, & tâchons par la douceur d'éloigner ce miſérable. (*Haut.*) Eh ! bien, voilà qui eſt fini ſans doute ?

LE BARBIER.

A l'inſtant même.

ALMANZOR.

Remportez vos raſoirs, vos lancettes, votre aſtrolabe, je ne partirai point ſans vous.

LE BARBIER, *lui ôtant la ſerviette, & lui faiſant pluſieurs révérences.*

Voilà une barbe qui m'a coûté bien des peines ! je vais vîte chez moi, Seigneur, prendre un équipage plus honnête, & je reviens ſans vous faire attendre. (*Il ſort en chantant.*) Balaba, balachou, balada.

SCENE IX.

ALMANZOR, ARLEQUIN.

ALMANZOR.

QUE la foudre t'accompagne ! Enfin m'en voilà défait. Ah ! scélérat d'Arlequin, rends grace au moment qui me presse, & qui m'empêche de t'assommer : oui, de t'assommer, bourreau ! Mais, à mon retour, quel orage de coups de bâton ! Allons, mon Doliman, misérable. Vîte, mes pabouches, mon turban. (*Il s'habille avec précipitation.* Qu'on m'attende.

[*Il veut sortir.*]

ARLEQUIN, *l'appellant.*

Monsieur, Monsieur !

ALMANZOR.

Qu'est ce encore ?

ARLEQUIN.

Vous oubliez donc ?....

ALMANZOR.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Le Barbier.

ALMANZOR, *le battant.*

Attends-moi, traître, attends ; tiens, voilà pour ton impertinence. [*Arlequin se sauve.*]

SCENE X.

ALMANZOR, *à la porte de Zulime.*

C'Est ici la maison de Zulime. Je ne vois personne paraître. Il me semble pourtant que Fatmé devait se tenir aux environs pour m'introduire. Frappons. Mais que vois-je ?... Ah ! c'est encore ce fâcheux, ce démon que l'enfer a détaché sur mes pas. Fatmé ! Fatmé ! il me prend fantaisie d'étrangler ce misérable. Je ne sais par quel pressentiment je crains sa présence. Fatmé ! Mais on ouvre, & je crois entendre la voix de Zulime.

[*Il entre, & ferme la porte au nez du Barbier qui accourt.*]

SCENE XI.

LE BARBIER, *accourant avec empressement.*

SEigneur Almanzor ! Seigneur Almanzor ! Ah ! je vois ce que c'est. Il a quelque affaire chez le Cadi, dont il a voulu me faire un secret. Mais, non.... le Cadi vient de sortir il n'y a qu'un moment.... il a passé devant ma boutique... Ah, diable ! mais il a une très-jolie fille. Ce sera, sans doute, cette Zulime

dont Arlequin m'a parlé. Ah ! ah ! je ne m'étonne plus s'il m'a donné tant d'impatience. Peſte ! l'amour le tenait éveillé de bon matin ! . . . Mais d'où vient m'en faire un myſtère ? Bon ! demandez de la prudence aux jeunes gens ! j'aurais pû le ſervir, écarter les ſurveillans, les fâcheux . . . Si le Cadi allait rentrer ! Almanzor eſt très-heureux que je puiſſe obſerver ce qui ſe paſſe . . . Mais il me ſemble . . . non . . . Oui, je ne me trompe pas . . . c'eſt lui-même, c'eſt le Cadi. Ah ! les pauvres amans, les pauvres amans ! Comment empêcher ce maudit vieillard de rentrer chez lui ! Si je voyais Arlequin . . . Il n'y a pas un moment à perdre, il faut l'aborder.

SCENE XII.

LE CADI, LE BARBIER, *Suite du Cadi.*

LE BARBIER.

JUSTICE, Seigneur Cadi, juſtice ! (*A part.*) Que diable lui dire ?

LE CADI.

Approchez, l'honnête homme, approchez, que voulez-vous ?

LE BARBIER, *à part.*

Arlequin eſt éloigné . . . bon ! il me vient l'idée d'un ſtratagême.

LE CADI.

Raſſurez-vous, & parlez. Croyez que, tant que je vivrai, on n'aura pas fait impunément une injuſtice dans Bagdad. Levez-vous, bon-homme, levez-vous.

LE BARBIER.

Seigneur....

LE CADI.

Levez-vous, vous dis-je.

LE BARBIER.

Je ſais trop....

LE CADI.

Je vous l'ordonne.

LE BARBIER.

Seigneur, je traverſais à l'inſtant une rue détournée, chargé de la petite proviſion que je portais pour la ſubſiſtance de ma famille. J'avais fait emplette de deux chapons, d'une oye, & par-deſſus tout cela d'un morceau de fromage d'une odeur admirable, & qui devait être délicieux. J'invitais déjà dans ma tête ceux de mes amis à qui je ferais part de cet excellent morceau, lorſqu'un eſclave du Seigneur Almanzor a paſſé près de moi. Cet inſolent, ſans reſpect pour mon âge, ni pour la ſageſſe de vos ſublimes ordonnances, s'eſt jetté ſur le panier qui renfermait mes proviſions, & d'abord s'eſt emparé du fromage. J'ai mis le panier à terre pour le lui diſputer; mais, pour m'ôter toute eſpérance, il a commencé par le manger avec une avidité qui tient du prodige. Je le dévorais des yeux! & lorſque je me diſpoſais à m'élancer ſur lui, il a ſi

bien pris ſon tems, qu'il a ſaiſi le panier, & a couru de maniere à me faire perdre l'idée de le ſuivre.

LE CADI.

Le cas eſt grave. Il eſt un de ceux expreſſément condamnés dans l'Alcoran, chapitre ſept, verſet ſoixante. Revenez ce ſoir, mon ami ; je vous ferai juſtice : une affaire preſſante m'appelle actuellement dans ma maiſon.

LE BARBIER, *à part, ſe mettant entre la porte & le Cadi.*

Vraiment, ce n'eſt pas-là mon compte. [*Haut.*] Seigneur...

LE CADI.

Eh! bien?

LE BARBIER.

Si vous différez de me faire juſtice, ce malheureux pourra s'évader, & ſe ſouſtraire au châtiment.

LE CADI.

Mais quel eſt-il encore cet Eſclave ? le connaiſſez-vous ?

LE BARBIER.

Oui, Seigneur, il ſe nomme Arlequin.

LE CADI.

Arlequin ! je crois connaître cette figure-là.

LE BARBIER.

Vous avez pû cent fois l'appercevoir de vos fenêtres.

LE CADI.

Un balourd ?

LE BARBIER.

Juſtement.

LE CADI.

Homme fort laid ?

LE BARBIER.

C'eſt lui-même.

LE CADI.

Une phyſionomie très-remarquable ?

LE BARBIER.

C'eſt cela.

LE CADI.

Oui, je me le rappelle. Une figure aſſez patibulaire, d'ailleurs ?

LE BARBIER.

Préciſément..... [*Appercevant Arlequin.*] Mais que vois-je ? Ah ! pauvre Arlequin, où viens-tu te fourrer ?

[*Il lui fait toutes ſortes de ſignes pour l'empêcher d'avancer.*]

LE CADI.

Il y a long-tems que j'ai des mémoires contre ce coquin-là.



SCENE XIII.

ARLEQUIN, LE CADI *& sa Suite*, LE BARBIER.

LE BARBIER, *à part.*

AH ! pauvre Arlequin, pauvre Arlequin !

LE CADI.

Que murmurez-vous-là de ce misérable ?... Mais ne serait-ce pas ?... Eh ! oui, je pense, c'est lui-même. La peine ne saurait fuir le criminel. Approche, malheureux, approche.

ARLEQUIN.

Ah ! bon jour, Monsieur le Cadi.

LE CADI.

Bon jour, Monsieur le fripon, bon jour.

ARLEQUIN.

Fripon, Monsieur ?

LE CADI.

Oui, fripon, voleur même.

ARLEQUIN.

Ceci devient bien fort, au moins.

LE CADI.

Et que je ferai pendre, dans mon premier moment de loisir.

ARLEQUIN.

Monſieur, Monſieur, voilà le Barbier....

LE CADI.

Eh! oui; je le ſais bien, maraut, voilà le Barbier. [*A ſa Suite.*] Qu'on lui applique ſur le champ la plus vigoureuſe baſtonnade.

ARLEQUIN, *battu.*

Ah, ah, ah, ah, Seigneur Cadi: ah, ah, doucement, Meſſieurs. Ah, ah, ah, Monſieur le Barbier, à mon ſecours.

LE BARBIER, *à Arlequin d'un air de fineſſe;*

Paix! c'eſt un ſtratagême.

LE CADI.

Une autre fois, faquin, cela t'apprendra à dérober les paſſans.

SCENE XIV.

LE BARBIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

QUE Diable veut-il donc dire avec ſes paſſans?

LE BARBIER.

Ah! mon pauvre Arlequin, tu vois un homme au déſeſpoir.

ARLEQUIN.

Quoi donc?

LE BARBIER.

Tu me vois prêt à m'aller pendre.

ARLEQUIN.

Comment ! Vous aurait-on donné aussi la bastonnade ?

LE BARBIER.

Au contraire, mon cher Arlequin. Ce sont les coups de bâton que l'on t'a donnés dont je me plains. Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Il est vrai que j'ai les côtes toutes rompues.

LE BARBIER.

Ah ! ce ne sera rien, dès que je t'aurai appliqué les spécifiques convenables. Mais ce qui me désole, c'est que tu les ayes reçus ces coups de bâton ; ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Ah ! l'honnête homme !

LE BARBIER.

Je voudrais qu'on me les rendît.

ARLEQUIN, *se mettant en devoir de le battre.*

Absolument ?

LE BARBIER.

Oui, mon cher Arlequin. Tu ne sais peut-être pas encore qui t'a fait donner ces coups de bâton ?

ARLEQUIN.

Non.

LE BARBIER.

Devine.

ARLEQUIN.

Ma foi... cela m'est égal à présent.

LE BARBIER.

C'est moi.

ARLEQUIN.

Vous, Monſieur le Barbier ?

LE BARBIER.

Oui, mon cher Arlequin. Tu m'en vois pénétré de douleur ; mais c'était le plus beau ſtratagême !

ARLEQUIN.

Comment donc cela, s'il vous plaît ?

LE BARBIER.

Ecoute. Ton Maître eſt actuellement chez la fille du Cadi ?

ARLEQUIN.

Eh ! bien ?

LE BARBIER.

J'ai jugé qu'il y était pour une intrigue d'amour, & que le retour du Cadi allait le jetter dans le plus grand embarras. J'ai voulu empêcher ce maudit vieillard d'entrer chez lui, & pour l'en détourner, je lui ai conté l'hiſtoire...

ARLEQUIN.

De la Tortue ?

LE BARBIER.

Non ; mais celle d'un prétendu vol que tu m'avais fait : tu conçois combien cela devenait plaiſant ?

ARLEQUIN, *riant.*

Oh, oh, oh, oh. Oui, c'était effectivement une drôle d'invention.

LE BARBIER.

C'était le plus adroit ſtratagême que j'euſſe imaginé de ma vie ! mais, par malheur, tu es arrivé préciſément, pour recevoir cette grêle de coups de bâton...

ARLEQUIN.

Oui, voilà qui ne vaut plus rien, par exemple.

LE BARBIER.

Je regretterai toute ma vie ce stratagême-là. Il faut pourtant se consoler, mon cher Arlequin, & ne pas laisser ton Maître dans la crise. Si ce malheureux Cadi venait à le découvrir....

ARLEQUIN.

Il n'en serait peut-être pas quitte pour une bastonnade.

LE BARBIER.

Vraiment, non. Je suis dans une agitation, dans une inquiétude affreuse... : N'entends-tu pas quelque bruit, mon cher Arlequin ? Approche-toi tout doucement de la porte du Cadi.

ARLEQUIN, *s'approchant de la porte.*

Ah ! Monsieur le Barbier, l'excellente odeur de macarons !

LE BARBIER.

Ecoute, écoute.

ARLEQUIN.

Voilà des macarons qui embaument !

LE BARBIER.

N'entends-tu rien ?

ARLEQUIN.

Oh ! que si, j'entends.

LE BARBIER.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Je me trompais ; ce n'est que le tourne broche.

LE

LE BARBIER.

Tout est donc bien tranquille ?

ARLEQUIN.

Oh! pour le coup, j'entens quelque chose. Venez, venez écouter vous-même.

LE BARBIER, *s'approchant.*

Je n'entens rien.

ARLEQUIN.

Ah! je l'entens bien, moi. Peste! quel sabbat!

LE BARBIER.

Comment ?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien, ce n'est rien; c'est le petit chat qui miaule.

[*Se retirant tout à coup, comme s'il était fort effrayé.*]

Oh! oh! ce n'est plus un badinage, au moins.

LE BARBIER.

Qu'est-ce donc, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

J'entens un bruit épouvantable.

LE BARBIER.

Oh! il n'en faut plus douter! c'est assurément ton Maître qui est découvert! pauvre jeune homme! Que diable allait-il faire chez ce chien de Cadi ? Cours vîte, mon cher Arlequin. Cours chercher tous les Esclaves du malheureux Almanzor. [*Arlequin sort.*] Au secours, mes voisins, au secours! au meurtre! ah! c'est une chose abominable, & qui crie vengeance! [*Arlequin rentre avec des Esclaves.*] Ah! te voilà mon pauvre Arlequin! frappons tous, mes amis; brisons la porte de ce maudit vieillard.

SCENE XV.

LE CADI, LE BARBIER, ARLEQUIN, ESCLAVES D'ALMANZOR.

LE CADI.

QUE veut donc dire tout ce tapage ? A-t-on jamais fait un pareil bruit à la porte d'un honnête homme ?

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! Monſieur le Cadi, vous croyez donc qu'il ne tient qu'à faire donner la baſtonnade, & qu'il vous ſera permis d'aſſaſſiner les gens !

LE CADI.

Aſſaſſiner les gens !

LE BARBIER.

Oui, méchant Cadi. Rendez-nous notre Maître au plus vîte ; ou nous allons bruler la maiſon.

ALMANZOR *à la fenêtre, faiſant inutilement des ſignes au Barbier.*

Quoi ! c'eſt encore ce malheureux ! ce traitre !..

LE CADI.

Votre Maître, impoſteur, votre Maître ? Eh ! quel ſujet m'auroit-il donné de le maltraiter ? Eſt-ce qu'il eſt dans ma maiſon ?

LE BARBIER.

Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, vieil hypocrite. Je ſais bien ce que je dis. Votre fille aime notre Maître, & lui a donné un rendez-vous pendant votre abſence. . . .

ALMANZOR.

Juſte ciel !

LE BARBIER.

Quelque Démon vous en aura ſans doute averti, vieux magicien. Vous les avez ſurpris enſemble, & vous. . . .

LE CADI.

Cet homme me ſemblait tout à l'heure dans ſon bon ſens. Quelque maligne vapeur ſans doute. . . .

ARLEQUIN.

Oh ! que nenni, Monſieur, oh ! que nenni ; le Barbier n'a point de vapeurs.

LE CADI.

La tête tourne aſſurément à ces bonnes gens. Mes amis, ſi ce que vous dites eſt vrai, il n'eſt pas beſoin de faire tant d'éclat. Entrez, voyez, cherchez, je vous le permets.

LE BARBIER.

Oui, oui, nous chercherons. Attendez-moi là ſeulement, mes amis. Le Calife ſera informé de cette action, & il en fera bonne & briéve juſtice.

LE CADI.

Entrez ſeulement ſans tant de rumeur. . . . Mais que vois-je ? C'eſt Almanzor lui-même : qu'on l'arrête à l'inſtant.

SCENE XVI.

Les Acteurs précédens, ALMANZOR.

ALMANZOR.

IL n'en eſt pas beſoin, Seigneur Cadi. Je viens moi-même me livrer à votre reſſentiment. J'adore, il eſt vrai, la belle Zulime. Mon amour, ma conſ-

tance, ont fléchi son insensibilité. Voudrez-vous faire deux malheureux?...

LE CADI.

Vous en êtes aimé, dites-vous?

SCENE XVII. & derniere.

Les Acteurs précédens, ZULIME.

ZULIME.

OUI, mon pere, j'ose vous l'avouer. Ma perte & ma grace sont entre vos mains; mais Zulime vous est chere, & le même arrêt [*Montrant Almanzor.*] qui lui donnerait la mort, entrainerait aussi la mienne.

[*Ils tombent tous aux genoux du Cadi.*]

LE CADI, *après un moment de silence.*

Levez-vous, mes enfans. Je ne briserai pas des nœuds que le ciel même semble avoir pris plaisir de former.

ALMANZOR.

Je suis au comble du bonheur. En faveur de cet événement, trouvez bon, Seigneur Cadi, que je donne la liberté à mes esclaves. Je me charge de l'établissement de Fatmé, & même de ce malheureux Arlequin.

ARLEQUIN.

Et le Barbier?

ALMANZOR.

Je lui pardonne aussi; mais ne m'en parle jamais.

LE BARBIER.

Mon zele ne saurait se démentir. Je vais, Seigneur Almanzor, faire tout disposer pour les apprêts de la nôce.

FIN.

LES
MÉPRISES,
OU
LE RIVAL
PAR RESSEMBLANCE,
COMÉDIE
EN VERS DE DIX SYLLABES;
Revue par l'Auteur.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CETTE Pièce n'eſt pas ici dans ſon rang. C'eſt la derniere que l'Auteur ait donnée ; mais elle eût été déplacée dans le ſecond volume, qui n'eſt deſtiné qu'à la Comédie des *Philoſophes*, & à ce qui a précédé & ſuivi cette célèbre querelle.

La Repréſentation en fut tumultueuſe. L'Auteur dit plaiſamment dans l'Avant-Propos de l'édition de 1762, qu'après *la Journée des Philoſophes*, il ſentait tout le danger de repâraître dans la carrière, du moins ſi promptement.

Le ſujet n'était pas de ſon invention : auſſi, s'eſt-il permis d'en faire l'éloge qu'il mérite. En effet, il n'eſt guère d'exemple au Théâtre d'une Piéce intriguée avec plus de fineſſe ; mais ce qui appartient à l'Auteur, c'eſt le perſonnage du Frondeur, caractère qui, malgré les Spectateurs mal-intentionnés, produiſit le plus grand effet, & qui eſt véritablement neuf ſur la Scène.

Ce qui eſt encore à lui, c'eſt une manière de dialoguer, dont on n'apperçoit plus ſur nos Théâtres que des traces bien rares; un ſtyle pur, élégant & naturel, dans le genre de vers le plus difficile de notre langue, parce qu'il exige le plus de préciſion : voilà ce que l'on ne fait que tranſcrire d'après les ouvrages publics qui en ont parlé.

Que dans un ſiècle plus abondant en bonnes Comédies, on eût affecté de décourager un Auteur, cet exemple d'injuſtice pourrait être regardé comme ſans conſéquence. Mais que dans un tems de diſette, quelques eſprits chagrins ayent ſur le Public l'aſcendant de troubler ſes plaiſirs; que ceux qui travaillent à réparer nos pertes, ayent à lutter, à la fois, contre la difficulté de l'Art, & contre leur humeur, il y a de quoi rebuter toute émulation, & avancer de plus en plus la chute d'un genre qui ſera regretté longtems.

L'Auteur ne voulut point ſuivre l'uſage nouvellement établi de faire violence à l'attention du Public, en appellant d'une pre-

mière assemblée à une seconde, & de celle-ci à une troisième. Il n'ignore pas ce petit manège en vogue, de se composer un Parterre du lendemain, uniquement aposté pour casser les Arrêts de la veille. Ce charlatanisme, si propre à attirer du respect aux décisions de la multitude, doit être mis au rang des nouveaux prestiges de Melpomène. La gloire en appartient à ses jeunes Elèves; mais de pareilles ressources ne conviennent point à l'Auteur, qui a pris quelquefois la liberté de se moquer des Charlatans, & de ceux qui s'en laissent duper.

Sa Comédie fut remplacée au Théâtre par celle du *Tambour nocturne*. On disait alors qu'apparemment les Comédiens avaient eu l'intention de le venger; ce qu'il y a de vrai, c'est que le *Tambour* réussit beaucoup, par *trois raisons*, qui ne sont pas dans le Rôle de Monsieur *Pincé* *.

* Personnage du *Tambour Nocturne*, qui répète, jusqu'au dégoût, pendant cinq mortels Actes en prose, une plaisanterie assez froide, qui lui fait donner, dans la Pièce, le nom de l'*Homme aux trois raisons*.

ACTEURS.

DORIMON, *Pere de Lucile.*
LUCILE.
CLERVAL, *Amant de Lucile.* }*
CLÉON, *prétendant à Lucile.* }
LE MARQUIS, *autre prétendant.*
CLITANDRE, *Neveu de Dorimon.*
VALERE, *Ami de Clerval.*
LISETTE, *Suivante de Lucile.*
FRONTIN, *Valet de Clerval.*
PASQUIN, *Valet de Cléon.*

La Scene est au Palais Royal.

* Ces deux personnages qui sont supposés parfaitement ressemblans, comme ceux des *Ménechmes*, ont été représentés par un même Acteur. On avait cru rendre par-là cette ressemblance vraisemblable aux yeux, & donner à la Pièce un mérite d'illusion qui manque absolument aux *Ménechmes*, où l'on voit deux Acteurs très-différens de figure, de taille & de voix, représenter deux personnages qui sont censés se ressembler en tout.

N. B. Que la Pièce pourrait aussi se représenter très-bien avec deux Acteurs différens ; mais on croit que le moyen de rendre la ressemblance vraisemblable aux yeux, était une nouveauté ingénieuse, & qui devait contribuer au succès de l'ouvrage.



LES MÉPRISES, OU LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLERVAL *ſeul, un portrait à la main.*


Uoi ! ce portrait changerait mes deſtins ?
Le coup du ſort qui le mit dans mes mains
A ma raiſon préparait ce naufrage,
Et c'eſt le fruit de mon fatal voyage !
Ah ! tous nos pas ſont des jeux du hazard.
Je partirai . . mais ce ſera trop tard.

Quelle aventure étonnante, imprévue !
(Il regarde le portrait.)
Ces traits à peine avaient frappé ma vue;
J'en éprouvais le charme dangereux,
L'original se présente à mes yeux.
Je crois rêver, j'accours, c'était lui-même;
Le charme agit, l'on me regarde, & j'aime!
Il faut encore, il faut pour m'achever,
Que par caprice, ou bien pour m'éprouver,
On ait eu l'air de m'accueillir. J'approche,
On me salue, on m'adresse un reproche,
Et l'on s'éloigne; enfin, depuis deux jours,
Le même sort qui me poursuit toujours,
A ramené les mêmes circonstances,
Nouveaux regards, nouvelles révérences,
Et de ma part toujours nouveau plaisir.
Ah! c'en est trop, ce songe doit finir.
Si c'est un jeu de la belle inconnue,
Pour en jouir mon ame est trop émue.
Si j'étais dupe assez pour me flatter,
Quelle victoire!... il vaut mieux l'éviter.
Frontin!
(Frontin paraît.)

SCENE II.

FRONTIN, CLERVAL.

FRONTIN.

Monsieur.

CLERVAL.

Il faut dès ce jour même,
Il faut partir.

FRONTIN.

Ma surprise est extrême.
Comment partir, Monsieur ! nous arrivons.

CLERVAL.

Ah ! j'ai pour fuir de trop justes raisons.
Que tout soit prêt.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, que répondre
A vos amis que ce trait va confondre ?
Que diront-ils ? Quel caprice !

CLERVAL.

Obéis.

FRONTIN.

Vous annoncez un voyage à Paris.
Six mois au moins vous étaient nécessaires
Pour terminer vos pressantes affaires,
Et vous partez ! Vraiment le beau dessein !

CLERVAL.

Te tairas-tu ?

FRONTIN.

C'était donc bien en vain
Que j'avais cru vous témoigner mon zèle,
En m'occupant, en serviteur fidèle,
A vous donner quelque éclaircissement
Sur cet objet inconnu, mais charmant,
Qui sur vos sens avait pris tant d'empire.
J'ai du regret à ce qu'on m'a pu dire;
Autant vaudrait avoir perdu mes pas.

CLERVAL, *soupirant.*

Ah! cher Frontin.

FRONTIN.

Vous ne partirez pas.

CLERVAL.

Tu peux penser?...

FRONTIN.

Ce soupir me rassure,
Et maintenant j'en ferais la gageure.

CLERVAL.

Tu me crois donc bien fortement épris?

FRONTIN.

Vous resterez, c'est moi qui vous le dis.

CLERVAL.

Oui, j'avouerai qu'à la premiere vue,
Je fus frappé des traits de l'inconnue.
Vit-on jamais en effet plus d'appas,
Des yeux plus doux?

FRONTIN.

Vous ne partirez pas.

CLERVAL.

C'est-là plûtôt, c'est-là ce qui me chasse ;
Je songe à fuir le coup qui me menace ;
(Après un moment de silence.)
Mais d'elle enfin que sais-tu ?

FRONTIN.

Presque rien.
Je sais son nom, son état, & son bien.

CLERVAL, *vivement.*

Eh ! pourquoi, traître ?...

FRONTIN.

Oh ! soyez plus tranquille.
Sachez d'abord que son nom est Lucile,
C'est un beau nom ! son pere est un vieillard,
Espece d'ours, animal campagnard,
Fort entêté de son rang, de ses titres,
De son blason dessiné sur les vitres
De son Château ; tout plein du vieil honneur,
Bourgeois ici, dans son hameau Seigneur,
Sauvage aux champs, & frondeur à la ville.
Sa passion dominante est Lucile ;
Il va bientôt lui donner un époux,
Pour se livrer tout entier à ses goûts.

CLERVAL.

Qui t'en a donc tant dit ?

FRONTIN.

Une Lisette,
Fille piquante, avisée & discrette,

Pour les Frontins s'expliquant volontiers,
Et qu'autrefois j'ai connue à Poitiers.
Je sais encore, (& vous deviez le craindre,)
Que vous avez des rivaux.

CLERVAL.

Pour m'en plaindre,
Lucile, hélas ! a trop d'attraits.

FRONTIN.

L'un d'eux
Est un Marquis assez peu dangereux,
Quoiqu'à Lucile il s'efforce de plaire ;
Mais le second....

CLERVAL.

Il a l'aveu du pere ?

FRONTIN.

Vous l'avez dit : de plus il est aimé.

CLERVAL.

Dans mon projet me voilà confirmé.
On parle donc d'un futur hyménée ?

FRONTIN,

Non, Monsieur, non ; l'affaire est terminée.
On n'attend plus pour sceller l'union,
Que le retour du fortuné Cléon.
Depuis deux mois il réside en Provence ;
Il devait faire une moins longue absence ;
Mais il revient sans doute incessamment,
Il n'écrit plus.

CLERVAL.

Ah ! Frontin, quel tourment !

FRONTIN.

Jusqu'à présent je débrouille sans peine
Tous ces détails, hors un point qui me gêne.
J'ai beau rêver, quoique vaste & profond,
A parler vrai, mon esprit s'y confond.
Depuis dix jours, sans aller chez Lucile,
Votre rival a paru dans la ville.
Lucile croit, soutient qu'elle l'a vû.

CLERVAL.

Bon !

FRONTIN.

C'est un fait, & je m'y suis perdu.
Je ne sais point expliquer les miracles.
Elle l'a vû, prétend-elle, aux spectacles,
Suivre ses pas, enfin la regarder,
Et soupirer, & n'oser l'aborder.

CLERVAL.

A quel propos ? Sur quelle vraisemblance
Peux-tu penser ? ...

FRONTIN.

J'y vois peu d'apparence.

CLERVAL.

Va, mon ami, Lisette t'a forgé
Ce beau Roman.

FRONTIN.

Monsieur, pur préjugé.
Un conte à moi ! Non, parbleu, j'en sais faire.
Mais... oui... fort bien ! je perce le mystère,

Et les motifs de tout cet embarras.
Lucile avait, pour obſerver ſes pas,
Un vieil argus, une éternelle tante,
Digne en tout point du nom de ſurveillante;
Et qui d'ailleurs protége le Marquis.
Cléon paraît; l'inſtant était mal pris :
Mais, s'éloignant un moment de ſon guide,
Lucile a dit à ſon amant timide :
» C'eſt trop auſſi redouter un rival;
» De quelque appui dont l'honore m'a tante;
» Mon choix eſt fait; j'ai lieu d'être conſtante,
» Ce front auſtere & jaloux vous ſied mal.
» Soyez moins ſombre, & craignez de déplaire
» A moi, Monſieur; mais ſur-tout à mon pere.

CLERVAL.

Que ma ſurpriſe augmente avec raiſon!
C'eſt à moi-même, & non pas à Cléon
Que s'eſt tenu ce diſcours.

FRONTIN.

Quel vertige!
Il eſt aiſé d'expliquer ce prodige.
Cléon, ſans doute, était auprès de vous,
Et le hazard ...

CLERVAL.

Tu me mets en courroux.
C'était à moi... Dans quel trouble il me jette!
Mais d'où ſais-tu ces détails?

FRONTIN.

De Liſette.

Quand une fois sa langue a pris l'essor,
C'est un torrent. Je crois l'entendre encor.

CLERVAL.

Ciel! conçois-tu l'excès de ma surprise?
Quoi! je pourrais fonder cette méprise,
Et ressembler assez à ce Cléon?
Serait-il bien possible?

FRONTIN.

Pourquoi non?
De pareils faits, Monsieur, n'arrivent guère:
Mais de nos jours on vit deux *Martin-guerre*.
Il est encor des exemples connus,
Et les savans....

CLERVAL.

Je ne m'étonne plus
Si bien des gens, (tu les as vûs, je pense,)
M'ont salué d'un air de connaissance.

FRONTIN.

Mais en effet, & je comprens pourquoi
Beaucoup de gens me demandent à moi,
Ce qu'un Pasquin, mon prétendu confrere,
Est devenu. Vraiment la chose est claire.

CLERVAL.

J'ai trop tardé de m'éloigner d'ici,
Mon triste sort, est assez éclairci.
Mais c'en est fait.

FRONTIN.

Eh! quoi! Cléon nous chasse?
Ma foi, Monsieur, soit faveur, soit disgrace,

S'il nous ressemble, à quoi bon lui céder ?

CLERVAL.

Il est aimé !

FRONTIN.

Tout pourrait s'accorder;

Il est absent.

CLERVAL.

C'est lui que Lucile aime :

Je n'irai point par un vil stratagême,
En imposer à sa crédulité.
Tout le défend, l'honneur, la probité.

FRONTIN.

Moi, je rirais. L'aventure est unique,
Le dénouement peut en être comique.
Que savez-vous ? Peut-être a-t-il des torts.
Pour les absens, ainsi que pour les morts,
L'amour s'éteint. Voyez nos jeunes veuves ;
Observez-les, Monsieur, voilà mes preuves.

CLERVAL.

Non, tes conseils sont affreux, & mon cœur
De tout mensonge eut toujours trop d'horreur.

FRONTIN.

Eh ! bien, Monsieur, je suis moins difficile ;
Et je me charge & du plan & du style :
Je mentirai pour vous. Que d'importans
Ne laissent pas cet office à leurs gens !
Fort à propos Lisette ici s'avance,
Vérifions d'abord la ressemblance.

SCENE III.

LISETTE, CLERVAL, FRONTIN.

FRONTIN.

Quoi ! si matin dans le Palais Royal !
Je t'y guettais.

LISETTE.

Plaisant original,
Pour me guetter ! mais ... plus je considere.. :
Plus c'est Cléon.

FRONTIN.

Voyez le grand mystère !
Le rare effort de pénétration !

LISETTE.

C'est vraiment lui, Lucile avait raison.

FRONTIN.

Tu nous fais donc l'honneur de nous connaître ?

LISETTE.

L'œil de l'Amour vaut mieux que l'œil du maître ;
J'avais tort. Mais ne nous trahit-il pas ?
Vous m'allarmez, par cet air d'embarras ;
Parlez, Monsieur.

CLERVAL.

Non, jamais ta maitresse
Ne fut aimée avec plus de tendresse.

FRONTIN.

C'eſt un amour qui ne reſſemble à rien.

LISETTE.

Eh ! qu'en ſais-tu ?

FRONTIN.

Vraiment, il ſiérait bien,
Qu'en fait d'amour il eût pour ma perſonne
Quelque ſecret.

LISETTE, *à Clerval.*

Il vous ſert ?

FRONTIN.

Oui, mignonne.

LISETTE.

Eh ! mais, Monſieur, qu'eſt devenu Paſquin ?

FRONTIN.

Paſquin, dis-tu ? C'était un grand coquin.
Y preniez-vous quelque intérêt, ma mie ?

LISETTE.

Mais. . . .

FRONTIN.

S'il revient de ſa paralyſie,
Tu peux encor conſerver quelque eſpoir.
Les médecins ont bien fait leur devoir.

LISETTE.

Les médecins ? Le mal eſt ſans remede.
Pauvre Paſquin !

FRONTIN.

Le ciel lui ſoit en aide.

Mais à propos, Monsieur, ce Diamant
[*Prenant la main de Lisette.*]
Dont vous vouliez orner ce doigt charmant;
Où donc est-il ?

CLERVAL, *le donnant.*

Il a peu d'importance,
Et ce sera pour faire connaissance.

FRONTIN, *à son Maître.*

Renouveller, serait plus à propos.

LISETTE.

Je ne sais point chicaner sur les mots;
Mais il devrait me parler de Lucile.

CLERVAL.

Ah ! mon esprit n'est point assez tranquille !
J'aurais, hélas ! trop à t'interroger.

LISETTE.

Qu'a-t-elle fait pour vous décourager ?
J'aurais aussi besoin d'être éclaircie
Sur bien des points. Quelle mélancholie !
Qu'il est changé !

FRONTIN.

Trouves-tu ?

LISETTE.

Ce n'est pas
Ce qu'il a fait de plus mal en tout cas.
Par fois léger, avantageux, frivole,
Même, un peu fat, tel fut jadis son rôle;
Mais je l'aimais ainsi, mieux que jaloux.

FRONTIN.

C'est un poison qu'il a repris chez nous.

L'air du climat agit beaucoup ſur l'ame.

CLERVAL.

Ce ſentiment doit te prouver ma flamme.

LISETTE.

Moi, je m'y perds ; avant votre départ ;
Pour le Marquis vous n'aviez nul égard ;
Vous plaiſantiez de ſes feux, au contraire :
Même, entre vous, on a craint une affaire.

CLERVAL, *en lui-même.*

Ah ! je rougis de tant d'aveuglement.
Qui me retient ?

LISETTE.

L'accès eſt violent ;
Vous m'effrayez, & cette jalouſie
Pourrait aller juſqu'à la frénéſie :
C'eſt à Lucile à vous guérir. Entrons ;
Venez, Monſieur.

CLERVAL.

Moi !

LISETTE.

C'eſt trop de façons ;
Entrez, vous dis-je, ou craignez ſa colere.

CLERVAL.

Avec excès, je crains de lui déplaire.
Mais non, mon cœur ne l'ôſera jamais ;
Contre mes feux je prends ſes intérêts.
Épargnons-lui ma préſence importune.
Ciel ! eſt-ce à moi de troubler ſa fortune !

Je

Je dois la fuir, & pour elle, & pour moi;
Pour mon rival; l'honneur m'en fait la loi,
Je la suivrai.

LISETTE.

Je demeure immobile!
C'est être ingrat que d'affliger Lucile.
Craignez enfin d'exciter son courroux,
Craignez l'effet de vos transports jaloux.
Elle a compris, puisqu'il faut vous le dire;
Combien sur vous ils avaient pris d'empire.

FRONTIN.

Oh! rien n'échappe aux femmes!

LISETTE.

Votre amour
En a paru plus digne de retour.
Elle se plaît à voir dans vos allarmes
L'impression du pouvoir de ses charmes.
Vous vous étiez rencontrés un moment
Hier au soir. Votre air intéressant
Fit son effet à travers le nuage,
Qui d'un jaloux obscurcit le visage;
Jamais on n'eut des sentimens plus vifs,
M'a-t-elle dit, des yeux plus expressifs;
Qui lui croirait tant de délicatesse?
De ce jour même il eût eu ma tendresse,
Il m'eût séduite.

CLERVAL.

Arrête... ô! jour heureux!
Que tu me tends un piége dangereux!

Sur mon rival j'aurais la préférence !
Dois-je goûter cette douce espérance ?
Me dis-tu vrai ? Tu surprends ma raison ;
Tu me ravis par cette illusion.

LISETTE.

Venez, Monsieur, l'apprendre d'elle-même ;
Venez entendre à quel point on vous aime.
Vous balancez ?

CLERVAL.

Si tu savais ! . . attends.
Je dois, je veux. . .

LISETTE.

Ah ! ciel ! il n'est plus tems ;
Remettez-vous, je vois venir son pere.
Craignez, sur-tout, d'exciter sa colere ;
Il serait homme à prendre son parti,
Il est très vif, vous êtes averti,
Songez à vous.

CLERVAL.

Quel embarras !

FRONTIN.

Courage !



SCENE IV.

DORIMON, CLERVAL, LISETTE, FRONTIN.

DORIMON.

C'Est toi, Cléon ? As-tu fait bon voyage ?
Je savais bien que malgré tes délais,
Et ton silence, enfin tu reviendrais.
La paix est faite, embrasse-moi, mon gendre ;
Et je te tiens excusé sans t'entendre.

CLERVAL.

Monsieur, je dois...

DORIMON.

Mon Dieu ! ne sais-je pas
Ce que l'on dit en un semblable cas ?
De ta lenteur loin de te faire un crime,
L'air campagnard t'a plû, je t'en estime.
Moi, si jamais je revoyais mes champs,
Je ne viendrais à Paris de longtems.
Là le plaisir est fils de la nature,
Il porte à l'ame une gaîté plus pure,
Ici l'art seul en fait tous les apprêts.

FRONTIN.

C'est mon avis. Bois, prés, vallons, forêts
Voilà, ma foi, la bonne compagnie :
On vit en paix, du moins si l'on s'ennuye.

DORIMON.

Ce garçon-là me plaît, il a du bon.
Je veux un jour te posséder, Cléon,
Dans mon château : c'est un domaine antique ;
L'architecture en est un peu gothique ;
Mais c'est par-là qu'il m'enchante surtout ;
Je crois qu'au fond tu seras de mon goût ;
Je hais le faste & les modes nouvelles.
Un pont-levis, des fossés, des tourelles,
Des parapets, & de larges crénaux
Bien & dûment armés de fauconneaux,
Ajoutes-y dix mille écus de rente,
C'est-là, morbleu, c'est-là qu'on représente ;
Mais à Paris, tout rang est confondu,
Un gentilhomme y végéte inconnu ;
Le dernier fat le tient sur le qui vive ;
On n'y sait pas ce que c'est que Censive,
Dixmes, Champars : c'est un ennui mortel.

LISETTE.

Voilà Paris condamné sans appel.

DORIMON.

J'en parle encore avec trop d'indulgence.
Le luxe a pris un degré d'insolence
Si révoltant, si scandaleux ! les mœurs
Y font rougir. Des travers, des noirceurs,
Nulle décence, encor moins de scrupules,
Le rendez-vous de tous les ridicules ;
De jeunes foux dont on n'ose approcher ;

Un important qui s'érige en cocher,
Et dont l'adresse, en ce vil ministère,
Paraît l'effet d'un art héréditaire;
Des Écrivains audacieux par choix,
Qui n'ont d'esprit que pour fronder les loix;
Une coquette insultant la décence,
Et dont les airs font rougir l'innocence,
Qui, sans pudeur, des dons d'un étourdi
Fait en public l'inventaire hardi:
Tout est excès, profusion, délire:
Eh! qui peut voir, & s'empêcher de rire;
Des Plébéiens habitant un Palais,
De leurs couleurs, chamarrer des valets,
A leurs festins appeller l'harmonie,
Donner chez eux Concert & Comédie,
Impunément trancher du Souverain,
Et se montrer avec un front d'airain:
Voilà pourtant ce qu'on appelle usages,
Et nous avons la fureur d'être sages!

CLERVAL.

C'est nous juger avec trop de rigueur.
Quoi! rien ne peut vous désarmer, Monsieur?
Ici les Arts rassemblent leurs miracles,
Et quand Paris n'aurait que ses spectacles,
Ces monumens, l'honneur du nom Français;
Se pourrait-il...

DORIMON, *brusquement.*

Moi, je n'y vas jamais;

Je n'aime point toutes ces Tragédies
Du mauvais goût dolentes rapſodies.
On en fait trop, c'eſt un genre épuiſé
Depuis long-tems; le moule en eſt briſé.
De tant d'Auteurs la ſtérile abondance
M'afflige auſſi pour l'honneur de la France :
Paris eſt plein de ces petits talens
Dont le Cothurne écraſe le bon ſens.
Phédre, Cinna, Rhadamiſte, Zaïre,
Tréſors de l'Art qui devraient nous ſuffire;
Et qui devraient à tout petit rimeur
De ſon néant montrer la profondeur,
Défigurés, traveſtis, mis en piéces,
Sont en détail mutilés dans leurs Piéces.
Ce n'eſt plus là ce qu'il faut aujourd'hui;
Trop d'abondance amene enfin l'ennui :
Eh! que m'importe à moi Rome ou la Grèce;
Et ces échos ſe répétant ſans ceſſe?
Corrigent-ils mes défauts, mon humeur?
Que de nos jours il s'éleve un Cenſeur,
Qui de ſon ſiécle affrontant l'injuſtice,
Avec éclat faſſe la guerre au vice;
Voilà l'Auteur que j'irais approuver.

CLERVAL.

C'eſt fort bien dit; mais l'homme eſt à trouver.

DORIMON.

Vraiment, ſans doute, il faudrait du courage,
Et ce n'eſt plus, morbleu! notre partage.

CLERVAL.

Ainſi, Monſieur, vous penſez qu'autrefois
Tout allait mieux ?

DORIMON.

Comment ! ſi je le crois !
Tu le verras, ſi tu viens dans mes terres :
Tout y reſſent la candeur de nos peres ;
J'ai conſervé juſqu'au fauteuil à bras
Où mes ayeux, Guerriers & Magiſtrats,
A leurs vaſſaux rendaient juſtice eux-mêmes :
Ce tems n'eſt plus.

CLERVAL.

Ne ſoyons point extrêmes ;
Je l'avouerai, tout âge a ſes abus :
Mais notre ſiécle a produit des vertus ;
Je dirai plus, des actes d'héroïſme,
De grandeur d'ame & de patriotiſme :
Fut il un tems plus marqué par l'honneur ?
Il nous manquait l'épreuve du malheur.
Nous lui devons ces glorieux exemples
Qu'Athène aurait conſacrés dans ſes Temples ;
Tous ces vaiſſeaux, ces fruits de notre amour,
Renouvellés, reproduits chaque jour :
Quand les Français ont-ils mieux fait paraître
Ces ſentimens qu'ils ont tous pour leur Maître ?
Interrogez, conſultez nos rivaux.
Oui, le Français, ſans doute, a ſes défauts ;
Inconſéquent, léger, brillant, frivole,
La vanité, le luxe eſt ſon idole ;

Mais à son cœur le vice est étranger ;
S'il a d'abord un succès passager,
La raison vient dissiper ces nuages ;
Le plus beau Ciel n'est pas exempt d'orages ;
Rien n'est constant dans ce vaste univers :
J suis bien loin d'excuser nos travers ;
Mais n'en croyons ni l'aigreur, ni l'envie ;
Aimer son Roi, l'honneur & la patrie,
De tout Français tels sont les sentimens :
Ils sont vainqueurs du caprice & du tems.

DORIMON.

Ah ! tu me fais abjurer la satyre,
Et de grand cœur je cesse de médire ;
Mais que veux-tu, cher Cléon ? le bon sens
Est révolté d'un tas d'impertinens,
De foux, de sots, dont la présence excéde ;
Le bien échappe & le mal nous obséde.
Pour m'y soustraire il n'est qu'un seul moyen ;
Prends ma Lucile, & puis je pars.

FRONTIN.

Fort bien.

DORIMON.

Oui, l'hymen fait, je retourne au village.

CLERVAL, *avec inquiétude.*

L'heureux Cléon aura donc l'avantage
De posséder ce trésor ?

DORIMON.

Oui, vraiment.
N'es-tu pas sûr de mon consentement ?

Tu ſais très-bien à quoi tenait l'affaire :
Tu dois avoir mis ordre à tout, j'eſpére?

CLERVAL, *prêt à ſe découvrir.*

Eh ! bien, Monſieur, apprenez ...

DORIMON.

Ce récit
Peut-être long, ton retour me ſuffit ;
Quant à préſent ; je remets à t'entendre :
Tu t'es promis le plaiſir de ſurprendre.
On pourra bien te bouder cependant :
Mais en amour on s'appaiſe en grondant.
Adieu. Je veux faire ta paix à table ;
N'y manque pas.

SCENE V.

CLERVAL, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce vieillard eſt bon diable.

LISETTE.

Eh ! bien, Monſieur, allez-vous retomber
Dans vos ennuis ?

CLERVAL.

Je crains de ſuccomber.

LISETTE.

Comment!

CLERVAL.

Ecoute, il faut que je la voie,
Oui . . . tout mon cœur y consent avec joie :
Va m'annoncer, Lisette ; mais au moins
Fais, s'il se peut, que ce soit sans témoins ;
L'aveu secret qu'il faut enfin lui faire
N'en souffre pas.

LISETTE.

Ah ! Ciel ! que de mystère !
Allons, Monsieur, du moins commencez-vous
(*A Frontin.*)
A raisonner ; toi, viens prendre chez nous
Certains paquets arrivés pour ton Maître.

FRONTIN.

Va, je te suis.

SCENE VI.

FRONTIN, CLERVAL.

FRONTIN.

Nous en viendrons peut-être
A notre honneur. Vous l'allez voir enfin.

CLERVAL.

Ah ! sais-je, hélas ! quel sera mon destin ?

Si je pouvais du moins trouver Valere ?
Qu'un tel ami me ferait néceſſaire
Pour m'éclairer !

FRONTIN,

Monſieur, s'il eſt ici.
Vous le verrez dès ce jour, comptez-y.
Pour le chercher, j'ai fait courir la ville ;
Mais on revient de la part de Lucile.

SCENE VII.

LISETTE, CLERVAL, FRONTIN.

LISETTE.

IL faut garder vos ſecrets importans.
Tout ce qui dîne, eſt arrivé céans ;
J'ai du regret, Monſieur, à vous le dire.

CLERVAL, *vivement.*

J'en ſuis charmé, Liſette, je reſpire.

LISETTE.

Comment ! charmé.

FRONTIN.

Que veux-tu, mon enfant ?
L'accès revient, il change à chaque inſtant.

LISETTE.

Oh ! bien, Monſieur, vous changerez encore ;
Lucile attend ces ſecrets qu'elle ignore.

Après dîner, il dépendra de vous
D'obtenir d'elle un autre rendez vous;
Autant que vous, peut-être, on le désire;
Mais à présent, j'ai l'ordre de vous dire
En termes clairs, bien précis, bien exprès,
Qu'on veut vous voir à l'instant ou jamais.

CLERVAL.

Ciel! se peut-il que mon cœur s'y refuse?

LISETTE.

Nôtre vieillard a parlé, plus d'excuse.

FRONTIN.

Conduis nos pas; dans son émotion,
Il aurait peine à trouver la maison.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul, des Lettres à la main.*

ÇA, commençons mon grave ministère,
Et procédons d'abord à l'inventaire
De ces paquets adressés à Cléon.
Mon Maître aurait des scrupules ; mais bon!
Tous les moyens sont égaux quand on aime,
C'est mon avis ; il faut, malgré lui-même,
Servir Clerval, D'ailleurs je dois mentir,
Et tout menteur a droit de s'éclaircir.

[*Il ouvre des paquets.*]

Lisons, Fort bien! C'est un état fidéle
De ce qu'il doit : Vraiment, la somme est belle!

[*Il ouvre d'autres Lettres. Il en déchire quelques-unes*]

Voyons la ſuite. » *Il vous plaira payer*
» *Sans nul délai*, propos de créancier,
» *Deux mille écus*. Les paroles ſont claires.
Vous avez là de très-bonnes affaires,
Mon cher Cléon ! » *pour un billet d'honneur* ;
» *Deux cens louis !* mais, mon petit Seigneur,

[*Il ouvre une derniere Lettre.*]

En eſt-ce aſſez ? Ceci change de ſtyle :
» *Il faut, mon Cher, retourner à Lucile*,
» *Rends-lui ton cœur & ton premier amour.*
» *Tu ne peux plus eſpérer de retour*
» *De l'Infidéle & volage Julie.*
» *Tout eſt rompu, demain on la marie* ;
» *Fais ſur toi-même un effort de raiſon*
» *Pour l'oublier. Ton ami Lyſimon.*
Parbleu, j'apprends un très-joli myſtère !
Il faut garder cet écrit néceſſaire.
Mais que me veut ce viſage importun ?
Reſſemblerais-je à mon tour, à quelqu'un ?
On vient à nous, allons, Frontin, courage,
Point de ſurpriſe, & ferme à l'abordage.



SCENE II.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

OU je me trompe, ou c'eſt lui-même... Eh! oui;
C'eſt...

FRONTIN.

Je ne ſais, Monſieur, ſi je ſuis lui;
Mais je ſuis moi.

CLITANDRE.

C'eſt bien ce que Liſette
M'avait dépeint.

FRONTIN, *à part.*

Peſte de l'indiſcrette!
(Haut.)
Ceci, ſans doute, eſt du Cléon. Monſieur,
On vous a donc fait un portrait flateur,
Intéreſſant?

CLITANDRE.

Le fat! peux-tu m'apprendre
Combien Cléon prétend ſe faire attendre?
Toi, que fais-tu dans ce jardin?

FRONTIN, *un peu embarraſſé.*

Eh! mais;
Apparemment, Monſieur, j'y prends le frais.

CLITANDRE.

Veux-tu parler ?

FRONTIN, *à part.*

Sachons qui ce peut être.

[*Haut.*] J'arrange aussi les lettres de mon Maître.

CLITANDRE, *voyant celles qui sont déchirées.*

Tu me parais les arranger très-bien.

FRONTIN.

J'élague ainsi ce qui n'est bon à rien.

CLITANDRE.

Mais qu'en fais-tu ?

FRONTIN.

Je les lis.

CLITANDRE.

La méthode

Me paraît neuve, elle est vraiment commode.
Mais réponds-moi ; Cléon, pour un amant,
Semble marquer bien peu d'empressement.
Son premier tort, en quittant cette ville,
Fut d'oublier le portrait de Lucile.
Malgré mes soins, ce portrait s'est perdu ;
J'ignore encor s'il me sera rendu ;
Depuis trois jours mes recherches sont vaines :
Il eût mieux fait de m'épargner ces peines.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! voilà donc d'où nous vient le portrait ?

CLITANDRE.

Que dis-tu là ?

FRONTIN.

Je parle du regret
Qu'aura mon Maître en apprenant la chose.

CLITANDRE.

Sa négligence, après tout, en est cause.
Mais, quand chez lui j'ai passé ce matin,
Dis-moi pourquoi son vieux valet Jasmin,
De son retour m'a-t-il fait un mystere ?

FRONTIN.

Si c'en est un, Monsieur, sans vous déplaire;
Ne sachant pas à qui je peux parler,
Me convient-il de vous le révéler ?

CLITANDRE.

Parbleu ! mon cher, tu parles à Clitandre,
Tu vois en moi son ami le plus tendre,
Et son cousin qui plus est.

FRONTIN.

Son cousin ?
La... tout de bon, Monsieur ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, faquin;
Il le devient, s'il épouse Lucile :
Hem, suis-je instruit ?

FRONTIN.

Faquin est inutile;
Monsieur, parlons, s'il vous plaît, sans humeur;
Entendons-nous. Mon Maître, à la rigueur
Peut avoir tort, mais...

CLITANDRE.

Qu'avait-il à faire
De plus pressé ? je déplais à ma mere
En traversant un rival de Cléon
Qu'elle aime fort. Du vieillard Dorimon
Qui s'offensait enfin de son silence,
J'ai par mes soins calmé l'impatience;
J'ai de Lucile entretenu l'amour;
Il me devait au moins quelque retour.

FRONTIN.

Quelque retour ! Le tribut serait mince.

CLITANDRE.

Ce n'est pas tout. Son voyage en province
Avait un but, il m'en avait flatté.
Tu dois savoir qu'il a de son côté
Une cousine, intéressante, aimable,
Riche surtout, un parti fort sortable,
Dont il devait me ménager la main.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, oui. Tel était son dessein.
Hélas !

CLITANDRE.

Quoi donc ?

FRONTIN.

A présent je devine.

CLITANDRE.

Qu'est-ce ?

FRONTIN.

Il ne s'est plus trouvé de cousine.

CLITANDRE.

Que me dis-tu ? M'aurait-il amusé ?

FRONTIN.

Non ; mais le ciel en avait disposé.

CLITANDRE.

C'est un malheur ; mais ton Maître en hérite.

FRONTIN, *avec des sanglots.*

C'est ce qui fait, Monsieur, qu'il vous évite.
Je l'entendais pendant tout le chemin
Qui gémissait, & me disait : Frontin,
Quelle nouvelle à porter à Clitandre,
A cet ami si fidéle & si tendre !
De nos projets tel est le triste écueil :
Il n'a jamais voulu prendre le deuil,
Pour écarter cette image funeste.
Nous n'aurions pû la soutenir. Au reste,
S'il faut qu'enfin il paraisse à vos yeux,
Epargnez-lui ce souvenir facheux ;
Vous le verriez aussi-tôt se confondre,
Et ne savoir, Monsieur, que vous répondre.

CLITANDRE.

A la bonne heure. Il faut toujours le voir.

✖

SCENE III.

VALERE, CLITANDRE, FRONTIN.

VALERE, *à part au fond du Théâtre.*

Clerval ici doit se rendre ce soir
Pour m'achever ce récit incroyable.
[*Haut.*)
C'est toi, Frontin ?

FRONTIN, *à part*

(*Haut.*) Ah! voici bien le diable!
Monsieur Valere ignore apparemment
Que j'ai quitté Clerval ?

VALERE.

Non, mon enfant:
Tu sers Cléon, je le sais.

FRONTIN, *à part.*

Je respire.
Il aura vû mon Maître

CLITANDRE.

Tout conspire
A redoubler mon indignation.
[*A Valere.*]
Eh ! quoi, Monsieur, vous connaissez Cléon ?

VALERE.

Parfaitement, Monsieur; je viens l'attendre.
Dans un moment il doit ici se rendre.

FRONTIN.

Morbleu ! tant pis. Le facheux embarras !

[*Haut.*]

Je vais, Monsieur, je vais hâter ses pas

[*A part.*]

En vous nommant. Esquivons la mêlée.

CLITANDRE.

Va, je t'attends dans cette même allée.

FRONTIN, *à part.*

Courons plûtôt... Le voici justement.

SCENE IV.

CLERVAL, CLITANDRE, VALERE, FRONTIN.

CLERVAL, *faisant un salut très-froid à Clitandre.*

JE suis ravi de ton empressement;
Mon cher Valere, & ton impatience...

FRONTIN, *prestement.*

S'est modérée en faisant connaissance
Avec Monsieur Clitandre votre ami.
Si vous saviez comme il vous a servi,
Ce digne ami, ce cousin de Lucile!...

CLITANDRE, *à Clerval qui lui fait une révérence sérieuse.*

Eh! bien, mon cher, tu restes immobile!

Jusqu'à présent paisible spectateur,
N'aurai-je pas, à mon tour, la faveur
D'un peu d'accueil ? Quelque phrase obligeante
Apparemment va combler mon attente ?
Eh! bien?

CLERVAL, *toujours sérieusement.*

Monsieur.

CLITANDRE.

Parbleu! ta gravité
Me divertit.

CLERVAL.

Je dois être enchanté
De voir en vous un parent de Lucile.
Votre amitié ne peut m'être qu'utile;
Je me promets d'en mériter l'honneur.

CLITANDRE.

L'honneur est bon, & le style est flatteur!
Répetes-tu quelque rôle comique?
Fort bien! le ton, l'attitude est unique.
Parbleu! mon cher, je ne m'attendais pas
A voir combler, par ce froid embarras,
Les autres torts dont j'avais à me plaindre.
M'as-tu bien vu? d'honneur, il est à peindre!

CLERVAL.

Moi! j'aurais eu quelques torts envers vous?

FRONTIN, *très-fâché.*

Il a raison de se mettre en courroux!

[*Tirant son Maître.*]
Morbleu ! Monsieur, voulez-vous bien m'entendre ?
Vous me parliez si souvent de Clitandre,
De cet ami qui servait votre amour.

CLITANDRE, *ému.*

Je me bornais à ce faible retour,
Qui d'un ami doit payer le service.

CLERVAL.

Un cœur ingrat, Monsieur, n'est point mon vice ;
Et vos soupçons vont cesser à l'instant.
Je peux du moins prouver très-aisément
Que vos bienfaits sont tombés sur un autre.

CLITANDRE.

Eh ! quoi ! Cléon, quel caprice est le vôtre !
Mais c'en est trop, & je vous ai compris ;
Vous soupçonnez qu'en faveur du Marquis,
Près de Lucile appuyé par ma mere,
J'ai pû trahir vos feux pour lui complaire.
Adieu, Monsieur, quels que soient vos progrès,
On peut encor vous attendre au succès.

SCENE V.

CLERVAL, VALERE, FRONTIN.

FRONTIN.

Parbleu ! Monsieur, on a beau vous instruire,
Vous regarder...

CLERVAL.

Que pouvais-je lui dire?

VALERE.

Quoi ! ressembler à ce point à Cléon !
Mais c'est un fait qui surprend la raison.

CLERVAL.

Quel embarras !

VALERE.

Eh ! bien, votre entrevue ?
Parlez.

CLERVAL, *avec transport.*

Mon ame en est encore émue.
Qu'elle était belle ! Et que mon faible cœur,
En la voyant, a redoublé d'ardeur !
Combien ses yeux augmentaient mon yvresse
J'ai fait enfin l'aveu de ma tendresse ;
Pour un Amant c'est un plaisir bien doux !
Ses yeux n'avaient ni fierté, ni courroux ;
Mais dois-je croire une erreur qui m'enchante ?
Tout ce qu'a dit cette bouche charmante,

Tout

Tout ce qui peut m'assurer de sa foi,
N'est qu'un vain songe, & rien n'était pour moi!

VALERE.

Qu'a-t-elle dit enfin?

CLERVAL.

Que mon absence
Semblait avoir accru la violence
De mon amour; que lors de mon départ,
Si ma figure avait eu quelque part
Aux sentimens qui l'avaient prévenue,
Elle en était à présent moins émue;
Et qu'à compter enfin de mon retour,
Elle croyait ne céder qu'à l'amour.

VALERE.

Eh! bien?

CLERVAL.

J'allais, plein de reconnaissance,
De mes destins lui faire confidence,
On a troublé notre entretien secret;
Dans ses beaux yeux j'ai cru voir du regret.
» Voici l'instant où chacun se retire,
M'a-t'elle dit, avec un doux sourire,
» J'irai ce soir faire un tour au jardin.
Je l'ai quittée en lui baisant la main,
Plein de desirs, d'espérance & de crainte.

VALERE.

Ma foi, Clerval, à te parler sans feinte,
J'augure, moi, très-bien de tout ceci.
Je rougirais de tromper un ami;

Mais à l'effet que tu viens de décrire;
Aux sentimens que ta présence inspire;
Je te croitais le vainqueur de Cléon.
Lucile ignore encor sa passion,
Et ne croyant t'opposer qu'à toi-même,
Elle te juge, & c'est Clerval qu'elle aime.
Les qualités qu'elle découvre en toi,
Ses mouvemens, me paraissent à moi
D'un nouveau feu la preuve indubitable;
Oui, je le crois.

CLERVAL.

C'est un songe agréable
Qui va finir.

VALERE.

Pourquoi désespérer?
A ton bonheur tu crains de te livrer?
Mais raisonnons, tu fais le sien peut-être;
Et quand Cléon viendrait à reparaître,
Entre-vous deux l'avantage est égal.
Tu ne dois rien, au fond, à ton rival,
Ses droits sont nuls si l'amour te préfere.

CLERVAL.

En imposer à Lucile, à son pere,
A sa famille, au public! non, mon cœur
Dans ce projet verrait trop de noirceur.
Je ne pourrais m'y prêter.

VALERE.

Ta naissance,
Ton bien, ton rang, te répondent d'avance

De leur suffrage, & si tes vœux ont plu,
Dans ses regards, si les tiens ont bien lu,
Peux-tu douter du pardon de Lucile ?
Quant au Public, est-il si difficile ?
La nouveauté d'un fait intéressant
Aura de quoi l'amuser un moment,
Et ce qui plaît, appelle l'indulgence.
L'événement conduira sa balance :
Force Lucile à te donner sa voix,
Et le Public applaudira son choix.

CLERVAL.

Je n'ai que trop de penchant à te croire ;
Mais qui pourra garantir ma victoire,
Sans un aveu, qui rassurant mon cœur,
M'apprenne enfin le vrai nom du vainqueur ?

VALERE.

Oui, cet aveu sans doute est nécessaire ;
Reste Cléon pour les gens, pour le pere ;
Mais à ses yeux tu peux montrer Clerval.

CLERVAL.

Ah ! cet aveu la rend à mon rival !

VALERE.

Je n'en crois rien.

FRONTIN, *à Clerval.*

Monsieur, quelqu'un s'avance
C'est Dorimon, il vous a vû, je pense.

CLERVAL.

Ah ! Ciel ! il faut l'éviter.

DORIMON.

Eh ! oui ; car ſans cela ;
Tout franchement nous en reſterions-là.
Avec les biens qu'elle a droit de prétendre,
Je ne pouvais jamais manquer de gendre ;
Mais elle m'a répété tant de fois
Qu'elle voulait un époux de ſon choix, ..
Que le *cœur* ſeul pouvait la ſatisfaire,
Qu'il ne fallait, dans un nœud volontaire ;
Avoir égard qu'à l'union des *cœurs*,
N'être attentif qu'au rapport des humeurs.
Avec ces *cœurs* & tous ces beaux paſſages,
J'ai toujours vu de fort ſots mariages,
Mais puiſqu'enfin elle le croit ainſi,
Et que c'eſt toi que ſon *cœur* a choiſi ;
Qu'en la gênant il irait trop du nôtre,
En bon français, je t'aime autant qu'un autre.
Ce compliment n'a rien de bien flatteur,
Mais il eſt vrai.

CLERVAL.

Ce compliment, Monſieur,
Me flatte plus que je n'oſe le dire
Et dans ce jour tout ce que je déſire,
C'eſt que Lucile, en faveur de mes ſoins ;
Fût diſpoſée à m'eſtimer du moins
Autant qu'un autre.

DORIMON.

Oh ! parbleu, ſois tranquille.
En vérité, ces amans n'ont qu'un ſtyle.

Toujours se plaindre ! après tous mes aveux ;
Tu dois, je pense, être sûr de ses vœux :
Mais à présent, parlons un peu d'affaire.
Tu sais, Cléon, que, l'hymen prêt à faire ;
Je fus instruit, bien ou mal à propos,
(Ce fut, je crois, par un de tes rivaux,)
Que tu devais beaucoup trop pour ton âge.
Il fut conclu qu'avant ton mariage,
Tu partirais pour te mettre en état
De procéder plus en régle au contract ;
En acquittant la cohorte importune
Des créanciers qui lorgnaient ta fortune.
Il s'agissait de ton repos, du mien :
As-tu payé ?

CLERVAL.

Monsieur, je ne dois rien.

DORIMON.

C'est très-bien fait. Quiconque se marie
Doit renoncer à toute étourderie,
Et se ranger. Clitandre mon neveu,
Quand tu partis, te maîtrisait un peu.
Le beau Mentor qu'un fat du second ordre ;
Un éventé se plaisant au désordre,
Pour copier gauchement & sans goût
Nos étourdis qui se moquent de tout.
Tu fis très-mal de marcher à sa suite.

CLERVAL.

Vos seuls avis regleront ma conduite.

DORIMON.

Ah ! bon cela ; ta jeunesse a besoin
Qu'on la gouverne, & j'en prendrai le soin.
Mais revenons. Tu sais que par sa mère
Déjà Lucile était propriétaire
D'un très-beau bien. J'y joins dès à présent
Vingt mille écus : tu dois être content.

CLERVAL.

Ah ! ce n'est point sa fortune que j'aime.
Sans tous ces biens...

DORIMON.

Tu l'aimerais de même ;
N'est-il pas vrai ? Je te savais par cœur.
Je crois au fond que tu n'es point flatteur ;
Mais à tes yeux si le bien de ma fille
N'augmente pas l'éclat dont elle brille,
A ton bien être il ne peut qu'ajouter.
Çà, maintenant dis-moi, sans hésiter,
De quel rapport est ta petite terre ?
Dix mille francs ? Hem ? Parle sans mystere.
Combien ?... Allons... Eh ! bien, deux mille écus ?
Ah ! réponds donc ; un peu moins, un peu plus,
Ne peut rien faire à présent à la chose,
Et je t'ai dit ce que je me propose.
La terre donc peut valoir ?...

CLERVAL.

J'en ai deux,
Monsieur.

DORIMON.

J'étais mal inſtruit, mais tant mieux.
Eh! bien les deux te rapportent de rente?

CLERVAL.

Dix mille écus environ.

DORIMON.

Il m'enchante;
Mais il ſe trompe. Y penſez-vous, Cléon?

CLERVAL.

J'ai même encore en ma poſſeſſion
D'autres effets aſſez conſidérables.

DORIMON, *à part.*

Quoi! voudrait-il m'amuſer par des fables?
Ceci commence à m'étonner très-fort.
(*Haut.*)
J'ai pu, Cléon, & peut-être ai-je eu tort,
Trop inſiſter ſur le bien de Lucile;
Oui, ce détail pouvait être inutile;
Mais il eſt mal de prendre un ton railleur
Pour m'impoſer....

CLERVAL.

Moi! vous railler, Monſieur!
Le croiriez-vous de moi qui vous révére
Comme un ami, dirai-je comme un pere?
Non, tout menſonge à mes yeux eſt trop bas,
Trop odieux.

DORIMON.

Mais, je n'en reviens pas;

Et ta conduite eſt vraiment reſpectable.
Tu me parais ſublime, inimitable !
Quoi ! point d'orgueil, point de luxe, point d'airs !
Je t'accuſais d'imiter les travers
De mon neveu. Mon erreur fut extrême.
Ha, ha, ha, ha, je te ſoupçonnais même
De dépenſer un peu légerement.
Parbleu ! mon cher, je devrais à préſent
Te ſoupçonner d'être trop œconome.

CLERVAL.

J'ai cru, Monſieur, j'ai cru qu'un honnête homme
Devait regler ſon train ſur ſon état.
En attendant, j'ai vécu ſans éclat.

DORIMON.

Eh ! oui vraiment, voilà comme on eſt ſage.
C'eſt très-bien vivre en dépit de l'uſage.
On en voit trop de ces impertinens,
Uſurpateurs & de biens & de rangs,
Qu'on devrait mettre au nombre des fauſſaires;
Un jour d'hymen, par-devant leurs Notaires
S'intitulant *Hauts & puiſſans Seigneurs*;
Prenant un nom, des titres, des honneurs,
En Marquiſat érigeant leur chaumiere.
Perſonne encor n'avait pris ta maniere,
Et tu m'en vois dans un raviſſement ! ...
Ha, ha, je ris de mon empreſſement
A t'obliger d'acquitter quelques dettes,
Que franchement je croyais indiſcrettes,

Et qui, parbleu, ne t'allarmaient en rien.
Tu m'as laissé mon errreur. Je vois bien
Que tu voulais, avant que de conclure,
Voir tes parens, leur vanter la future.

CLERVAL.

Je n'avais point à demander leur voix;
Mais je suis sûr qu'ils chériront mon choix.

DORIMON

Embrasse-moi, cher Cléon, je t'admire.
Avec quel art il a sçu se conduire!
Car je devine à présent tous tes pas.
Se supposer des défauts qu'on n'a pas!
Mettre en amour un peu de négligence!
Avoir des torts, du moins en apparence;
Cacher ses biens, le tout pour éprouver
L'objet chéri! d'honneur, je crois rêver.
Je n'admettais ces heureuses saillies
Que dans un conte, ou dans des Comédies.
De ton histoire on ferait un Roman.
J'en veux; morbleu, presser le dénoument.
A ton mérite, il faut, ma foi, se rendre;
Et dès demain je veux t'avoir pour gendre.

SCENE VII.

CLERVAL, FRONTIN.

CLERVAL.

Sans différer, il faut, mon cher Frontin,
Qu'enfin Luçile apprenne mon destin.
Si Cléon vient, je perds toute espérance.

FRONTIN.

Ses créanciers prolongent son absence.
L'argent est rare, & chez les usuriers. . . .

CLERVAL.

On m'a vraiment parlé de créanciers.

FRONTIN.

Je suis au fait, Monsieur. J'ai l'inventaire
Exactement dressé par son Notaire.

CLERVAL.

Par quel hazard?

FRONTIN.

. . . Ignorez le moyen,
Monsieur. Comptez que je vous sers très-bien.
J'allarmerais votre délicatesse.
Moi, ma devise est la force, ou l'adresse.

CLERVAL, *prenant l'état des dettes de Cléon.*

Donne, voyons . . . Total, vingt mille francs.
Bon! je n'ai plus à perdre de momens.
Allons trouver Valere, allons l'instruire
De mon dessein. L'amitié qui l'inspire
L'éclairera sur mes vrais intérêts.
Daigne l'Amour seconder mes projets.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE, LE MARQUIS.

LUCILE, *à Lisette, avant que l'on voye le Marquis.*



Uoi ! ce Marquis à chaque instant m'obséde !

LISETTE.

Déclarez-lui combien il vous excéde.

LUCILE, *au Marquis.*

Pourquoi, Monsieur, m'importuner ainsi ?
Pourquoi me suivre, & venir jusqu'ici ?

LE MARQUIS.

Pour m'assurer de votre indifférence,
Pour achever de perdre l'espérance.

LUCILE.

Eh ! quel espoir auriez-vous pu former ?

LE MARQUIS.

Le plus flatteur. En osant vous aimer

Je peux encore aspirer à vous plaire.
Pour m'en priver cette erreur m'est trop chère:
Je sais qu'un pere a nommé votre époux ;
Mais votre main dépend encor de vous ;
Elle est promise, elle n'est pas donnée,
Et je verrais changer ma destinée,
Si vous vouliez, libre de passion,
Ouvrir les yeux sur les torts de Cléon ;
Si sa froideur, ses délais, son silence,
Je dirai plus, sa coupable inconstance,
(Car il fut prêt à former d'autres nœuds,)
En ma faveur faisaient pancher vos vœux.

LUCILE.

C'est un rival irrité qui l'accuse.

LE MARQUIS.

Et c'est l'amour indulgent qui l'excuse.

LUCILE.

Cet entretien, où se mêle l'aigreur,
M'irrite enfin. Pour l'abréger, Monsieur,
S'il ne vous faut que mon aveu sincere,
Apprenez donc que l'ordre de mon pere
Est en effet d'accord avec mon cœur.
Je crois Cléon digne de son bonheur,
Si c'en est un.

LE MARQUIS.

C'en est assez, Madame ;
J'obéirai, je contraindrai ma flamme.
Il faut céder à mon heureux rival,
Je le vois trop ! & lorsque dans ce bal

Qui précéda le jour de ſon voyage,
Ce digne amant, fier de votre ſuffrage;
Crut égayer ſon cercle à mes dépens,
Il connaiſſait à fond vos ſentimens.
Votre préſence arrêta ma colère;
Mais aujourd'hui, trop ſûr de vous déplaire;
Je dois du moins faire entendre à Cléon
Qu'il aurait pu choiſir un autre ton.

LUCILE.

Que dites-vous, Monſieur?

LE MARQUIS.

Que ſon abſence
Peut-être alors fut un trait de prudence;
Que ſon retour qu'il nous tient ſi ſecret,
Pourrait encore en paraître l'effet;
Que vos rigueurs ont pénétré mon ame,
Et qu'en un mot, ſi mon reſpect, Madame
Doit vous prouver combien j'étais épris,
Je ne ſais point endurer des mépris.



SCENE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

HÉLAS ! Lisette, en quel trouble il me laisse !

LISETTE.

Bon ! c'est le style ordinaire à l'espece ;
Ou se tuer soi-même, ou ses rivaux,
Tout amant doit tenir de tels propos.
Ne faut-il pas montrer sa jalousie ?
C'est une forme, une regle établie.
Dans leur dépit ils ne respectent rien,
Et cependant tous se portent fort bien.
Ce bal, d'ailleurs, est une vieille affaire
Qui dans le tems parut assez légere,
Et que Clitandre appaisa sur le champ.

LUCILE.

J'attendais peu ce dépit éclatant.
Mais du Marquis quelle était l'espérance ?
A quel propos l'accuser d'inconstance ?
Venir jetter des soupçons dans mon cœur
Contre Cléon ! conçois-tu sa noirceur ?

LISETTE.

Il aurait dû mieux concerter sa fable.

LUCILE.

On peut charger un récit véritable

Par jalousie, & se faire excuser ;
Mais à ce point, Lisette, en imposer !
C'est un excès, & rien ne l'autorise.
N'en parlons plus. N'es-tu pas bien surprise
Du changement qui s'est fait en Cléon ?
Que dois-je en croire ? Est-ce une illusion ?

LISETTE.

Qui ? Lui changé ! C'est lui faire une injure.
Il est toujours le même, & sa figure....

LUCILE.

Je ne veux point te parler de ses traits.
Il est sans doute aussi bien que jamais,
Et ce n'est point ce frivole avantage
Que désormais mon amour envisage.
Ce qui me plaît, ce sont ses sentimens.
Qu'à son départ ils étoient différens !
J'ignore, hélas ! s'il voulut me surprendre ;
Mais ses regards brillent d'un feu plus tendre,
De ses discours le charme est plus flatteur ;
Il est enfin plus digne de mon cœur.

LISETTE.

Ce changement, comme vous, m'a frappée,
Et ce matin j'en étais occupée.
Sa vanité, son ton brusque & railleur
A disparu sous un maintien boudeur,
Froid, ombrageux, en un mot fort étrange.
Je ne sais pas, au fond, s'il gagne au change.

Peut-être est-il vivement pénétré
De son retour trop longtems différé ;
Vous en étiez quelquefois en colere ;
Il aura craint d'avoir pu vous déplaire.
Mais vous l'aimez, & vous fîtes très-bien
De rassurer son cœur.

LUCILE.

Ah ! ne crains rien :
Si mon amour, blessé de son silence,
Lui reprochait un peu de négligence,
S'il eut des torts, Lisette, ils sont passés ;
Et son retour les a tous effacés.
Mais le voici.

LISETTE.

Voyez sur son visage
Cet embarras, cet air sombre & sauvage.
L'avais-je dit !

SCENE III.

CLERVAL, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

APprochez-vous, Cléon ;
De vos regards bannissez un soupçon
Dont vous devez connaître l'injustice.
Ce sentiment tiendrait trop du caprice.

Si vous m'aimez, que des transports jaloux
N'altérent pas un entretien si doux.

CLERVAL.

Si je vous aime ! ah ! que pourrais-je dire
Qui sur mon cœur exprimât votre empire ?
Et plût au ciel que l'ardeur de mes feux
Pût excuser mes téméraires vœux !

LUCILE.

J'ai desiré cette tendresse extrême.
Que pourriez-vous craindre ?

CLERVAL.

Si je vous aime !
Vous ignorez encor mes sentimens !
Je n'aurai pas recours à des sermens ;
Il faut, Madame, une épreuve plus sûre ;
Je vous la dois.

LUCILE.

Vous me faites injure.
De votre ardeur, moi, je pourrais douter !
Ah ! j'aime trop, Cléon, à m'en flatter.
Pourquoi m'offrir une inutile épreuve ?
Mon cœur charmé ne veut pas d'autre preuve
Que le penchant qui m'intéresse à vous.
Demain les loix vous nomment mon époux :
Mais aujourd'hui ma juste confiance
Prévient ces loix & l'amour les devance.

CLERVAL.

Belle Lucile, épargnez votre amant.
Peut-il suffire à cet aveu charmant ?

A vos genoux, souffrez... Que vais-je faire ?
Qu'ai-je à lui dire ? ... Et puis-je encor me taire ?

LUCILE.

Que vois-je ? ... Eh ! quoi ! vous évitez mes yeux !
Vous me fuyez !

CLERVAL.

Quel moment, justes cieux !

LUCILE.

Parlez, mon cœur partage vos allarmes.
Je vous vois prêt à répandre des larmes !
Expliquez-vous.

CLERVAL.

Il faut vous obéir,
Il faut parler... Vous allez me haïr.

LUCILE.

Moi, vous haïr ! vous, douter de me plaire ?

CLERVAL.

Je crains, hélas ! d'être sûr du contraire.

LUCILE.

Eh ! quoi ! Cléon me connaît assez mal... ?

CLERVAL, *vivement.*

Ne me donnez donc plus ce nom fatal
Que vous aimez, qui m'a rendu coupable.
Ce nom cruel me punit & m'accable,
Il va tromper mon espoir le plus doux,
Et c'est de lui que mon cœur est jaloux !

LUCILE.

Quoi ! votre nom ! ah ! Lisette, qu'entends-je ?
Et qu'a-t-il donc, Monsieur, d'assez étrange

Pour excuser, pour....

CLERVAL.

Il n'est pas le mien.

LUCILE.

Que dites-vous, & concevez vous bien
L'indigne aveu que vous osez me faire ?
Y pensez-vous ?

CLERVAL.

Que n'ai-je pu me taire ?

LUCILE.

Comment, Monsieur, vous n'êtes pas Cléon ?

CLERVAL.

Non.

LUCILE.

Mais, Lisette, il perd donc la raison ?

LISETTE.

Vraiment, j'en tremble, & sa mélancolie
Nous annonçait....

CLERVAL, *à Lucile.*

Écoutez, je vous prie.

LUCILE.

Que diriez-vous qui pût vous excuser ?

CLERVAL.

Quoi ! fallait-il toujours vous abuser ?
La vérité que je viens de vous dire,
Et dont mon cœur tremblait de vous instruire,
Belle Lucile, a dû trop me couter,
Et c'est moi seul qui voudrais en douter.
Mon nom, Madame, est Clerval.

LUCILE.

Que répondre
A ces discours ?

LISETTE.

Rien. Je veux le confondre.
Parlez, Monsieur, quel est votre dessein ?
N'étiez-vous pas, Cléon, quand ce matin
Vous avez vu Dorimon & Clitandre ?
Et ce beau nom qu'enfin vous voulez prendre,
Le portiez-vous, (dites la vérité,)
Quand à Madame on vous a présenté ?
L'avez-vous pris pour m'aborder moi-même ?

CLERVAL.

J'en dois rougir, & mon tort fut extrême.
D'un feu naissant les trompeuses douceurs,
Un fol espoir, des conseils trop flatteurs,
Ont dans ce piége égaré ma prudence,
Et j'ai trompé, du moins, par mon silence :
J'ai, malgré moi, nourri l'illusion
Dont votre erreur flattait ma passion.
J'en suis puni, si j'ai pu vous déplaire:
Le même sort qui me fut si contraire,
A dans mes mains fait tomber ce portrait.
Par lui mon cœur reçut le premier trait
Qui me devient aujourd'hui si funeste.
Je vous le rends. Ma raison, s'il m'en reste
M'impose, hélas ! cette cruelle loi.
Ce bien si cher n'était pas fait pour moi.

LUCILE.

Vous me rendez mon portrait ! Ah ! Lisette !

LISETTE.

Allez, Monsieur, l'imposture est complette.
Nier encor que vous êtes Cléon
Quand vous avez ce portrait ! ma raison
M'ordonne à moi de vous trouver coupable.

CLERVAL.

Quand je le fus, tout m'était favorable.

LUCILE, *à part.*

Tel était donc mon indigne destin,
Et le Marquis n'en fut que trop certain !
J'en ai déjà trop dévoré l'injure.
[*Haut.*]
Il est donc vrai qu'infidéle, parjure,
Jusqu'à ce point vous pouvez abuser. . . .

CLERVAL.

Daignez m'entendre, & loin de m'accuser. . .

LUCILE, *avec colere.*

Non, un détour aussi peu vraisemblable
Vous rend encor, Monsieur, plus condamnable.
Votre présence est un tourment pour moi ;
Obéissez à ma derniere loi,
Portez ailleurs votre indigne artifice.

CLERVAL, *pénétré.*

Vous me rendrez bientôt plus de justice.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE, *vivement.*

Eh ! bien, le conçois-tu ?

LISETTE.

Le Démon même a tramé ce tissu.

LUCILE.

Un tel détour !

LISETTE.

Un pareil stratagême !

LUCILE.

Tromper ainsi !

LISETTE.

Se renier soi-même !

Oh ! je m'y perds.

LUCILE.

Me rendre mon portrait !

LISETTE.

Le scélérat nous réservait ce trait.
Mais si c'était une épreuve, Madame ?

LUCILE, *avec indignation.*

Lui m'éprouver ! non ; je lis dans son ame.
Va, le Marquis l'avait trop bien jugé.
Dans d'autres nœuds, crois qu'il est engagé,

Ou

Ou que du moins il eſt tout prêt à l'être.
J'étais inſtruite, il l'ignore, le traitre!
J'aurais joui de ſa confuſion.

LISETTE.

Mais qui l'oblige à prendre un autre nom?

LUCILE.

Oh! rien ne peut égaler ma ſurpriſe.

SCENE V.

DORIMON, LUCILE, LISETTE.

DORIMON.

ALLONS, morbleu! ſans délai ni remiſe,
[*A Lucile.*]
Demain la nôce. Ah! te voilà... Comment!
Qu'eſt-ce?... D'où vient cet air d'étonnement?
Parle moi donc.

LISETTE.

Ah! Monſieur, que vous dire?

DORIMON.

Que dire? A moi! quel eſt donc ce délire?
N'as-tu pas vû Cléon? Répondras-tu?

LISETTE.

Hélas! Monſieur.

LUCILE.

Je ne l'ai que trop vû,
Et déſormais j'oſe prier mon pere

De m'épargner ce tourment.

DORIMON.

Quel mystère
Me fais-tu là ? Le caprice est nouveau !
Crois-tu qu'au fond tout cela soit bien beau ?
Tiens, j'ai vécu jadis parmi les femmes,
Je n'ai jamais trop bien lû dans leurs ames ;
Mais s'il en est qu'un caprice embellit,
Il en est cent qu'un caprice enlaidit ;
Retiens cela. D'où te vient ta colere ?
Ce que Cléon t'a dit devrait te plaire.

LUCILE.

Quoi ! ces détours....

DORIMON.

S'il t'a caché son bien ;
Moi, je l'approuve, & c'était un moyen
De pénétrer si c'était pour lui-même
Que tu l'aimais.

LUCILE.

Ma surprise est extrême.
Vous ignorez tout ce qui s'est passé.

DORIMON.

Quoi ?

LISETTE.

Son cerveau pour le moins est blessé.
Lui-même, ici, Monsieur, vient de nous dire
Qu'il n'était pas Cléon.

DORIMON.

Tu me fais rire.

Ce garçon-là vraiment eſt ſingulier.

LISETTE.

Un autre fait, non moins particulier,
C'eſt qu'à l'inſtant, ſous ce nom qu'il veut prendre,
Et que j'oublie, il eſt venu nous rendre
Notre portrait.

DORIMON.

Peſte ! un portrait rendu !
Mais d'où vient donc tout ce mal-entendu ?
Qui dit-il être ?

LISETTE.

Un autre.

DORIMON.

Badinage.

LISETTE.

Mais que répondre à ce froid perſiflage ?

DORIMON.

Je répondrais . . . je ne répondrais rien,
Car la choſe eſt impoſſible.

LISETTE.

Fort bien.

DORIMON, *rêvant.*

Eſt-ce artifice, épreuve, ſtratagême ?

LISETTE.

Mais ... je me trompe ... ou, ma foi, c'eſt lui-même :
Oui, c'eſt Paſquin, c'eſt lui.

SCENE VI.

PASQUIN, DORIMON, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Comment peux-tu
Etre arrivé ?

PASQUIN.

C'est que je suis venu.
Que j'ai souffert ! ah ! le maudit voyage !
Un jour de plus m'eût fait perdre courage.
Je suis chargé pour Monsieur Dorimon
Des complimens de son gendre Cléon ;
[*A Lucile.*]
Pour vous, Madame, aussi. Bon jour, Lisette.

DORIMON.

Des complimens ; dis-tu ?

PASQUIN.

Ce qu'il regrette ;
Ou ce qu'il craint, c'est que par sa lenteur
Il n'ait donné des soupçons de froideur ;
Mais ce billet vous apprendra la cause....

LISETTE.

Il est donc lui maintenant ?

PASQUIN.

Oui, ma rose ;

Toujours le même, empressé, vif, galant.
J'ai precédé son retour d'un instant,
Et ce billet.....

LUCILE.

Qui? Lui! m'oser écrire!

DORIMON.

Elle a raison. Je veux pourtant le lire.
Je veux savoir, en un semblable cas,
Comme on s'y prend pour sortir d'embarras.

PASQUIN.

Pour achever, Monsieur, mon ambassade,
Je l'ai laissé ce matin fort malade,
Et fatigué d'avoir couru six jours,
Se reposant dans son lit à Nemours.

DORIMON.

Lui! dans son lit? A Nemours? Double traitre!

PASQUIN.

En le voyant, vous le croirez peut-être.

DORIMON.

Voilà, morbleu, le plus hardi coquin,
Le plus fripon!...

LISETTE.

Tout beau, Monsieur Pasquin;
Ne pense pas t'échapper de la sorte.

PASQUIN.

Moi, m'échapper! que le Diable m'emporte
Si j'y songeais. Pour démêler ceci,
Pour observer ce qui se passe ici,

Je reviendrais exprès de l'autre Monde.

DORIMON.

Dispose-toi, maraud que Dieu confonde;
A soutenir les plus rudes assauts
Que dans ta vie ait essuyé ton dos,
Si tu ne dis le vrai. Que fait ton Maître?
Sans hésiter, réponds, où peut-il être?

PASQUIN.

Eh! mais, Monsieur, si vous doutez toujours.

DORIMON.

Réponds.

PASQUIN.

Il est à Nemours.

DORIMON.

A Nemours!
Le scélérat soutient son stratagême.
Oseras-tu nier qu'en ce lieu même
J'ai vû Cléon ce matin?

PASQUIN.

Ici, lui?
Et vous avez cru le voir aujourd'hui?
Excusez-moi, Monsieur; sur ma parole;
Vous vous trompez.

DORIMON.

Comme il apprit son rôle!

PASQUIN.

Mes yeux l'ont vû. J'ai devancé ses pas,
Et quand vous-même....

DORIMON.

Il n'en démordra pas.

Si tu pourſuis, malheureux, je te jure. . .

PASQUIN, *à Liſette.*

Dis-moi, mon cœur, ſi c'eſt une gageure;
Je te promets d'en garder le ſecret.

LUCILE, *à Dorimon, qui menace Paſquin des yeux.*

Laiſſez, mon pere, un impudent valet,
Dont le devoir eſt de ſervir ſon Maître.
Vous le voyez. L'ingrat!

DORIMON, *à Paſquin.*

Donne-moi, traître;
Donne au plûtôt ce billet. Oui, vraiment,
C'eſt-là ſa main.

PASQUIN.

Il n'en eût pas fait tant
Le mois paſſé. J'ai tremblé pour ſa vie.
Heureuſement, la nature affaiblie
S'eſt. . . .

DORIMON.

L'écriture eſt en effet de lui!
[IL LIT.] *Ce dix-ſept Mars.*

PASQUIN.

Ce dix-ſept, aujourd'hui.

DORIMON.

» Mon ſilence a dû vous apprendre
» Que l'on a tremblé pour mes jours.
» Je vais, enfin, grace aux Amours,
» Et vous revoir & vous entendre.
» J'ai ſatisfait aux vœux de *Dorimon*,
» Et je peux me flatter d'un avenir tranquille;

» Si votre cœur, belle *Lucile*,
» Répond aux sentimens du fidéle *Cléon*.

LUCILE.

Fut-il jamais de trahison plus noire ?

DORIMON.

Ma foi, j'ignore encor ce qu'il faut croire.
J'entends fort mal ce manége amoureux,
Et j'aurais tort de me fâcher comme eux ;
Il faut tâcher d'éclaircir cette affaire ;
Mais ce fripon, ce maraud, ce faussaire,
Qui de mentir posséde si bien l'art. . . .

PASQUIN.

Sans vous fâcher. . . . .

DORIMON.

Sans me fâcher, pendart !

PASQUIN.

Eh ! bien, Monsieur, en vous fâchant, de grace. . . .

DORIMON.

Si tu ne veux expirer sur la place,
Fuis de mes yeux.

PASQUIN.

A qui diable en a-t-il ?
Je me flattais d'un accueil plus civil.
O vérité, trop mal récompensée,
Par-tout, hélas ! tu deviens déplacée.

LUCILE, *à Dorimon.*

Clitandre vient ; dans le trouble où je suis,
Permettez-moi de cacher mes ennuis.

DORIMON.

Va, je prends part au courroux qui t'anime.

SCENE VII.

CLITANDRE, DORIMON.

DORIMON.

Ça, mon neveu, vous dont l'esprit sublime
Démêle tout, entend tout, prévoit tout,
Qui vous mêlez de décider par-tout,
Et qui raillez mes mœurs & ma franchise,
Je vous prépare une belle surprise.

CLITANDRE.

Allons, au fait, mon oncle.

DORIMON.

Je vous dois
Le bel affront qu'aujourd'hui je reçois.
C'est vous, morbleu ! qui troublant ma famille,
M'êtes venu proposer pour ma fille
Votre Cléon qu'enfin j'avais choisi.

CLITANDRE.

Ma foi, Monsieur, je viens exprès ici
Vous déclarer que je vous l'abandonne ;
Mais tout à fait. Acceptez sa personne,
Refusez-la, j'y prends peu d'intérêt.

DORIMON.

Croiriez-vous bien qu'à l'instant son valet

M v

M'a ſoutenu, parlant en ma préſence,
Qu'il n'était pas de retour de Provence;
Et qu'à Nemours il était dans ſon lit?
CLITANDRE.
Bon!
DORIMON.
Attendez, Monſieur du grand eſprit,
Que direz-vous en liſant cette Lettre,
Que ſon valet eſt venu me remettre?
Liſez, liſez. Eh! bien, voyez-vous clair?
Que penſez-vous de ces contes en l'air?
CLITANDRE.
Je ne ſaurais interprêter ſes vûes.
DORIMON.
Quoi! votre eſprit ne tombe pas des nues?
CLITANDRE.
Pas de ſi haut, mon oncle.
DORIMON.
Quand on ment;
Je ſuis toujours, moi, d'un étonnement
Dont rien n'approche. Au fond, ce qui m'afflige;
Ce ſont ſes biens.
CLITANDRE.
Ses biens?
DORIMON.
Eh! oui, vous dis-je.
CLITANDRE.
Y penſez-vous, mon oncle? En vérité,
Il n'eſt pas fait pour être regretté,

Et si c'est-là l'objet qui vous tourmente. . . .

DORIMON.

Comment, morbleu ! dix mille écus de rente !
De bons effets !

CLITANDRE.

Qui ? Lui ! dix mille écus !

DORIMON.

Quoi ! m'en eût-il imposé là-dessus ?
Si je croyais. . .

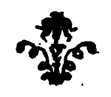
CLITANDRE.

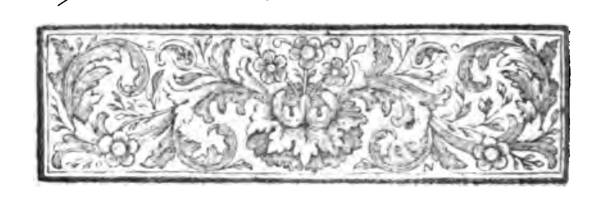
Mais il faudrait en rire.

DORIMON.

M'en imposer ! eh ! bien, on viendra dire
Que je suis prompt à prendre de l'humeur,
Que j'ai par fois le naturel frondeur !
Voilà pourtant, dans le siecle où nous sommes,
Voilà comment se conduisent les hommes !
Allons, il faut éclaircir tout ceci,
Et nous verrons si l'on me joue ainsi.

Fin du troisiéme Acte.



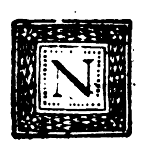


ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLERVAL, VALERE, FRONTIN.

CLERVAL.



On, non, je pars.

VALERE.

Vous partez condamnable;
On vous soupçonne, on vous croira coupable.

CLERVAL.

Non, mon ami, le retour de Cléon
Va me laver d'un injuste soupçon.

VALERE.

N'importe, il faut prouver votre innocence:
Des plus grands torts vous avez l'apparence;
Elle vous croit infidéle, imposteur:
C'est trop long-tems lui laisser son erreur.
On voit sans trouble, on supporte sans peine
D'un malheureux la disgrace soudaine;
Des coups du sort on n'est point étonné:
Mais on gémit d'un ami soupçonné.

La probité veut qu'il se justifie.

CLERVAL.

Le puis-je, hélas ! quand on me sacrifie,
Quand je deviens un objet odieux
Qu'elle a banni pour jamais de ses yeux ?

VALERE.

Promettez-moi, du moins, d'être tranquille ;
Mon cher Clerval, je saurai si Lucile
Conserve encor cette injuste rigueur.

SCENE II.

PASQUIN, CLERVAL, VALERE, FRONTIN.

PASQUIN, *à Clerval, le prenant pour Cléon.*

Que vois-je ? Eh ! oui, c'est mon Maître. Ah ! Monsieur ;
Venez, venez, apprendre un beau mystère.

FRONTIN, *à part.*

Vraiment, c'est-là Pasquin ; la chose est claire.
Morbleu ! comment écarter ce coquin ?

CLERVAL, *à Pasquin.*

Que me veux-tu ?

PASQUIN.

Ce que vous veut Pasquin ?

FRONTIN.

Va, va, Pasquin, ton Maître est en affaire.

PASQUIN, *à Clerval.*

Puis-je savoir, Monsieur, sans vous déplaire,
Quel est ce masque, & d'où me connait-il ?

FRONTIN.

Comment! Pasquin? l'esprit le plus subtil,
Le plus adroit pour suivre un stratagême,
Le plus grand fourbe!

PASQUIN.

Oui, vraiment, c'est moi-même;
Mais cependant je ne le connais pas.

FRONTIN.

Avec le tems, va, tu me connaîtras.

VALERE, *aux deux Valets.*

Allez, Messieurs, achever connaissance
Un peu plus loin.

PASQUIN, *tirant Clerval par son habit.*

J'aurais impatience....

VALERE, *à Pasquin.*

(*A Clerval.*)

Eloigne-toi. Même sur ce Valet
Ta ressemblance a produit son effet.

CLERVAL.

Tout est perdu, le retour de son Maître
M'ôte à jamais l'espérance.

VALERE.

Peut-être.
Ce contre-tems, que tu devais prévoir,
Ajoute encore un degré de pouvoir
A mes raisons; Clerval, il faut s'y rendre;
Et ton honneur ne peut plus s'en défendre.
Accorde-moi Frontin pour un moment,
Reprends courage, & permets seulement
A ton ami de te prouver son zèle.

CLERVAL.

Va, je connais ton amitié fidéle,
Je te remets mon malheureux destin.

VALERE.

Frontin!

FRONTIN.

Monsieur!

VALERE.

Suis-moi.

FRONTIN.

Bon jour, Pasquin.

SCENE III.

CLERVAL, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! çà, Monsieur, puisqu'enfin ma personne
Peut vous parler de tout ce qui l'étonne...

CLERVAL.

Je ne connais que les sots d'étonnés,
Passons.

PASQUIN.

Le style est concis. Pardonnez
Si j'ose encor, Monsieur, avec franchise
Vous témoigner l'excès de ma surprise.
Ce riche habit que je n'ai jamais vû,
Et cet ami qui ne m'est pas connu,

Votre arrivée étonnante & magique....

CLERVAL.

Est-ce-là tout ?

PASQUIN.

Quoi ! toujours laconique !
Je ne pourrai terminer un discours !
Parbleu, Monsieur, je vous laisse à Nemours,
Malade, au lit, fatigué comme un Diable,
Et vous voilà ! le fait n'est pas croyable ;
En vérité, je n'en peux revenir,
Ni commencer....

CLERVAL.

Eh ! bien, tu peux finir.

PASQUIN.

Vous ne pouvez, Monsieur, ou que je meure,
Etre arrivé, du moins, de plus d'une heure.

CLERVAL.

D'accord, qui songe à te le disputer ?

PASQUIN.

Vous êtes-là, je n'en saurais douter ;
Mais dites-moi...

CLERVAL.

J'ai bien d'autres affaires.

PASQUIN.

Vous avez mis ordre aux plus nécessaires,
Vos créanciers sont enfin satisfaits.

CLERVAL.

Ah ! cesse donc de m'en parler.

PASQUIN.

Eh ! mais,

Il faut pourtant ... soit, parlons d'autre chose.
A Dorimon j'ai porté votre prose.

CLERVAL, *vivement.*

A Dorimon ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
Allez, la Lettre a fait un bel effet!
Et Dorimon m'a répondu d'un style ...

CLERVAL.

La Lettre était adressée ?

PASQUIN.

A Lucile.

Sur mon honneur, à ce sombre maintien,
On gagerait qu'il n'est instruit de rien.

SCENE IV.

LE MARQUIS, CLERVAL, PASQUIN.

LE MARQUIS, *à Pasquin.*

Je veux parler en secret à ton Maître,
[*A Clerval.*]
Laisse-nous seuls. En me voyant paraître,
Vous avez l'air, Monsieur, d'être surpris;
Mais quand on est si caché dans Paris,
De son retour quand on fait un mystère...

CLERVAL.

Moi, me cacher! pourquoi, pour quelle affaire,
Monsieur ?

LE MARQUIS, *en ricanant.*

L'oubli, sans doute, est très-prudent.
Laissons cela, Monsieur, pour un moment ;
Remettez-vous, daignez être tranquille.
L'hymen va donc vous unir à Lucile ?

CLERVAL, *à part.*

(*Haut.*)

C'est encor là du Cléon. Ce bonheur
Satisferait tous les vœux de mon cœur ;
Mais votre ton, Monsieur, doit me surprendre.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Doit, dites-vous ? Enfin ce cœur si tendre,
Plus que jamais, sans doute, en est épris.

CLERVAL.

A ses regards s'il avait quelque prix,
Je me croirais, Monsieur, digne d'envie ;
Mais de quel droit venez-vous, je vous prie,
Me demander quels sont mes sentimens ?

LE MARQUIS.

Vous l'ignorez, Monsieur ? je vous entends ;
Vous soutenez votre heureux caractère.
Souffrez pourtant un avis salutaire.
On peut aimer, Monsieur ; mais il est mal
De s'égayer du malheur d'un Rival.

CLERVAL.

Oui, la leçon peut-être vraiment bonne.
Me l'appliquer, c'est tout ce qui m'étonne,
Et franchement, je ne la conçois pas.

LE MARQUIS.

C'est prudemment se tirer d'embarras.

CLERVAL.

Non, Monsieur, non. Quelle erreur est la votre?
Vous me prenez sûrement pour un autre.

LE MARQUIS.

Vous vous donnez pour un autre, Monsieur!
L'expédient vous fait beaucoup d'honneur.
Il est très-neuf, & j'aime à vous entendre.
Moi, cependant, je ne peux me défendre,
Par-tout ailleurs, de vous prendre pour vous.

CLERVAL, *vivement.*

Ceci devient sérieux entre nous,
Monsieur.

LE MARQUIS.

Comment! vous entrez en colere!
Adieu, Monsieur, un lieu plus solitaire
Conviendra mieux à l'éclaircissement
Que vous pourriez désirer.

CLERVAL, *très-vivement.*

A l'instant
Je suis vos pas, Monsieur; j'aime à m'instruire.

SCENE V.

PASQUIN, CLERVAL.

CLERVAL, *avec feu.*

HOLA ! Pasquin : l'homme qui se retire,
Le connais tu ?

PASQUIN.

Vous me feriez damner.

CLERVAL.

Ce qu'il m'a dit a droit de m'étonner ;
Réponds, maraud.

PASQUIN.

En honneur, mon cher Maître ;
Si je conçois . . . . pouvez-vous méconnaître
Ce froid Marquis que vous avez au Bal
Si bien raillé, votre triste rival ?

CLERVAL.

Il me suffit, je dois, & pour ma gloire,
Et pour Cléon . . .

PASQUIN.

Je n'ose plus rien croire.

(*Courant après Clerval.*)
Où vous trouver, Monsieur ?

CLERVAL.

Où tu pourras.

SCENE VI.

PASQUIN, *seul.*

FUT-IL jamais un semblable embarras ?
Je suis en route, & l'orage s'apprête.
En arrivant, j'essuye une tempête
Qui m'attendait chez ce maudit vieillard ;
Et dont mon dos a bien risqué sa part.
De ce danger à peine je m'esquive,
Pour m'étonner, mon fou de Maître arrive ;
Et si je sçais comment il est venu,
Si j'en crois rien, je veux être pendu.
Un bel habit qu'il n'avait pas la veille,
Ses créanciers payés, quelle merveille !
Un air sauvage, un ton qu'il n'eut jamais,
Plus de mémoire, oubliant tous les faits ;
Ceci devient, ma foi, trop difficile
A deviner.



SCENE VII.

FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

Je cherche en vain Lucile ;
Elle est sortie. Ah ! Pasquin, te voilà !
Où notre Maître est-il ?

PASQUIN.

Que dit-il là ?
Son Maître ! quoi ! tu serais mon confrere ?
Tu servirais Cléon ?

FRONTIN.

Sans te déplaire.

PASQUIN.

Oh ! tout ceci, parbleu, me pousse à bout.

FRONTIN.

Eh ! quoi, Pasquin, tu t'étonnes de tout !
Apparemment, c'est ta paralysie.

PASQUIN.

Vas-t'en au diable avec ta frénesie.
Suis-je éveillé ? Je trouve à chaque pas
Des contre-tems que je ne conçois pas.
Pour y voir clair, cette nuit est trop noire.
Il n'y faut plus penser, il vaut mieux boire.
Dis-mois ; crois-tu que le vin me soit bon ?

FRONTIN.

Mais s'il te fait retrouver ta raison,
Oui, tu feras très-bien d'en faire usage.

PASQUIN.

Je me ſouviens que dans ce voiſinage
Il fut jadis un cabaret divin.

FRONTIN.

Un cabaret? à merveille, Paſquin,
Tu guériras, je commence à le croire;
Et tu jouis déjà de ta mémoire.
Adieu, Paſquin, ſi tu revois Cléon,
Tu lui diras que Frontin (c'eſt mon nom)
Va s'informer du retour de Lucile.

PASQUIN.

Fort bien.

SCENE VIII.

PASQUIN, *ſeul.*

JE vais devenir inutile;
Près de mon Maître, avec cet intriguant,
Qui, toutefois, me paraît bon enfant.
Mais ce n'eſt pas tout ce qui m'inquiette;
Il pourrait bien avoir pris chez Liſette.
Nouvel Objet réveille l'appétit.
[*Avec grande ſurpriſe.*]
Eh! quoi! mon Maître, avec un autre habit!
Oh! pour le coup ſa raiſon fait naufrage.
Il a repris ſes habits de voyage!
Je ne tiens point à ces veſtiges-là.
C'eſt ſon affaire, après tout... Vous voilà,
Monſieur?

SCENE IX.

CLÉON, *en habit de voyage*, PASQUIN.

CLÉON.

J'AI fait assez de diligence ;
Comme tu vois, & mon impatience
Doit avoir mis ta lenteur en défaut.

PASQUIN.

Vous arrivez ?

CLÉON.

Sans doute. Est-ce assez-tôt,
Vû le chemin qui me restait à faire ?
Eh ! bien, réponds, as-tu vu mon Notaire ?
As-tu porté ma lettre à Dorimon ?
As-tu remis ?....

PASQUIN.

Oui, oui. Comme il est prompt !
Votre Notaire était absent. La lettre,
A Dorimon je viens de la remettre.
Je vous ai dit, Monsieur, dans quel esprit....

CLÉON.

Que m'as-tu dit ? Que peux-tu m'avoir dit ?

PASQUIN.

Je vous ai dit comment on l'a reçue.
Même votre ame a semblé fort émue.

CLÉON.

Tu m'as dit, traître ? Où ce maître fripon
Prit-il le vin qui trouble sa raison ?
Parle, au danger qu'on craignit pour ma vie,
As-tu, dis-moi, vû Lucile attendrie ?
Suis-je à ses yeux assez justifié ?
Si j'eus un tort, il doit être expié.
Qu'a-t-elle dit ?

PASQUIN.

Quel caprice est le vôtre !
L'un de nous deux, Monsieur, veut tromper l'autre.
Rappellez-vous que je vous ai conté
Comment ici Dorimon m'a traité.
J'ai raconté l'accueil vraiment indigne ....

CLÉON.

Tu m'as conté, raconté, fourbe insigne !
Ce maraud-là mettra tout au passé,
Et son cerveau, je pense, est renversé.
Pour l'écouter, j'ai l'esprit bien tranquille !
Lucile seule ....

PASQUIN.

A propos de Lucile,
Frontin chez elle est allé dans l'instant.

CLÉON.

Qui, Frontin ?

PASQUIN.

Lui que vous chérissez tant,
Votre nouveau valet.

CLÉON.

Le traître est yvre.
Je te défends, malheureux, de me suivre.

SCENE X.

LISETTE, CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

C'EST toi, Lisette, ah ! je suis enchanté
De te revoir. Dis-moi la vérité ;
Dois-je espérer que ta belle Maîtresse
Réponde encore à ma vive tendresse ?
L'heureux Cléon....

LISETTE.

Ah ! vous êtes Cléon !
Ma foi, Monsieur, sous l'un ou l'autre nom,
Je doute fort du succès de vos ruses.
On ne veut pas même de vos excuses ;
En termes clairs, Lucile vous l'a dit,
Et vous devez ...

CLÉON.

As-tu perdu l'esprit ?

LISETTE.

C'est nous, Monsieur, nous qui n'en aurions guères,
Si nous donnions encor dans vos chimères.

CLÉON.

Ah ! c'en est trop, je n'y peux plus tenir.
Je prétends voir Lucile & m'éclaircir.

(Montrant Pasquin.)

Ce malheureux, par son étourderie,
Aura causé quelque tracasserie,
Et...

LISETTE.

Vous pouvez envoyer désormais
Vos anciens, ou vos nouveaux valets,
Venir vous-même, ou députer quelque autre,
C'est tems perdu, vous n'aurez rien du nôtre.

CLÉON, *se contraignant.*

Tu veux railler. Eh! bien, le tour est bon!
Il fait honneur à ton invention,
Je l'applaudis; mais il est tems qu'il cesse.

LISETTE.

Non, ce n'est point un tour, non; ma Maîtresse
N'est pas ici, *primò*, le fait est sûr.
Le *secundò* vous paraîtra plus dur;
C'est que pour vous la porte est défendue.
Apparemment, elle craint votre vûe.

CLÉON.

Mais, Dorimon....

LISETTE.

Oui, ma foi, Dorimon!
Ah! c'est bien pis; il n'entend pas raison,
Quand on lui dit votre nom par mégarde.
Allez, Monsieur, donnez-vous bien de garde

De vous montrer, de rester même ici.
J'ai du regret vraiment à tout ceci.
J'avais pour vous une estime profonde;
Mais eussiez-vous tous les bijoux du monde
A me donner, je ne pourrais, Monsieur,
(En lui faisant une profonde révérence.)
Vous témoigner plus de zèle & d'ardeur.

SCENE XI.

CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

Viens, malheureux, apprends-moi donc la cause
De tout ceci.

PASQUIN.

Si j'en sais quelque chose,
Je veux, Monsieur, mourir de votre main.

CLÉON, *rêveur.*

Auraient-ils su quel était mon dessein?
C'est ce maraud. Tu les auras, je gage,
Entretenus du nouveau mariage
Que l'intérêt m'avait fait accepter,
Et du malheur qui me fit rejetter.
Je te connais, & ton impertinence
N'aura jamais pû garder le silence.

PASQUIN.

Qui ? Moi ! Monsieur, moi ! moi ! j'aurais parlé !
Autant que vous, au moins, je suis troublé.
Jugez vous-même à présent de mon rôle,
Et si j'ai pû placer une parole.

CLÉON.

Mais n'as-tu pas du moins sçu découvrir
Ce qui, pour moi, paraît les refroidir.
A chaque instant je deviens moins tranquille.
Je sens qu'au fond j'aimai toujours Lucile,
Et si je fus sensible à l'intérêt,
En vérité, j'en avais du regret.
Mais le Marquis, à présent que j'y pense,
Aurait bien pû, peut-être, en mon absence,
Faire pancher leurs vœux de son côté.

PASQUIN.

Tantôt, Monsieur, quand il vous a quitté,
J'ai cru lui voir un air de suffisance
Qui présageait...

CLÉON.

Ah ! je perds patience.
Qui ? Moi ! tantôt j'aurais vû le Marquis ?
Mais à présent, coquin, si tu ne fuis,
Je te ferai, morbleu, perdre l'envie
De raisonner, le reste de ta vie.

PASQUIN.

Que voulez-vous ? Je croyais l'avoir vû.
(*A part.*)
Il devient fou, m'en voilà convaincu.

SCENE XII.

CLITANDRE, CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

AH ! cher ami, le trouble qui m'agite ;
(*Montrant Pasquin.*)
Et ce fripon, dont l'yvresse m'irrite,
Mêlent un peu d'amertume au bonheur
Que ta présence ...

CLITANDRE.

Y pensez-vous, Monsieur !
Vous avez bien changé de caractère
Depuis tantôt.

CLÉON.

J'entrerais en colere.
Qui ? Moi ! J'arrive à l'instant.

CLITANDRE.

Écoutez ;
J'écarte, moi, bien des difficultés :
Je sais, Cléon, qu'on peut être frivole,
Qu'il est permis de varier son rôle,
Et d'être même impudent au besoin :
Mais vous portez la chose un peu trop loin ;
Et dans un jour, jouer votre Maîtresse,
Son pere & moi ! C'est trop, je le confesse ;

Je ne pourrais d'honneur vous imiter.
Il est des nœuds que l'on doit respecter;
Et...

CLÉON.

Je m'admire, en vérité, d'entendre
Tant de propos que je ne puis comprendre!
Apprends-moi donc ce qu'il faut réparer,
Ce que Lucile...

CLITANDRE, *à part.*

(*Haut.*) Il feint de l'ignorer!
Vous savez bien, puisque vous l'avez vue,
A quel excès elle a lieu d'être émue.

CLÉON.

J'ai vu Lucile aujourd'hui?

CLITANDRE.

Sûrement,
Même dîné chez elle, apparemment.

CLÉON, *avec un rire forcé.*

Ah! c'est un jeu, la chose est trop visible.

CLITANDRE.

Fort bien, Cléon, soyez incorrigible,
Niez encor. Je ne vous dirai rien
De Dorimon trompé sur votre bien,
Ni des propos de cette même espèce.
J'en aurais trop à conter. Je vous laisse.

CLÉON.

L'air de Paris est-il ensorcelé?
Démêle-moi...

CLITANDRE.

Non, tout est démêlé.
Je cacherai jusqu'à notre entrevue,
Vous la nieriez.

SCENE XIII.

CLÉON.

Ma tête eſt confondue !
Lucile ſait que j'ai trahi l'amour.
En attendant qu'elle ſoit de retour,
Et que ma vue ait calmé ſa colère,
Il faut d'abord paſſer chez mon Notaire ;
Tranquilliſer ceux de mes créanciers
Qui ne ſeront payés que les derniers ;
Puis reprenant un peu de confiance,
Preſſons l'hymen avec impatience.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.



IL a reçu ses lettres de congé.

LUCILE.

Hélas !

LISETTE.

Prenez un air moins affligé.
Cette douleur va mal avec vos charmes.
Mérite-t-il que vous versiez des larmes ?

LUCILE.

Moi ? Je rougis de son lâche détour.
Ne confonds pas le dépit & l'amour.
Avec quel art le cruel m'à trompée !
Combien mon ame était préoccupée !
Tout décelait son coupable embarras ;
Et nous livrons nos cœurs à ces ingrats !

Nous prétendons, aveugles que nous sommes ;
Regner sur eux !

LISETTE.

Eh ! oui ; voilà les hommes ;
Je m'y connais. Donnez un libre essor
A vos regrets, car vous l'aimez encor ;
Mais (croyez-moi) consolez vous bien vîte.
C'est honorer un traître qui nous quitte
Que de porter le dépit aussi loin.
N'avons nous pas un vengeur au besoin ?
C'est l'amour-propre, & le ciel dans nos ames
Le mit exprès pour consoler les femmes.
Il vous dira comme il faut se venger
D'un étourdi qui croit nous affliger,
Combien il faut lui cacher sa faiblesse,
Et, s'il se peut, le gagner de vîtesse.
C'est par l'orgueil que nous donnons des loix ;
Ah ! si j'avais mieux connu tous nos droits,
Jamais ingrat n'eût trompé ma franchise ;
Mais, sur ma foi, je n'y serai plus prise,
J'en réponds bien.

LUCILE.

Ni moi, tu le verras.

LISETTE.

Tenez, ce ton ne me rassure pas.
Qu'on a de peine à s'armer de courage !
N'auriez-vous pas reçu quelque message
Depuis tantôt ?

LUCILE, *timidement.*

J'ai rencontré Frontin.

LISETTE.

Il vous aura confié le chagrin,
Le repentir, les regrets de son Maître ?
Il aura pû vous ébranler peut-être ?
Mais, croyez-moi, nouvelle trahison.

LUCILE.

Non, ce n'est pas ce qu'il me disait.

LISETTE.

Bon !

LUCILE.

Il va partir désespéré, Lisette.

LISETTE.

Eh ! bien, tant mieux ; vaut-il qu'on le régrette ?

LUCILE.

Mais il me cherche avec empressement
Il veut, dit-il, me parler un moment ;
C'est son espoir, & la derniere grace
Qu'il obtiendra. Que veux-tu que je fasse ?

LISETTE.

Et vous avez promis ?

LUCILE.

Mais ... à peu près.

LISETTE.

Ah ! qu'ils sont bien de tendre leurs filets !

Nous y voilà. Je m'en étais doutée,
Une parole avec art concertée,
Quelques soupirs, un coup d'œil, presque rien....
Ma foi, Madame, ils nous connaissent bien.
Nous devrions, pour l'honneur de l'espece,
Leur épargner encor ces frais d'adresse.

LUCILE.

Si tu savais, hélas! quand un amant
Sur notre cœur a pris de l'ascendant,
Comme on oublie aisément sa colère!

LISETTE.

Oui, cela tient; un fripon qui sait plaire,
Est en effet un mal très-dangereux.

LUCILE.

Mais conçois-tu ce labyrinthe affreux?

LISETTE.

Moi? Non, d'honneur, je n'y peux rien comprendre,
Et je m'y perds; car il avait l'air tendre,
Empressé, vrai, sincere, intéressant,
Et pénétré, même en vous offensant.
L'amour semblait animer son langage.

LUCILE.

Que sur mon cœur il avait d'avantage!
Je veux en vain me cacher mon amour.
Oui, j'ai senti que, depuis son retour,
Il m'était cher plus qu'il ne le peut croire.
Il ne sait pas quelle était sa victoire;

J'ai mal connu mes propres ſentimens.
Sans doute un cœur peut s'ignorer longtems.
J'obéiſſais aux ordres de mon pere,
Et je croyais ne ſonger qu'à lui plaire,
Je ne ſentais en un mot pour Cléon
Qu'un goût léger, & ma foible raiſon,
En condamnant ce qu'il a de blâmable,
De s'aveugler ſe jugeait incapable.
A ſon retour, des ſentimens nouveaux
Ont à mes yeux voilé tous ſes défauts.
Auparavant, s'il m'avait offenſée,
Ma vanité ſeule eût été bleſſée;
Et maintenant, ſi je me connais bien,
Dans mes regrets l'orgueil n'entre pour rien.

LISETTE.

On vient à nous; on vous cherche, Madame.

LUCILE.

Ah! renfermons ma douleur dans mon ame.

SCENE II.

VALERE, LUCILE, LISETTE.

VALERE.

PARDONNEZ-MOI, ſi troublant vos ſecrets;
J'oſe à vos pieds apporter les regrets
D'un malheureux que je plains, qui vous aime,
Et qui n'a pu ſe préſenter lui-même.

LUCILE, *à part.*

O ciel! combien je dois me reprocher
L'indigne aveu qu'il a su m'arracher!
Combien je dois rougir de ma faiblesse!
[*Haut.*] [*Bas à Lisette.*]
Monsieur. . . . Tu vois le prix de ma tendresse!
[*A Valere.*]
Eh! quoi, Cléon? . . .

VALERE.

C'est au nom de Clerval,
C'est pour lui seul, & non pour son rival,
Qu'à vos regards vous me voyez paraître.

LUCILE.

Qu'il soit, Monsieur, qu'il soit ce qu'il veut être;
Puisqu'il rougit de porter aujourd'hui
Ce nom si cher qui m'attachait à lui;
Je crois à tout, & même à sa tendresse,
Lorsque l'ingrat, oubliant sa promesse,
Et trahissant peut-être mon espoir,
Témoigne ainsi l'ardeur de me revoir.

VALERE.

Ah! si ce tort était le seul, Madame,
Qui contre lui pût irriter votre ame,
Il trouverait bientôt grace à vos yeux;
Mais soupçonné, mais peut-être odieux;
Je ne dois pas craindre de vous apprendre
Que, malgré lui, forcé de se défendre,
A l'instant même il vient d'être blessé.

LUCILE.

Qui? Lui! . . . je sens tout mon cœur oppressé.

Bleſſé, Liſette ! ah ! ciel !

VALERE.

Belle Lucile,
Raſſurez-vous, puiſque je ſuis tranquille.
Maître de lui, d'un rival en courroux
Son bras ſans peine a détourné les coups ;
Il n'a reçu qu'une atteinte légère.

LUCILE, *vivement.*

Hélas ! mon cœur entrevoit le myſtère.
Parlez, Monſieur, contre quels ennemis ?
Comment ? Pourquoi ? . . .

VALERE.

Pour vous, par le Marquis.

LUCILE.

Par le Marquis ! Et ſur quelle apparence
Peut-il encor ? . . .

VALERE.

La même reſſemblance
Qui ſi longtems a trompé tout les yeux,
Arma la main d'un rival furieux.
Ainſi qu'à vous, ce jeu de la Nature
Ne m'eût dabord ſemblé qu'une impoſture. . . .

LUCILE, *en elle-même.*

Quoi ! c'eſt Clerval, c'eſt lui qui m'a parlé !
C'eſt devant lui que mon cœur s'eſt troublé !
Ces ſentimens que lui ſeul a fait naitre,
Qui m'étonnaient, il a pû les connaître !
Ah ! devait-il me laiſſer mon erreur ?
Quels droits Clerval a-t-il donc ſur mon cœur ?

Il me trompait, il abusait mon pere.

VALERE.

S'il eût été moins tendre, moins sincere,
S'il eût suivi des conseils imprudens,
L'illusion eût duré plus longtems ;
Son sort, peut-être, en serait moins à plaindre ;
Mais il n'a pû vous adorer & feindre.
Vous l'avez vû, fidele à son devoir,
Sacrifier le plus charmant espoir ;
Malgré ses feux, malgré leur violence,
Se reprocher un moment de silence.
Vous avez vû, jusques dans ses transports,
Son embarras, son trouble, ses remords.

LUCILE.

Que je me sens étonnée, interdite !
Je rends, Monsieur, justice à son mérite ;
Mais, quelques droits qu'il pense avoir acquis,
Il aurait dû détromper le Marquis,
En se nommant.

VALERE.

Pouvait-il sans faiblesse
N'être Cléon qu'autant que sa tendresse
Le demandait ? La valeur de Clerval
Vous disputait à l'amour d'un rival.

LUCILE, *en elle-même.*

Ce que j'éprouve est-il dans la Nature ?
[*Haut*]
Vous m'assurez au moins que sa blessure
Est sans danger ?

VALERE.

Ah ! son plus grand regret
Sera d'avoir ignoré l'intérêt
Dont vos bontés....

LUCILE.

Dans ma surprise extrême ;
Puis-je, Monsieur, me connaître moi-même ?
De votre ami, que je croyais Cléon,
Avec plaisir j'ai vû l'émotion,
Et maintenant d'où viendrait ma colere ?
Est-on coupable alors qu'on a su plaire ?
Non, je ne peux le haïr ; non, je veux
[*Appercevant Cléon de loin.*]
Qu'il soit instruit... Mais qui vient en ces lieux ?
Je crains... Entrez, Monsieur, je vais vous suivre.
[*Vivement à Lisette.*]
Ah ! dans le trouble où mon ame se livre,
Fais qu'à ses yeux je ne paraisse pas ;
Épargne-moi ce cruel embarras.
Je l'apperçois, c'est Cléon. [*Elle sort.*]

LISETTE.

L'aventure
Est pour Cléon d'assez mauvais augure.



SCENE III.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

EH ! bien, Lucile est sans doute au logis ?

LISETTE.

Non, Monsieur, non, le moment est mal pris.

CLÉON.

Ah ! satisfais à mon impatience ;
Lucile doit désirer ma présence,
Où donc est-elle ?

LISETTE.

Elle vous attendait
Depuis deux mois, & l'ennui la gagnait,
Elle s'est fait un nouveau plan de vie.

CLÉON.

Je viens bannir cette mélancolie.
Lucile a tort ; car je l'aimais toujours.
Çà, conte-moi quels étaient ses discours,
Attendris-moi.

LISETTE, *à part.*

Ciel ! tant de difference
S'accorde-t-elle avec leur ressemblance ?

CLÉON.

Veux-tu bien prendre un air moins sérieux ?
Si j'en croyais ce qu'on lit dans tes yeux,
Ce ris malin, & l'aigreur de ton style,
Je tremblerais pour le cœur de Lucile.

LISETTE.

Mais, écoutez, je n'en répondrais pas.

CLÉON.

Tu voudrais bien me voir de l'embarras :
Je te connais, tu plaisantes, Lisette.

LISETTE.

Qui ! moi, Monsieur ! non, je suis trop discrette
Pour plaisanter en de certains momens :
Quand on veut rire il faut choisir son tems.
Mais j'apperçois Dorimon qui s'avance,
Il vous dira lui-même ce qu'il pense.

SCENE IV.

DORIMON, CLÉON, PASQUIN.

DORIMON, *sans voir Cléon, parlant à la Cantonnade.*

Je ne tiens pas à ces tristes bons mots.
Le beau plaisir que d'écraser des sots !
Je n'aime point ces assauts d'Epigrammes.
Laissons, morbleu, cette vengeance aux femmes.

En général, critiquez, j'y consens ;
Mais à quoi bon déchirer les absens ?
La médisance est en soi très-mauvaise.
[*Appercevant Cléon.*]
Ah ! ah ! c'est vous, vraiment, j'en suis bien-aise.
Votre dessein est-il d'être Cléon ?
La, parlez net.

CLÉON.
Mais apparemment.

DORIMON.
Bon !
J'en suis charmé, vous n'aurez pas ma fille ;
C'est un parti reglé dans la famille.
Sachez, Cléon, & retenez-le bien,
Qu'il ne faut pas varier sur son bien,
Ni sur son nom.

CLÉON.
Qui donc a pû vous dire ? . .

DORIMON.
N'achevez pas, je suis d'humeur de rire ;
Mais je pourrais me fâcher aisément.
[*Montrant Pasquin.*]
Ce maraud-là sait. . . .

CLÉON.
Point d'emportement.
Écoutez-moi.

DORIMON.
Non, l'affaire est finie.
Demain peut-être il vous prendrait envie,

Si ma Lucile était encor pour vous,
De renier la qualité d'Epoux.

CLÉON.

Ah! c'en est trop, & je dois vous répondre...

DORIMON, *appercevant Frontin.*

Tenez, il vient exprès pour vous confondre;
Je veux, ma foi, m'en donner le plaisir.
Viens-çà, Frontin.

SCENE V.

FRONTIN, DORIMON, CLÉON PASQUIN.

FRONTIN, *à part.*

Où diable devenir?
Mais m'y voilà, payons d'effronterie.

DORIMON.

Ton Maître veut....

CLÉON.

C'est une fourberie,
Son Maître, moi?

FRONTIN, *avec assurance.*

Monsieur n'a qu'à parler.

CLÉON.

Eh! qu'ai-je donc, Monsieur, à démêler
Avec ce fourbe?

DORIMON, *riant.*

Ah ! le trait eſt unique !
Il eſt Cléon, lui ; mais ſa politique
Veut qu'à préſent tu ne ſois plus Frontin.

CLÉON.

Mais quel rapport ai-je avec ce faquin ?

PASQUIN, *à ſon Maître.*

Ma foi, Monſieur, moi, je tombe des nues ;
Il faut du moins nous expliquer vos vues,
Car en honneur, je n'y conçois plus rien.
Ce Frontin-là, qui me ſemble un vaurien,
Et qui pourtant eſt à votre ſervice,
J'ignore encor, Monſieur, par quel caprice....

CLÉON.

Tu me ſoutiens que j'ai pris ce maraud ?

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, vous le diſiez tantôt.

CLÉON.

Retire-toi, pendart, ou je t'aſſomme.

DORIMON.

Pour celui-là, parbleu ! c'eſt bien votre homme.
Ceci pourtant deviendrait ſérieux ;
Mais j'en veux rire ; & ma foi, c'eſt le mieux.
J'aurais grand tort de me mettre en cervelle....

SCENE VI.

CLITANDRE, DORIMON, CLÉON.

CLITANDRE, *avant que d'appercevoir Cléon.*

Savez-vous bien, mon oncle, une nouvelle?
Cléon, dit-on, est blessé.

CLÉON.

Sur cela,
Parbleu, du moins, peut-être on me croira.
M'être battu, le fait serait probable;
Mais pour blessé, sans me donner au Diable;
On verra bien....

CLITANDRE.

Ma foi, l'on m'avait dit
Que le Marquis, soit vengeance, ou dépit,
Vous avait fait une mauvaise affaire;
Que la blessure était pourtant légère.

CLÉON, *à Dorimon.*

Eh! bien, Monsieur, me rendez-vous mes droits?
Voyez les bruits!

DORIMON.

Ah! l'on dit vrai par fois.

SCENE VII.

LUCILE, VALERE, DORIMON, CLÉON.

CLÉON, *à Lucile.*

QUE vous venez heureuſement, Madame,
Pour me calmer, pour raſſurer mon ame !
Quoi qu'on m'ait dit, pour troubler mon bonheur,
J'oſe en tirer l'eſpoir le plus flatteur.
C'eſt à l'Amour d'éclaircir un myſtère
Qui me confond.

LUCILE, *préſentant Valere à ſon pere.*

Daignez ſouffrir, mon pere,
Que j'oſe ici vous préſenter Monſieur.
Quant à Cléon, vous étiez dans l'erreur ;
Nous ne l'avions pas vû de la journée.

DORIMON.

Ma fille auſſi ! quoi ! ſa tête eſt tournée !
Serait-ce donc un mal contagieux ?

CLÉON, *à Dorimon.*

Vous le voyez, on deſſille vos yeux.

VALERE, *à Dorimon.*

Je vois, Monſieur, qu'il faut tout vous apprendre :
Mais, ce qu'ici je dois vous faire entendre

M'étonne

M'étonne encore à l'aſpect de Cléon,
Et j'ai beſoin d'un effort de raiſon
Pour voir entre eux la moindre différence.
On n'a jamais porté la reſſemblance
A ce degré. Je crois voir mon ami.

CLÉON.

Me reſſembler! parbleu! tant mieux pour lui.

VALERE.

Clerval, Monſieur, l'avait penſé de même.
Mais le ſort mit une diſtance extrême

[*A Dorimon.*]

Dans vos deſtins: car vos bontés, Monſieur,
Ne s'adreſſaient à lui que par erreur.
Sur lui Cléon avait trop d'avantage.

CLÉON.

En pareil cas, c'eſt aſſez mon uſage.

DORIMON, *après un ſilence.*

Quoi! j'aurais pû m'y tromper à ce point?
C'eſt un prodige, & je n'en reviens point!
J'entrevoyais cependant... quelque choſe,
Sans pouvoir trop... en démêler la cauſe.

[*A Cléon.*]

Car d'un côté... s'il vous reſſemble bien;
Lui... très-ſouvent ne vous reſſemble en rien.

PASQUIN, *à Cléon.*

Eh! bien, Monſieur, diſais-je des ſornettes?
Mais qui des deux a donc payé nos dettes?

CLÉON.

Comment ?

VALERE.

Clerval pénétré de regrets
Qu'on eût osé surprendre vos secrets,
Vous disputant, d'ailleurs, sans vous connaître,
[Montrant Lucile.]
Un bien si cher & si digne de l'être,
Aurait-il pû ne prendre votre nom
Que pour vous nuire ? Il pensa que Cléon,
Sans le juger sur un si faible office,
Voudrait bien pardonner ce service.

CLÉON.

Je ne saurais trop hâter les instans
De m'acquitter.

DORIMON.

Ce trait n'est pas du tems !

FRONTIN, malignement à Cléon.

Pour achever, Monsieur, de vous surprendre,
J'aurais encore un billet à vous rendre,
C'est de la part d'un certain Lysimon.

CLÉON, à part & embarrassé.

Tout est connu, je le juge à ce nom.

LUCILE, troublée en appercevant le Marquis.

Que vois-je ? Ah ! ciel, c'est le Marquis, je pense.
[A Dorimon.]
Epargnez-moi sa fatale présence,

Il a blessé Clerval.

CLÉON.

Cet intérêt
M'ouvre les yeux, & m'apprend mon arrêt.
Adieu, Madame. *(Il sort*

DORIMON.

Eh ! bien, quoi ? quel mystère ?
Où donc va-t-il ?

PASQUIN, *s'en allant.*

Ma foi, la chose est claire.

DORIMON.

Quoi ! la blessure était réelle aussi ?

SCENE VIII.

LE MARQUIS, DORVAL, LUCILE, VALERE.

LE MARQUIS.

OUI, j'ai blessé Clerval. J'en suis puni
Par mes regrets ; car je lui dois la vie,
Et cet aveu n'a rien qui m'humilie.
Pardonnez donc à mes transports jaloux,
Et désormais voyez-moi sans courroux.

VALERE, *à Lucile.*

Eh ! bien, Clerval a-t-il lû dans votre ame ?

DORIMON.

Comment, comment ?

VALERE.

Partira-t-il, Madame ?

DORIMON.

Pourquoi partir ?

VALERE.

Tel était son dessein,
Et c'est de vous que dépend son destin.

LUCILE, *à Dorimon.*

Mon pere.

DORIMON.

Allons, je vois ce qui se passe.
J'en aurais fait tout autant à sa place.
Cléon avait un dangereux rival,
Je te devine, & je cours chez Clerval.
C'est très-bien fait, il doit avoir la pomme.
Voilà, morbleu ! ce qui s'appelle un homme.
Il faut se rendre après de pareils traits.
On ne peut voir la vertu de trop près ;
Allons, suis-moi... mais le voici lui-même.

SCENE IX. & derniere.

CLERVAL, LISETTE, DORIMON, LUCILE, VALERE.

LUCILE, *à Clerval, avec tendresse.*

EH! quoi! si-tôt! ma surprise est extrême,
Quoi! vous risquez....

CLERVAL.

Approuvez mes transports;
Belle Lucile; en oubliant mes torts,
Vous rappellez votre amant à la vie,
Et mon destin n'est digne que d'envie.
[*Appercevant le Marquis.*]
C'est vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Oubliez à jamais
L'aveugle erreur qui cause mes regrets.
Contre Cléon j'ai cru tout légitime;
Mais pour Clerval e lui dois mon estime.

DORIMON, *à Clerval & à Lucile.*

C'est fort bien dit. Approchez-vous tous deux,
Mes chers enfans; soyez longtems heureux;

Mais, croyez-moi, fuyez l'air de la ville;
Venez goûter la paix dans mon asile.
Dans un désert le bonheur a son prix;
N'esperez pas le trouver à Paris.

FRONTIN, *à Lisette.*

Eh! bien, Lisette, allons-nous vivre ensemble?

LISETTE.

Soit; mais frémis, si quelqu'un te ressemble.

Fin du cinquieme & dernier Acte.





DIALOGUE

Entre l'Auteur de TURCARET, *&* *un* TRAITANT.

LE TRAITANT.



NFIN, nous nous expliquerons, & vous m'apprendrez peut-être ce que je vous avais fait dans le monde, pour me jouer si scandaleusement, en plein Théâtre, sous le nom de TURCARET.

L'AUTEUR.

Vous jouer, moi ?

LE TRAITANT.

Oui, vous. Pensez vous donc que le Public m'ait laissé ignorer que vous aviez eu l'intention de me jouer ?

L'AUTEUR.

Vous pouvez vous plaindre du Public, à la bonne heure; mais vous n'avez certainement aucune raiſon de vous plaindre de moi. Eh! comment aurais-je pû vous jouer? Je ne vous connaiſſais pas.

LE TRAITANT.

Quelle mauvaiſe foi! allez, vous devriez en rougir. Vous ne connaiſſiez pas Monſieur Patin?

L'AUTEUR.

Je vous jure que je ne le connais pas davantage.

LE TRAITANT.

J'étais pourtant un homme très-connu.

L'AUTEUR.

Cela peut être; mais en êtes-vous bien ſûr?

LE TRAITANT.

Comment? Si j'en ſuis bien ſûr! j'étais dans les Cinq groſſes fermes; on ne voyait que moi *au tapis verd*; j'avais une grande maiſon, une bonne table...

L'AUTEUR.

Vous me parlez des Cinq groſſes fermes, du tapis verd, & vous conviendrez qu'il y a loin de tout cela à la célébrité. Votre grande maiſon a pû vous faire connaître du Curé de votre paroiſſe, & votre bonne table des paraſites qui en faiſaient les honneurs. Allons, il n'y a pas là, ſeulement, de quoi être connu dans ſon quartier.

LE TRAITANT.

Quoi! vous n'auriez jamais entendu parler de mes fêtes, de mes concerts, de mes ſoupés?

L'AUTEUR.

Jamais.

LE TRAITANT.

Et véritablement, ce n'eſt pas moi que vous aviez eu deſſein d'attaquer dans votre Piece ?

L'AUTEUR.

Non, vous dis-je, encore une fois.

LE TRAITANT.

Si cela eſt, il faut convenir qu'il y a des gens bien méchans dans le Monde !

L'AUTEUR.

En doutez-vous ? Ceux de vos confreres, peut-être, qui ſe reconnurent les premiers aux traits de ma Comédie, furent auſſi les premiers à vous en faire l'application pour ſe dérober au ridicule. L'humeur qu'ils parvinrent à vous donner fixa ſur vous l'attention du Public, qui dut croire qu'en effet c'était vous-même que j'avais voulu peindre, dès qu'il vous en vit perſuadé.

LE TRAITANT.

Il ſerait ſingulier que je fuſſe tombé dans un pareil piège ; mais comment le préſumer ? La vanité n'admet pas ſi légérement ce qui la contrarie, & jamais on ne m'en eût impoſé ſur cette application, ſi j'avais pû m'en défendre avec quelque vraiſemblance.

L'AUTEUR.

Il n'en eſt pas moins certain que ce fut votre amour propre lui-même qui ſervit à vous tromper. Rappellez-vous donc que tout à l'heure vous ne pouviez vous familiariſer avec l'idée de n'être pas connu.

LE TRAITANT.

Et qu'est-ce que cela prouve ?

L'AUTEUR.

Tout. C'est un ridicule commun à la plûpart des hommes de prendre leur petite société pour l'univers, de regarder leur existence comme très-importante, & si quelquefois leur conscience les avertit de leurs travers, bientôt la vanité leur fait accroire que ces travers mêmes ont un certain éclat qui les rend dignes de l'attention publique. Ils vont jusqu'à soupçonner qu'il pourrait bien arriver qu'un mauvais Plaisant trouvât moyen d'en tirer un bon parti sur le Théâtre : toute bisarre que cette pensée puisse être, elle a je ne sais quoi qui les flatte, en même-tems que leur amour propre s'afflige, s'ils pensent que réellement on ait eu l'intention de les jouer.

LE TRAITANT.

Vous me faites rire ! Il y aurait quelque orgueil à cela ?

L'AUTEUR.

De l'orgueil tout pur ; & c'est ce sentiment qui réunissait autrefois tant de sots contre Moliere, & dont les méchans profitaient pour le décrier comme un homme dangereux. Les plus fins donnent l'allarme, & les simples la reçoivent. On ne sait point que des ridicules communs & vulgaires, tels que la plûpart de ceux qu'on voit, ne méritent pas même d'être apperçus, bien loin de pouvoir servir à la correction des mœurs, & à l'amusement d'une Nation vive & brillante. On

ignore à quel point les vrais originaux sont rares, & jusqu'à quel degré cette disette contribue à rétrécir la sphère de la bonne Comédie. Soit en bien, soit en mal, on a la fureur de se croire des modeles, & les ames les plus bourgeoises, les plus nulles, sont ordinairement celles qui s'épouvantent avec le plus de facilité. Oh! combien il y a de gens dont un Auteur Comique tranquilliserait l'esprit, s'il était à portée de leur dire ce qu'il pense sur leur compte! Ce n'est pas qu'ils en eussent pour lui plus d'attachement; car on aime encore mieux être l'objet d'une satyre que du mépris.

LE TRAITANT.

Mais puisqu'il vous faut de si rares modeles, que ne vous amusez-vous plûtôt à les chercher parmi les gens de qualité, que parmi nous, par exemple?

L'AUTEUR.

Vraiment, oui; la ressource serait très-jolie! C'est à la Cour, sans doute, que l'on pourrait trouver quelques exemples de ces vertus distinguées qui, dans la dépravation générale, peuvent encore laisser l'espérance de voir renaître un jour l'honnêteté des anciennes mœurs. Mais pour les Ridicules à grands traits, tels que la Scène les exige, & tels qu'ils devraient être pour présenter des leçons utiles à la fois, & piquantes, croyez que l'espèce en est encore moins commune à la Cour que par-tout ailleurs. Elle a son Peuple aussi bien que la Ville, & parmi ce Peuple, combien d'ames vulgaires,

riviales, ſans vices ni vertus, ſans phyſionomie, ſans caractere! Joignez à cela la difficulté de rendre ces Meſſieurs plaiſans, & convenez qu'un pauvre Auteur comique eſt ſouvent bien embarraſſé.

LE TRAITANT.

En vérité, je commence à vous regarder comme un galant hommme.

L'AUTEUR.

Depuis que j'ai médit des gens de la Cour: n'eſt-il pas vrai, Monſieur Patin? Je vois que *vous n'avez* pas encore perdu l'eſprit de votre état.

LE TRAITANT.

Non, je vous le dis rondement, & comme je penſe. Je me repens de vous avoir haï ſi longtems par préjugé, & ſi nous retournions dans le Monde, je vous donnerais un bon emploi de barriere pour vous dégoûter de ce vilain métier de faire des Comédies, qui ne peut attirer que des ennemis.

L'AUTEUR.

C'eſt ce que m'offrit, pendant ma vie, un grand Seigneur qui penſait comme vous. Adieu, je vous quitte pour aller joindre l'Ombre de Terence.

LE TRAITANT.

Moi, je m'accommoderai mieux de celle d'Apicius.

DISSERTATION
SUR LES PROGRÉS
DES CONNAISSANCES HUMAINES.

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore. Horat.

AVIS.

Cet ouvrage fut imprimé pour la premiere fois, ſans nom d'Auteur, dans un des volumes du Mercure de l'année 1755. Il fut attribué ſucceſſivement à deux écrivains célébres. Cette mépriſe, très-honorable pour l'Auteur, ne lui permet pas de nommer ceux ſur qui elle tombait.

Le même ouvrage a depuis été réimprimé plusieurs fois. On l'avait joint aux Petites Lettres ſur de Grands Philoſophes; mais il y était déplacé: on n'y attaquait pas directement la nouvelle philoſophie.

On voulait prouver seulement que notre siécle ne doit pas s'enorgueillir de la supériorité qu'on lui donne, peut-être gratuitement sur les autres siécles. Il est plus éclairé précisément, parce qu'il a profité des lumieres de tous ceux qui l'ont devancé. La curiosité, & le hasard, pere de presque toutes les découvertes, conduiront encore plus loin les générations à venir, sans qu'elles ayent le droit de se prévaloir de ce que nous aurons ignoré.

On y prouve aussi que les Arts & les Sciences ont, à peu près, également fleuri chez toutes les Nations policées, même celles de la plus haute antiquité. Il ne nous reste cependant aucun monument qui attribue leurs calamités, ou leur destruction, à ces progrès nécessaires de l'esprit humain.

On ne concevra jamais la liaison qu'il faudrait supposer entre les révolutions des Empires, & le petit nombre d'Artistes & de Savans qui s'appliquent en paix à leurs spéculations. Ces hommes, souvent trop obscurs, ne forment jamais, non plus que ceux qui pensent avec eux, un corps considérable chez aucun peuple.

Il n'y a peut-être jamais eu que la Chine où les prérogatives de la noblesse & de l'autorité soient annexées aux seuls Lettrés; cependant cet Empire n'a point eu de semblable pour la durée.

Si l'on parcourt les Annales du Monde, on ne trouve les malheurs & les crimes que sur les traces de la barbarie. Le fameux paradoxe du Philosophe de Genève est donc une insulte faite à la raison humaine, dans un siécle que l'on appelle celui de la raison.

IL y a longtems qu'on a dit pour la premiere fois que l'erreur était le partage de l'homme; mais il est étonnant que, dans les siécles les plus éclairés, on n'ait pas moins occasion de le dire, que dans ceux que nous appellons fastueusement siécles d'ignorance. On a l'obligation au hasard de quantité de découvertes avec lesquelles on est parvenu à détruire de vieilles erreurs; mais les a-t-on remplacées par des vérités neuves? Les hommes ont-ils fait effectivement quelques pas depuis qu'ils se vantent de n'être plus dans les ténébres? Savent-ils être plus heureux, meilleurs, ou sont-ils du moins plus exempts de préjugés,

ce qui ferait en effet une fuite de leurs progrès dans l'étude de la vérité ? A la honte de l'espèce, on n'apperçoit aucun de ces fruits ; l'humanité paye toujours le même tribut aux superstitions, aux faiblesses, aux miseres de sa condition. C'est donc à tort qu'elle se vanterait d'être plus éclairée, & que notre âge prétendrait quelque préférence sur ceux qui l'ont devancé.

On ne croit plus, avec Saint Augustin, que les Antipodes ayent la tête en bas ; avec Ptolomée, que le Soleil tourne, ni qu'il y ait des Cieux de cristal ; avec Aristote, que la Nature ait horreur du vuide ; ni que de petits atômes crochus aient formé par hazard le Monde que nous admirons, comme le pensait Epicure. On a découvert, malgré la Bulle d'un Pape qui prescrivait de *n'en rien croire*, qu'à l'extrémité de notre globe il se trouvait des êtres pensans à peu près comme nous ; chez qui, sur l'opinion que nous pouvions exister aussi bien qu'eux, on n'avait jamais inquiété personne. C'est-à-dire, qu'à l'aspect d'un bâtiment fort élevé, nous

avons entrevu long-tems que les derniers appartemens pouvaient être occupés comme les premiers ; &, qu'après avoir parcouru pendant bien des siécles notre petite Planette, sans nous douter qu'elle en fût une, nous avons fait enfin l'importante découverte que nous ne l'habitons pas seuls. Les Espagnols, orgueilleux de cet effort de leur imagination, exterminerent sans pitié des Nations entieres, parce qu'elles avaient beaucoup d'or & point d'artillerie, & qu'elles s'avisaient de vouloir se gouverner par les loix de leurs pays. Ainsi la moitié du monde eut à gémir de la curiosité de l'autre.

A l'aide d'une longue lunette, dont la premiere idée appartient à des enfans qui n'eurent d'autre maître que le hazard, ou l'envie de jouer, on a fait quelques pas dans l'Astronomie. Le mouvement de rotation du Soleil a paru démontré ; on a cru voir les Satellites de quelques Planettes ; on a déterminé le nombre des Etoiles : on a fort ingénieusement remarqué que les Astres seraient nécessairement immobiles dans des

Cieux de cristal, ou de toute autre matiere solide, &c. peu s'en faut qu'on ne trouve Ptolomée ridicule, parce que, de son tems, des enfans ne s'étaient pas encore imaginés de faire un Télescope. Cependant on n'a pas mieux défini que lui de quelle matiere était le Ciel. Les mouvemens des Astres, mieux observés depuis l'invention des Lunettes, ont seulement persuadé qu'elle devait être fluide. Mais que dans cet espace où les Astres font leurs révolutions, il n'y ait que du vuide, comme il paraît que Newton l'a pensé, ou qu'il n'y soit semé que par intervalles, selon le sentiment de Gassendi, ou qu'il soit impossible, comme l'imaginait Descartes, c'est un problême que l'imagination peut s'égayer à résoudre, qui fera produire encore une infinité de systêmes qu'on ne prouvera point, car l'usage est de supposer; mais qui rendront exactement raison de tous les phénomènes de la Nature. Ce seront de nouvelles rêveries substituées aux anciennes. Heureusement que ce Problême n'est pas infiniment utile au bonheur de l'Etat, ou de la société.

Qu'on ait assujetti les Eclipses au calcul, invention qui, peut-être, ne fait pas tant d'honneur à l'esprit humain qu'on pourrait l'imaginer, puisqu'un Peuple qui n'est pas autrement savant (quoiqu'on ait bien voulu le faire passer pour tel) en fait usage depuis un tems immémorial; qu'à la faveur de l'expérience de Pascal, on ait soupçonné la pesanteur & le ressort de l'air; qu'on ait fait enfin de si grands progrès dans la Physique expérimentale; c'est qu'il est tout naturel que les derniers venus soient mieux instruits de ce qui se passe dans une Ville, que ceux qui en sont partis les premiers.

Nous avons profité des petits Journaux que nos peres nous ont laissés : nous en faisons de petits à notre tour que nous laissons à nos neveux, qui en feront encore après nous. Mais ils seraient aussi ridicules de s'enorgueillir beaucoup de leurs nouvelles découvertes, & de nous traiter de barbares, pour ne leur avoir pas tout appris, que nous le sommes, sans doute, en faisant de pareils reproches à nos ancêtres.

La Nature n'a pû être examinée qu'en détail. La vie de l'homme trop bornée ne permet d'acquérir qu'un très-petit-nombre de connaissances mêlées de beaucoup d'erreurs. La curiosité, source des unes & des autres, à peine encouragée par quelques succès, s'anéantit avec nous. La génération qui nous suit profite avidement des connaissances que nous lui avons transmises : remarque & combat souvent nos erreurs avec nos propres armes : avance quelques pas dans la carriere : tombe à son tour, & laisse à celle qui la suivra de nouvelles lumieres & de nouvelles fautes.

Je ne vois dans ces prétendus progrès dont nous tirons tant de vanité, qu'une chaîne immense dont quelques-uns ont indiqué le métal ; d'autres, sans dessein peut-être, en ont formé les anneaux : les plus adroits ont imaginé de les assembler, la gloire en est pour eux : mais les premiers ont tout le mérite, ou devraient l'avoir, si nous étions justes.

Sont-elles bien à nous, d'ailleurs, ces dé-

couvertes dont nous nous glorifions ? Qui me répondra que depuis que les générations se renouvellent sur la terre, personne ne les eût faites avant nous ? Combien de Nations ensevelies sous leurs ruines, dont il ne nous reste que des idées imparfaites ! Combien d'Arts absolument perdus ! Combien de monumens livrés aux flammes ! Il est tel ouvrage qui lui seul pourrait nous éclairer sur mille mensonges, & nous découvrir autant de vérités : n'en a-t-il point péri de cette espece, ou par les ravages du tems, ou par les incendies? Quels Peuples de l'Antiquité le retour des Lettres nous a-t-il fait connaître ? Les Grecs & les Romains, ignorans sur leur origine ; prévenus contre tout ce qui n'était pas de leur Nation ; traitant de barbares leurs voisins ou leurs ennemis, avec autant d'injustice peut-être que les Espagnols nommaient les Péruviens, Sauvages ; dédaignant d'approfondir leurs mœurs, leurs caracteres, leurs traditions, leurs usages, ou les dissimulant par jalousie, & par conséquent incapables de

nous en instruire : comment les connaissons-nous encore ces Grecs & ces Romains ? A peu près comme par des relations imparfaites nous connaissons les Nations de l'Afrique ou de l'Asie. Combien de peuples, d'ailleurs, ces conquérans d'une partie du Monde n'ont-ils pas ignorés ? N'est-il plus de climats inconnus, & pensons-nous qu'ils n'auraient rien à nous apprendre ? N'a-t-on pas trouvé chez les Chinois *, peuple d'une vanité trop ridicule pour avoir un mérite réel, l'usage de l'Imprimerie & de la Poudre ? Qui leur a donné l'idée de ces Arts si nouveaux dans l'Europe ; l'Imprimerie sur-tout qui mériterait si justement d'être admirée, s'il était possible qu'elle ne perpétuât que des choses dignes de l'être. Nous avons fait des progrès admirables dans les méchaniques ; nous avons simplifié des machines connues ; nous en avons créé d'autres ; mais qu'avons-nous exécuté avec elles dont on ne trouve

* Lisez sur les Chinois le judicieux Voyage de l'Amiral Anson.

quelque idée chez les Anciens ? Ces hardis monumens de l'Antiquité la plus reculée, & qui touche presque aux premiers jours du Monde, les murs de Babylone, ces jardins soutenus dans les airs, ces canaux vainqueurs de l'Euphrate, ces pyramides de l'Egypte, dont quelques-unes subsistent encore ; ces superbes édifices élevés avec la rapidité que l'Histoire nous atteste, ne nous forcent-ils pas de convenir, ou que les Anciens avaient des ressources égales aux nôtres, ou même qu'ils en avaient de bien supérieures. On ne trouve pas seulement chez eux les traces des Arts utiles, on connaît le luxe des premiers Assyriens, & le luxe ne s'introduit dans un Empire qu'à la suite des Arts d'agrément.

Qu'il soit permis de faire une comparaison entre ces prétendus enfans de notre industrie & ceux de notre imagination, les systêmes de la Physique sur les principaux phénomènes de la Nature : il n'en est aucun qui n'ait été renouvellé de quelques anciennes Ecoles. Le pur méchanisme des animaux, opinion dangereuse, parce qu'elle pourrait

trop prouver ; le mouvement de la terre *, le plein, le vuide ; cette force inconnue que l'on nomme gravitation ; ces tourbillons de matiere ſubtile, tournant ſur eux-mêmes, & qui dans leur mouvement entraînent *les* Planettes & les Aſtres ; toutes ces fictions ingénieuſes, attribuées à nos Philoſophes modernes, exiſtaient long-tems avant eux. Nous en avons les originaux dans cette foule de Phyſiciens Grecs ; *& qui ſait ſi* ces originaux n'étaient pas encore des copies ? Il en eſt de même des hypothèſes méthaphyſiques. L'immortalité de l'ame, avant que la Religion nous en eût fait un Dogme ; l'unité

* Pythagore, Ariſtarque de Samos, le Cardinal de Cuſa, avaient ſoupçonné long-tems avant Copernic, que la Terre tourne ſur ſon centre, & que tous les ans elle décrit un cercle autour du Soleil.

L'*Æther* d'Ariſtote donne une idée de la matiere ſubtile.

Ceux qui prétendent que notre Globe a été autrefois enſeveli ſous les eaux, ſemblent renouveller le ſyſtême de Thalès.

Le Phénomène de l'Electricité rappellera peut-être l'opinion d'Héraclite, qui regardait le feu comme le principe de la Nature, &c.

l'unité de Dieu ; la distinction des deux substances ; le systême du matérialisme adopté, quant à la nature de l'ame, par quelques Peres des premiers siécles, qui ne la croyaient pas moins immortelle, mais qui conservaient des principes puisés dans les Ecoles Payennes ; je veux parler de *Tertullien*, d'*Arnobe*, de *Lactance*, &c. le libre-arbitre, la fatalité ; furent des questions agitées autrefois, comme de nos jours, & c'est un champ de ténébres où l'on se battra encore longtems. L'Athéisme de *Spinosa*, si bien attaqué par *Bayle*, est dévelopé dans le sixiéme Livre de l'Enéide *.

---

* Dans ces vers de *Virgile*, dont on a tâché de rendre le sens :

Principio cœlum, ac terras, campósque liquentes ;
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque Astra
Spiritus intùs alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet, &c.

L'Esprit universel, répandu dans l'espace,
Anime en circulant tous les corps qu'il embrasse ;
Les mondes, les soleils, le vaste sein des cieux,
Tout renferme cet Etre invisible à nos yeux.

Les Dieux oisifs d'Epicure ont servi de modéles à celui des Déistes. Si donc l'esprit humain se répéte lui-même depuis si longtems dans les sciences spéculatives, rien ne me porte à le croire plus varié, plus inventeur dans ce qui tient aux Arts.

Mais je veux que nos modernes ayent réellement imaginé les systêmes qu'on leur attribue ; nous n'aurions fait que *changer de fictions & d'absurdités*. Les idées innées de Descartes, les Monades de Léibnitz ne valent guères mieux que les rêveries des Anciens. Nous nous sommes comportés à leur égard, comme certains Anglais nous font l'honneur de nous traiter dans leurs ouvrages : ils copient nos Auteurs en nous disant des injures. Sur quoi peut donc être fondé l'orgueil des hommes ? Je veux bien supposer que *nous* connaissons un peu mieux que nos ancêtres les

---

Et plus sensiblement encore dans ce vers de Lucain :

Jupiter est quodcumque vides, quodcumque movetur.

L'univers est un corps dont les membres épars
T'offrent par-tout le Dieu que cherchent tes regards.

contours du globe que nous habitons. Enrichis de leurs remarques & des nôtres, nous sommes un peu moins étrangers dans notre patrie. Nous avons multiplié nos plaisirs en nous assujettissant à de nouveaux besoins ; mais n'avons nous pas aussi doublé nos infortunes ? Nous voulons, à la faveur de l'expérience, avoir jetté quelques lumieres sur le méchanisme de la Nature ; mais les causes nous en sont-elles plus développées ? Nous lisons dans les cieux ; mais sommes-nous plus éclairés sur l'artifice de nos organes, sur l'union du corps & de l'ame, ou sur leur mutuelle dépendance ? Avons-nous quelques idées plus distinctes des termes qui nous sont les plus familiers, de la *matiere*, de l'*esprit*, du *lieu*, du *tems*, de l'*espace*, de l'*infini* ; termes que le peuple prononce tous les jours, sans imaginer qu'il ne les entend pas ? Etrange foiblesse de l'esprit humain qui ne semble ignorer que ce qu'il aurait intérêt de connaître ! Parfaitement instruit de quelques vérités indifférentes, mais les seules qui soient démontrées ; j'ose le dire même, qui semblent l'humilier par leur petit

nombre, & par l'excès de leur évidence, elles ne servent qu'à lui faire mieux sentir qu'il est né pour le doute.

Je ne sais par quelle étonnante contradiction quelques personnes plus zélées qu'instruites, ont affecté de confondre le pyrrhonisme & l'incrédulité. Cette réflexion où m'a conduit mon sujet, mériterait elle seule une Dissertation approfondie; mais je ne me permettrai qu'un raisonnement en sa faveur. Le pyrrhonisme apprend essentiellement à la raison à s'humilier, en lui démontrant l'incertitude de ses connaissances : la Religion exige de notre orgueil la même soumission, les mêmes sacrifices : le pyrrhonisme est donc de toutes les sectes des Philosophes la plus conforme à l'esprit de la Religion, & celle qui nous dispose le plus naturellement à l'embrasser. On pourrait en abuser, me dira-t-on. Eh! de quoi ne pourrait-on pas abuser ? Tel était du moins le sentiment du savant Auteur de la Démonstration Evangélique *, Prélat il-

---

* M. Huet, Traité de la *faiblesse de l'Esprit Humain*

justre, qui avait acquis le droit de douter par l'immense étendue de ses connaissances.

Quoi de plus capable de convaincre l'homme de sa faiblesse, que le tableau, malheureusement trop fidéle, que je viens d'en présenter. Ses prétendus progrès appréciés, dénués de la pompe dont une vaine éloquence a coutume de les ennoblir, paraissent dans leur véritable jour. Il n'est ni plus rapproché du bonheur, ni moins esclave des illusions : il n'a donc rien fait pour lui. Mais son orgueil est toujours le même ; c'est qu'il est homme.



LETTRE SUR L'AME.

Somnia, terrores magicos, miracula, Sagas,
Nocturnos Lemures, portentaque Thessala rides. Horat.

AVIS.

Cette Lettre fut écrite en 1751. La personne à qui elle est adressée demandait à l'Auteur quelques notions préliminaires sur l'Ame & sur l'origine de nos idées, avant que de lire sur cette matiere des ouvrages plus approfondis. On tâcha d'être clair, ce qui n'est pas aisé en métaphysique; & on écrivit ce que l'on croyait de plus probable sur ces grands problêmes que la raison ne résoudra jamais.

On avait aussi imprimé ce petit ouvrage à la suite des Lettres sur de Grands Philosophes.

Notre ame, cette faculté de penser, sur laquelle on a fait de si beaux rêves; la vôtre

même, Madame, qui semble se rapprocher si fort de la Divinité, n'est dans son origine qu'une table rase *, propre à recevoir différens caractères que la mémoire y conserve, & que l'éducation y grave dans notre jeunesse en traits souvent ineffaçables. Elle paraît purement passive, en ce qui regarde la faculté de recevoir des sensations. Elles lui viennent toutes des objets extérieurs, qui sont, à cet égard les premiers maîtres de notre enfance. Il est si vrai que par elle-même elle ne peut s'en procurer aucune, que les personnes privées de quelque sens, le sont aussi de toutes les idées relatives à ce sens qui leur manque, & que tous les raisonnemens du monde ne donneraient pas à un aveugle la moindre notion des couleurs.

Toute l'activité de l'ame se réduit à comparer ces caractéres qu'elle a reçus par les sens; à les considérer ou séparément, ou réunis; à prononcer sur leurs rapports & sur leurs différences. C'est de cette faculté qui s'appelle réflexion ou repli de l'ame sur elle-même,

* Locke.

quelle emprunte le pouvoir de juger; pouvoir dont elle n'use guères dans l'enfance. La nouveauté des objets qui la frappent ne lui permet alors d'autre attention que pour voir & pour entendre. Ce n'est donc que lorsqu'elle a, pour ainsi dire, fait sa provision, qu'elle imagine de réfléchir sur cette foule d'impressions qu'elle a reçues.

Si on l'eût abandonnée à elle-même, *elle* n'eût eu que des idées justes, parce qu'elle n'eût jugé que d'après ses sensations, qui ne peuvent la tromper, & qui sont absolument les mêmes chez toutes les personnes bien organisées. Ces sensations ne sont autre chose que le sentiment qui résulte du choc des objets sur nos organes. C'est par lui que nous sommes avertis du froid, du chaud, de la douceur, de l'amertume, &c. C'est *lui qui* nous approche, ou qui nous éloigne de certains objets; qui veille à notre conservation, comme à celle des animaux; & le but de la Nature est rempli, quand l'animal est parfaitement pourvu de tout ce qui est nécessaire à sa conservation.

Mais, transportés, pour ainsi dire, loin de l'origine des hommes, assujettis par l'éducation aux préjugés de la société où nous vivons, notre ame a reçu non-seulement ces idées ou ces caractères formés naturellement par l'impression des objets extérieurs, mais une foule de phantômes ou d'idées abstraites qui sont l'ouvrage de l'imagination, & c'est une des plus grandes sources de nos erreurs que l'abus où nous tombons souvent de regarder ces phantômes comme des êtres réels.

Le pouvoir que nous avons d'envisager les qualités des objets, comme séparées des objets, a produit ces idées abstraites. Mais cette séparation n'est qu'idéale, & cela est si vrai, que vous ne pouvez prononcer ce mot *couleur* sans vous représenter sur le champ quelque chose de coloré. Il en est de même de ces idées, *vertu*, *sagesse*, *intelligence*, qui ne représentent rien à l'ame, qu'autant qu'elles sont liées à des objets réels; au souvenir, par exemple, de quelques personnes éclairées & vertueuses que nous avons connues, ou dont on nous a raconté l'histoire.

Ces idées nous viennent encore de la nécessité où nous sommes, pour soulager la mémoire, de ne former, pour ainsi dire, qu'un seul faisceau de plusieurs idées distinctes & séparées, que nous avons rangées sous une seule idée générale. C'est ainsi que par le mot *Assemblée*, je vous donne l'idée d'un certain nombre d'hommes réunis dans un même lieu : par le mot *République*, l'idée d'un peuple qui se gouverne par ses Loix & sans Maîtres.

Mais telle est l'illusion de l'imagination qu'elle réalise, en quelque sorte, ces idées générales qui ne sont que les résultats de plusieurs idées particulieres, & qu'elle envisage, par exemple, la République comme séparée des individus qui la composent. De-là les allégories : de-là ces phrases poëtiques : *l'Europe en silence*, *l'Univers à genoux*, &c. En un mot, de-là ces expressions magnifiques, qui semblent ne former qu'un même être de l'assemblage factice de plusieurs attributs.

C'est encore à cette source qu'il faut rapporter mille erreurs qui tiennent à l'imper-

fection du langage. Qu'était-il en effet dans son origine ? Le cri du besoin, & l'expression vive & simple des objets dont nos sens sont frappés. Aussi les langues les plus anciennes sont-elles les plus stériles. Celles des sauvages manquent de mots pour tout ce qui n'est pas sensible. Ces pauvres gens sont si loin de se douter qu'il y ait des substances purement intellectuelles, qu'ils n'ont pas même de termes pour exprimer de pareilles idées. Eh ! comment s'en douteraient-ils ? Ils n'ont d'idées que par leurs sens, qui ne leur montrent, comme à nous, que de la matière. La révélation seule pouvait nous élever à des vérités plus sublimes, & nous transporter, si je l'ose dire, hors de nous-mêmes.

Vous voyez, Madame, que votre ame, loin d'être abandonnée à son propre essor, a été soumise d'abord à la tyrannie des langues & de l'usage. Des mots vuides de sens, des expressions erronées communes à tous les idiômes, ont porté chez vous une foule de préjugés. Cette langue, que vous parlez si bien,

n'est pas de votre choix. Vous l'avez reçue de votre nourrice & de vos maîtres, avec toutes les imperfections dont elle peut être susceptible : ainsi, dès le berceau, vous étiez assujettie à tous ces vains phantômes accrédités par nos ancêtres. Tant d'erreurs, sans lesquelles l'intelligence de votre propre langue vous devenait impossible, vous les avez sucées avec le lait. Tant de mots qui assemblent des idées contradictoires, vous les trouviez *établis*. Votre prononciation se pliait à ces expressions barbares. Il a bien fallu vous contenter de l'explication chimérique que l'on vous donnait d'un terme absurde. Eh ! comment, dans un âge si simple, auriez vous soupçonné l'habileté ou la bonne-foi de vos maîtres ?

Ne soyez donc plus surprise, Madame, de cette chaîne de préjugés qui nous lie. L'habitude les a naturalisés avec nous, & cette rouille est devenue notre substance. Qui pouvait nous en garantir ? Tout concourait à nous tromper : AVOIR APPRIS UNE LANGUE, C'EST ÊTRE IMBU DÉJA DE BEAUCOUP D'ERREURS.

Comment sortir de ce labyrinthe, me direz-vous, où retrouver la vérité? Le voici, Madame, & la route en est moins pénible peut être que vous ne le pensez. Depuis que vous avez joui de votre raison, la nature s'est soulevée chez vous par des doutes contre la plûpart de ces chimeres que vous avez reçues sans examen. Osez remonter à la source de vos idées. Tout ce que vos sens vous ont appris vous est commun avec tous les hommes. Leur témoignage est infaillible; la Nature ne vous a pas donné d'autres regles de vérité. Tout ce qui les contredit est évidemment faux & absurde, contraire en un mot à votre être, puisque vous n'êtes organisée que pour penser & juger d'après eux.

Tout ce qui ne se montrera pas à vous avec les caractéres de l'évidence, rien ne vous oblige à le croire. Exceptez de cette règle si sûre les seules vérités surnaturelles. Vous ne pouvez admettre que pour vrai-semblable ce qui ne vous paraît que vrai-semblable, & vous n'êtes pas la maitresse de croire une chose plus certaine qu'elle ne vous le semble effectivement.

Rejettez ſans balancer toutes ces idées factices que vous n'auriez jamais eues de vous-même. Songez, puiſqu'elles ne ſont entrées chez vous par aucun de vos ſens, puiſqu'elles n'y ſont point analogues, que ce ſont des monſtres, des phantômes de l'imagination des hommes, que vous n'avez jamais adoptés par un conſentement libre ou réfléchi; mais que l'on a gravés dans votre ame, pour ainſi dire à ſon inſçu.

Cet examen, Madame, n'eſt pas infiniment difficile. Tout mot qui ne vous donnera point une idée claire, ou plutôt (& nous en avons beaucoup de cette eſpèce) qui ne vous en repréſentera aucune, rejettez ſa vaine tradition; croyez que vous ne l'auriez jamais créé ſi vous aviez eu une langue à vous former, & qu'il répugne à votre nature, puiſqu'il *ne réveille* abſolument aucune ſenſation chez vous.

En ſuivant cette route, en diſtinguant avec attention ce qui eſt de vous & ce qui n'en eſt pas, en ne vous ſoumettant qu'à la droite raiſon qui eſt votre règle, & la ſeule dont vous puiſſiez faire uſage dans tout ce qui n'eſt pas du reſſort de la foi, vous parviendrez,

Madame, à la découverte de la vérité. Vous êtes faite pour elle comme pour les Graces, & c'est un nouvel Empire où vous pouvez regner.

Vous me demanderez des guides dans cette carrière dont l'accès pourra vous sembler pénible. Lisez le maître du genre humain dans cette partie, le sage, le modeste, le circonspect Locke, à qui l'on eût pardonné du faste, & qui n'en eut jamais, parce qu'il était véritablement grand. Lisez un excellent Traité de nos Sensations, fait par un de ses disciples, qui a profité de ses lumières pour nous en donner de nouvelles.

Puisse ce faible Essai, Madame, vous inspirer le goût d'une étude où votre esprit m'aura bientôt devancé. Recevez-le comme un gage de mon respect & de ma reconnaissance. Si j'emploie souvent avec vous ce dernier mot, n'en soyez pas étonnée. On vous doit ce sentiment-là, Madame, pour les choses mêmes que votre modestie regarde comme les plus indifférentes, pour le plaisir de vous voir & de vous entendre.

Fin du premier Volume.

